

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Contes et légendes de Flandre

**De Lauwereyns de
Roösendaële, Antonia**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A. DE LAUWEREYNS DE ROOSEDAELE

CONTES ET LÉGENDES DE FLANDRE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DE FLANDRE

Par

*Antonia De Lauwereyns
De Roösendaële*

*Illustrations de Philippe Degrave
Préface d'André Favières
Éditions : NATHAN*

PRÉFACE

Existe-t-il une race flamande ? Non, disent les ethnographes. Le peuple flamand, dont les traits sont si fortement affirmés, dont le caractère s'enlève si vigoureusement sur le damier des provinces françaises, est donc une formation du sol, des conditions de vie, de l'histoire ; ses qualités, ses aptitudes, ses dons innés sont bien connus : capacité infinie d'effort tenace, obstiné, monotone, épuisant ; mépris de la douleur et de la vie ; rude amour de l'indépendance, attachement profond à tous les groupes sociaux : familial d'abord, et surtout, et aussi corporatif, social, politique, religieux, amour de la cité, de la province ; puis, aux jours de liesse, détente de l'organisme dans les kermesses et beuveries, violente irruption des passions fondamentales, sans vice ni malice ; et par ailleurs, repliement de l'être sur lui-même, intensité de vie intérieure, mysticisme honteux qui se cache avec pudeur. Combien d'autres nuances encore ! Mais c'est là le fonds essentiel.

C'est ce peuple que les contes de ce recueil vont essayer de faire revivre sous ses différents aspects saisis chacun à des moments de son histoire héroïque et tourmentée : du fond des âges, émanent jusqu'à nous des survivances de gestes qui attestent la force de la passion, la puissance d'énergie farouche, de volonté lucide et robuste, chez ce peuple que ni l'endurance, ni la souffrance, ni la mort ne peuvent effrayer. Le chant d'Halewyn, d'un héroïsme dur et surhumain, est le plus typique de ces très rares récits, qui plongent dans le mystère de la préhistoire. Puis ce sont d'autres légendes, plus proches déjà des faits historiques : elles nous content des actes qui auraient pu se passer à une date précise : tel personnage a pu approcher un authentique roi mérovingien : c'est le moment où, sur la terre flamande, une société nouvelle est en train de se fonder ; elle crée sa vie spirituelle dans l'étoffe de quelques grands sentiments, simples et éternels : c'est le mythe lillois de Lydéric et Phynaert.

Mais cette société, elle se forme peu à peu dans la lutte sanglante et le tenace labeur : c'est le dur enfantement de la féodalité : le pouvoir se ramasse dans les mains du protecteur des cités, du défenseur des

faibles, du seigneur qui apparaît comme le bras secourable ou, pour employer l'expression du vieux chroniqueur, le « bras augif de la Chrétienté ». La mémoire populaire en fera un géant, et lui vouera une sorte de culte et même d'idolâtrie (l'augif). Mais quand son pouvoir est bien assis, son autorité dûment reconnue, voici que le seigneur, non content de défendre la glèbe, prend goût à l'aventure des armes ; bientôt il est possédé par l'esprit de conquête : c'est l'histoire du Conquérant, de naissance ignoble, chasseur d'un royaume, regorgeant de gloire.

Nulle limite à cette ivresse de conquête ; elle songe maintenant à des pays de rêve, et, d'autre part, elle gagne même le cœur des petits : au sein d'une vie tissée de travaux et de peines, tourmentée de ces frayeurs religieuses qui exaspèrent la tentation, fuse la grande inquiétude : le sentiment religieux devient passion de sacrifice et aussi de migration lointaine. L'au-delà, ce sont sur cette terre et dès cette existence, les formes terrestres inconnues que l'on découvre quand on a franchi le large horizon de la verte et grasse plaine, si mollement onduleuse : et au cœur de cet inconnu, le berceau de l'humanité, la crèche et le tombeau d'un Dieu appellent l'impatience ou la lassitude humaines : et c'est, entre autres pitoyables errances vers le divin, la Croisade de Pierre le Tisserand.

Seulement, une institution se décompose quand elle a perdu les raisons qui l'avaient créée ; lorsque le fief tombe en quenouille, il se morcelle, s'effrite, s'énervé : dispute des grands, carnage des sujets autour d'un riche héritage, ruses, complots, diplomatie féminine, superstition des règles mortes, brouilles et réconciliations également vaines : l'ordre social se dissout ; c'est le déclin de la féodalité, le couchant du Moyen Âge. Alors, deux visages nouveaux se haussent sur ces ruines : celui de la bourgeoisie et, dissimulé encore au fond du sillon, celui du peuple, de la plèbe dont le cœur s'enfle d'une colère étouffée et violente qui jamais ne prendra fin. Le bourgeois a mérité de se hisser à ce nouveau rang social ; il a peiné et a su retirer le profit de sa peine. Mais sa dureté dans sa ville communale, désormais indépendante, est plus intolérable que celle de l'ancien seigneur : moins d'allure insouciant, de générosité parfois étourdie ou légère, plus de calcul, une sordide ou mesquine administration des biens, le souci terre à terre des richesses, car la richesse devient la grande puissance. Tant que le bas-fond du peuple, du moins, sous le poids de la grande iniquité sociale, ne déchaîne pas, comme aux matines de Bruges, la révolte des gueux. Et telle est la véridique histoire de messire Boine-Broke.

Mais déjà brillent les lueurs d'une aube nouvelle ; c'est d'abord celle de l'art, émancipé de l'Église, mais encore religieux, et même mystique sur cette terre de Flandre : peinture profonde et tendre, rêve

qui se déploie sur une réalité exacte, minutieusement fouillée, mais où les femmes sont des prières faites chair. Un étranger mystérieux, comme cet art lui-même, met la féerie de ses images sur l'opulence de cette riche civilisation, la traverse comme une oraison à peine soupirée, idéalise cette matière, de sorte que le bourgeois flamand élargit et agrandit son âme et accède, grâce à elle, à la noblesse de quelques sentiments plus purs pénétrés de beauté.

Autre lueur de la Renaissance : l'humanisme qui, lui aussi, renouvelle et enrichit l'âme ; c'est le moment où l'homme explore la terre, mais c'est en lui-même qu'il fait les plus précieuses découvertes, parfois les plus étranges. Toute une germination de sentiments nouveaux, d'idées inouïes sourd au fond de son âme. C'est un enchantement et un scandale ; le Moyen Âge mourant se défend dans la conscience du peuple, et la raison, l'humanité, découvertes trop récentes encore et fragiles, sont parfois forcées de se cacher ou de mettre un masque. C'est encore en Flandre que se font jour les initiatives spirituelles, premières assises d'une société renouvelée, qui ne doit s'affirmer et s'épanouir qu'au souffle de la Révolution française.

Celle-ci séduira jusqu'à la noblesse elle-même qu'elle ruine en ses privilèges, quand se rencontreront des esprits capables de mettre au-dessus de l'intérêt personnel les exigences de la logique et de la raison, de vivre en eux-mêmes de la vie de l'humanité. C'est encore ce même peuple qui produira de tels esprits, et l'on verra des existences paradoxales poursuivre à travers toutes les phases du drame, et le rajeunissement de la pensée, la carrière nobiliaire à laquelle les traditions familiales les avaient vouées.

Telles sont les principales phases d'une longue époque de l'histoire française, vues dans une vieille province au tempérament grave et fort.

L'auteur a tenté de les enclore dans le cadre de dix récits, où se révèlent tour à tour les multiples faces de l'âme flamande dans sa douloureuse genèse.

Au lecteur de juger s'il n'a pas été inégal à ce téméraire dessein.

André FAVIÈRES.

LE CHANT D'HALEWYN



Si belle était la voix d'Halewyn ! À quelque heure que ce fût, celui dont elle venait caresser l'oreille, interrompait sa tâche ou s'éveillait de son repos. Transporté du monde des hommes en celui des dieux, immobile, il se laissait aller comme en un songe au ravissement du chant merveilleux qui venait de la forêt.

Si douce était la chanson d'Halewyn !

Celle qui, fût-ce le temps d'un soupir, s'abandonnait à l'écouter, bientôt laissait tomber le jonc, l'aiguille ou le filet. Toute droite elle se dressait, et, comme en un rêve, elle allait, les yeux fermés, les mains tendues, vers un destin mystérieux. Jamais on ne la revoyait.

Quant aux petits enfants, s'ils faisaient une ronde, bien vite ils s'arrêtaient de jouer. Sourcils froncés, bouches ouvertes ils élevaient en l'air un petit doigt. Puis, en file, ils se dirigeaient vers les arbres qui s'agitaient. Sous le feuillage, ils se perdaient. On ne savait où ils allaient. Mais ils ne revenaient jamais.



Au bord de la mer grise, odorante et rude, vivait, sous le grand ciel orageux, une fille de roi. Les poètes chantaient sa beauté svelte et vigoureuse. Ses proches la chérissaient, car elle était douce autant que fière, et son âme était aussi pure que ses yeux.

Les plus valeureux guerriers rêvaient de l'avoir pour épouse. Mais nul n'osait le dire. D'aucun semblait-elle se soucier ? Ses regards n'avaient de tendresse que pour les flammes dansantes, qui montaient

des brasiers, le soir. Elle leur tendait ses mains, s'amusait à les voir devenir transparentes comme de belles fleurs vivantes gonflées de sève généreuse. Plus que tout, certes, elle aimait les flammes, hautes et capricieuses comme ses rêves.

Mais elle aimait aussi le vent. Parfois, rieuse, elle allait à sa rencontre. Elle se mesurait avec lui, prenait plaisir à résister à ses violences. Ses lourds cheveux, alors, battaient sauvagement son torse poli.

Et encore, elle se complaisait à entrer sans recul dans les flots, en toutes saisons, et à nager longuement à grandes brasses tranquilles.



Un jour qu'elle écoutait bruire la mer au creux d'un coquillage ambré, elle entendit la voix lointaine d'Halewyn. Il chantait :

— Vierge au pur visage, aux grands cheveux souples, veux-tu être reine en mon pays ? Il ne faut que me suivre au domaine ombragé dont je suis le roi tout-puissant.

La gorge serrée, les yeux soudain fixes, elle se pencha sans quitter sa place. Et puis, lentement elle se leva pour aller trouver son père.

— Père, lui dit-elle, Halewyn a chanté, pour moi, tout à l'heure.

— Et tu es ici ! répondit le père. Rendons grâce aux dieux. Car c'est la première fois que fille ne le suit point au premier appel. Il convient, maintenant, de n'y plus penser.

— Cela je ne pourrai. Je crois entendre encore tinter en mes oreilles sa voix grave et mélodieuse. Je n'ouïs plus rien d'autre. Elle remplit l'espace et vibre autour de moi, comme un vol de papillons d'or.



Comme le lendemain, assise sur la dune, elle tressait serrés ses longs cheveux, la voix, plus proche, en elle chanta.

— Viens, disait-elle, ô jeune fille, en mon royaume parfumé. Que fais-tu donc entre les tiens ? Ne t'ennuies-tu jamais ? On te traite en enfant. Tes frères vont sans toi sur la mer. Tu restes avec les servantes vulgaires. Comme elles, tu surveilles la cuisson des viandes mortifiées. Si tu consentais à me suivre, une autre vie tu mènerais à mon côté. Nous parcourrions des pays que tu ne connais pas. Il est des milliers d'oiseaux dont tu n'as jamais vu le jeu, des fleurs inconnues, des eaux vives. Je te donnerais pour compagnes les plus belles jeunes filles. Des

centaines d'enfants effeuilleraient des roses sous tes pas. Ne veux-tu point me voir ? Ne veux-tu point m'entendre, tout le jour ?

La voix s'était tue, qu'elle écoutait encore. Le crépuscule descendit, sans qu'elle y pensât. Sa mère inquiète la chercha.

— Que fais-tu, si tard, sur le sable froid ? Viens, il faut rentrer.

— Comprenez-moi, ma mère ! J'écoutais l'époux qui veut m'emmener, et que je choisis : Halewyn. Consentez !

La mère toute tremblante dégrafa son manteau, enveloppa sa fille dans le pan qui tomba, et la serrant bien fort la mena dans sa chambre.



Pourtant, le jour d'après, la rétive obstinée s'en alla sur la grève.

La voix ne se fit pas longtemps attendre.

— Tu ne veux pas être ma femme, jeune fille sans courage. Libre à toi. Soit, reste. Épouse un lourd guerrier à la tignasse rousse et malodorante. Lave ses pieds grossiers, huile ses bras veineux, écoute son rauque parler. Mais sache-le, pour avoir écouté ma chanson, jamais avec un autre tu ne seras heureuse. À toute heure, elle viendra troubler ta vie et tu la subiras. Le matin, quand tu regarderas la mer, entre la ligne d'horizon et le zénith ; au milieu du jour, entre les mets que tu porteras à tes lèvres et ta gorge sèche ; enfin le soir, si tu te promènes avec ton époux sur la grève, entre vos deux ombres que projettera la lune, elle s'insinuera.

Frissonnante, elle se leva.

Vers elle s'avancait, brisant les vagues, le cyule de son frère. Un coffre lourd chargeait le fond. Il lui montra de loin ce butin du dernier voyage.

— Tu es fier, cria-t-elle, de voguer à ton gré : crois-tu que moi, je vais ici passer ma vie dans l'attente du compagnon au chef broussailleux que tu pourrais me ramener, et que je finirais par épouser, fut-il de corps gras comme suif, de jambes sec autant qu'un corbeau ? En ton absence, sache-le, j'ai choisi mon époux.

— Marie-toi à ton gré. Et laisse-moi la paix. Sache seulement, jusqu'au jour de tes noces, conserver bien droite sur ta tête ta couronne d'or.



Elle gagna sa chambre et se déshabilla. Elle revêtit sa plus fine chemise, sa robe la plus belle. Sur son corsage elle croisa des bandelettes d'or. À sa jupe rouge, elle fixa des pierres transparentes. Autour de ses bras, elle enroula des bracelets de coquillages rares. À son cou, elle suspendit son plus lourd collier. Enfin, sur sa tête, elle posa une couronne bien pesante.

Puis elle se dirigea vers les litières des chevaux. Ils tournèrent vers elle leur tête intelligente. Elle choisit le meilleur coursier, le sella. Légère, elle bondit sur sa monture et s'élança vers son destin, en sonnant du cor.



Près de la lisière du bois, Halewyn attendait, monté lui aussi sur un coursier de choix. Il la vit venir et frémit. Elle chantait :

— Je viens à toi, ô mon époux ! Et pour toujours. Où donc es-tu ? Je viens à toi sans te connaître. Sans t'avoir jamais vu, je t'aime, pour t'avoir trois fois entendu. Je viens à toi, tu es mon maître.

De sous le bois, il répondit :

— Je t'attends, encore quelques pas. Alors tu seras près de moi. Pour toujours, je te garderai.



Quand ils s'abordèrent, il lui parut si beau qu'elle en joignit les mains :

— Es-tu bien de l'espèce humaine, ou plutôt ne serais-tu point quelque génie mystérieux ? N'es-tu pas né dans l'arbre creux dont nos bardes nous entretiennent, et qui recèle encore un dieu ?

— Quel cygne harmonieux, jeune fille trop belle, entre ses ailes t'a conduite jusqu'à ce rivage ?

— J'ai vu le jour sur cette côte, et j'ai grandi parmi les sables. Je ne connais de cette mer que l'écumeuse frange.

— Jamais je n'ai imaginé plus pur visage, corps si parfait.

— Que ne peux-tu apercevoir l'âme neuve que je découvre en moi. C'est dans mon cœur que tout est beau, fort et doux. Il me semble entendre en moi-même un chant divin. Ne serais-je pas devenue quelque instrument, vibrant, subtil, créé pour cueillir et prolonger dans l'infini ta propre voix ?

— Ma chanson la plus belle, ô jeune fille, c'est toi qui me

l'inspireras. C'est ton regard qui l'imprime, en traits de feu, derrière mon front. Demande-moi ce que tu veux.

— Je ne veux rien te demander : te voir, t'entendre et te servir, tels sont mes vœux. C'est à toi que je me consacre, tout entière et sans rien de moins.

— Tu réponds à tous mes désirs. C'est bien ainsi que j'attendais le don que tu allais me faire. C'est ta vie même qu'il me faut, et jusqu'à ton dernier soupir.

Ainsi, gaiement, ils chevauchaient. Le pas même de leurs montures scandait leurs discours heureux. Leurs voix s'harmonisaient autant que leurs statures. On eût dit le couple initial d'une race nouvelle, plus belle et plus forte qu'aucune.



— Veux-tu, lui disait-il, imaginer la vie que tu mèneras près de moi ?

— Je pense, répondait-elle, qu'au terme du voyage nous arriverons en ton domaine. J'entrevois quelque clairière où se joue le soleil. Ta demeure est vaste. Tes sœurs nous attendent. Tu me remettras à elles, cependant que tu iras revêtir ta tunique de noces. Nous serons unis selon le rite de ta loi. Quand le festin sera terminé, tu m'emmèneras dans ta maison, qui deviendra la mienne. De ce jour, il m'appartiendra de la rendre en toute saison, au maître, agréable et douce.

— En toutes circonstances, m'obéiras-tu ?

— Certes. Et tu m'honoreras ?

— Comme il convient, ô jeune fille !

Ainsi, allaient-ils, devisant. Sous leurs pas des fleurs semblaient naître. Les oiseaux les accompagnaient.



Un jour tout entier s'écoula. Ils allaient maintenant au pas. Des taches d'ombre çà et là s'étendaient entre les feuillages. Les yeux bleus de la jeune fille se creusaient, et sur le visage du beau cavalier deux traits sombres se dessinaient. Dans le silence qui tombait, elle frissonna.

— Vous avez peur ? demanda-t-il.

— Non, mais je suis très fatiguée. Je voudrais bien me reposer.

— Attendez, bientôt ce sera pour vous le plus doux repos.

Enfin, la nuit noire survint. Ils n'auraient trouvé leur chemin si Halewyn n'eût, les yeux fermés, su se diriger sans effort. Il tenait d'une main sa bride, de l'autre le licol voisin. Sa voix étrange résonnait pure et froide comme un filet d'eau glacée.

Enfin, l'on s'arrêta ; l'on était arrivé. La lune se leva.

— Où sont donc, dit la belle, les vierges qui m'attendent ?

— Lève les yeux.

Elle vit un gros arbre. À la maîtresse branche, une forme flottait, indécise et légère :

— En voici la première, qui te fait accueil.

— Une femme pendue !

— Regarde un peu plus loin.

À chaque arbre, une branche en forme de gibet portait, tel un grand fruit blême, une vierge, dont la robe longue et la chevelure flottaient.

De sa voix douce, Halewyn disait :

— N'aie pas peur, ô ma bien-aimée. Regarde-les toutes sourire, de leurs dents blanches. Elles t'attendent. Bientôt leur reine tu seras. À leurs jeux tu te mêleras. Je viendrai très souvent te voir au milieu d'elles.

— Est-ce ainsi que tu comprenais le don que je faisais de moi ?

— Tu m'offrais ta vie. Je la prends. Et de la meilleure façon, la seule qui satisfasse un être épris d'un autre, ô belle. Ainsi, bientôt, et pour toujours, tu seras ma chose, mon bien.

» Nul autre ne viendra te prendre à mon amour jaloux et tendre et fort, puisque la mort, en fermant tes beaux yeux trop bleus, ne les laissera plus jamais errer, sourire ou pleurer à d'autre rêve que celui qui t'a conduite ici.

La belle regarda dans les yeux son seigneur et lentement lui dit :

— J'accepte de mourir. Je vous adresserai pourtant une prière. Je suis fille de roi, la corde m'humilie. Je voudrais que le glaive seul touchât mon cou.

— Tu es brave, dit-il, et fière, et je t'admire autant que je t'aime. Au moment du trépas, les autres ont gémi. Toi, tu souris.

— C'est que je te contemple. J'en oublie mon destin, tant tu es beau. Et j'écoute ta voix d'enchantement. Laisse-moi jusqu'au bout t'admirer. Que ta tunique est douce : qui l'a filée ?

— Ma mère.

— Hélas, mon sang va la souiller, cette blanche tunique faite pour le soleil et la verdure. Ôte-la donc.

— Comment, ô singulière fille, peux-tu parler ainsi au moment de mourir ? Jamais de tels discours ne m'avaient été faits. Mais j'accède à

ton vœu et je me débarrasse.

Il dénoua donc sa ceinture lourde. Et sa grande épée glissa. Puis il se pencha, les deux bras en l'air et le cou rentré, pour se dégager de l'étoffe qui l'empêtrait. Alors, prompte et décidée, elle s'empara du glaive plat et sans peine l'éleva.

Et quand l'arme retomba, ce fut sur le col meurtri et bientôt décollé d'Halewyn. Et quand la tête eut roulé entre les ronces, appuyée à l'épée sanglante, sans émoi, elle regarda son ouvrage. Le visage vivait encore, les deux yeux étaient grands ouverts ; la bouche pronça :

— Vierge, tout près d'ici il est un champ de blé. Prends mon cor et vas-y. Et sonne, afin que mes amis viennent m'aider.

— Moi seule t'assisterai, moi, ton épouse.

— Frotte mon col ensanglanté avec un onguent guérisseur. Et pose-le sur mes épaules.

— Non. L'eau de la fontaine arrêtera ton sang qui salit ma robe.

La tête supplia :

— Aie pitié. Dis-moi ce que tu feras de moi.

— À quoi pensais-tu me réduire ? Je t'offre le même destin. Je m'en vais d'abord doucement fermer tes yeux. Et quand j'aurai clos ta bouche, je t'emporterai loin d'ici, dans mon pays.

Elle prit la tête par les cheveux, la plongea dans l'eau claire, puis la déposa près d'elle et s'assit dans la mousse. Alors, s'adressant aux vierges pendues :

— Regardez, mes sœurs. Je vous ai vengées. Voyez notre époux. Nous allons nous le partager.

» Je vous laisse son corps robuste. La part est belle. Que les corbeaux qui, chaque jour, vous rendent visite, lui portent vos messages. Éventez lentement de vos cheveux raidis son dernier somme. J'emporte, moi, sa tête et cela me suffit.



La lune blanche et ronde éclairait son chemin. L'air était parfumé. Dans le silence, en chevauchant, elle chanta :

« Qu'elle est belle ta chanson, Halewyn, dont j'ai retenu l'air, et qu'à mon tour je puis chanter. Et que plus belle encore peut-être était ta voix, que je n'entendrai plus qu'au-dedans de moi-même. Pour elle j'aurais quitté, sans un regret, les êtres qui me chérissaient et que j'aimais. Pour elle je serais allée, sans esprit de retour, de la mer changeante et farouche qui m'a vue naître, à ta forêt insidieuse ; heureuse de me couler à tes côtés, j'aurais été ton humble écho mélodieux. Cela ne t'a point suffi. Et voilà pourquoi cette nuit, ce n'est

plus moi qui te suis. À mon tour je t'emporte, tout-puissant d'hier, je t'emmène inerte, ô toi qui prenais tout, sans vouloir rien donner... »

Comme un homme, elle sonna du cor. Au loin, les guerriers de son père l'entendirent. Ils coururent avertir le roi que sa fille était sur la route du retour avec l'époux qu'elle avait choisi.

Elle était presque au bord de la forêt quand pointa l'aube. Une femme très vieille barra son chemin.

— Jeune fille, as-tu rencontré mon fils Halewyn ?

— Oui, hier, il chassait.

Alors, la mère fièrement :

— Comment, si tu l'as vu, te trouves-tu ici ? Il est celui qui prend tout, rien qu'en chantant. Il faut que tu mentes, car si tu t'étais trouvée sur sa route, imprudente, tu ne me répondrais pas aussi tranquillement.

— Pourtant il est bien vrai qu'à son côté j'ai traversé la forêt.

— Tu mens ! Où est mon fils ?

— Tu ne le verras plus. Et crois-moi, ne le cherche pas. Maintenant, laisse-moi passer.

Elle fit se cabrer son cheval.

La vieille effrayée, s'écarta.



Entre les branches, au loin, la mer étincela. Elle pressa le chef d'Halewyn contre son sein.

— Je te mène dans mon pays. Le vent va sécher ton visage. Près de moi tu demeureras. La vague monotone te bercera du printemps aigre à l'automne déchirant.

Enfin la forêt tomba derrière elle. Le cheval de nouveau foula le sable frais, la dune pure, huma le sel, et dans le bleu glacé du ciel sembla voler. Ils arrivèrent à la côte. Des jeunes filles attendaient, couronnées d'algues iodées. Elles portaient des voiles doux, de tièdes fourrures blanches.

L'amazone entra dans la mer sur son cheval. Et quand elle se fut baignée, elle laissa tomber sa robe riche pour revêtir le linge fin, les peaux soyeuses.

La couronne d'or n'avait point quitté sa tête.

À pied, suivie de son cheval, elle se dirigea vers le palais de son père. Il attendait, entre ses fils, le retour de la voyageuse. Un festin était préparé. Des viandes nombreuses grésillaient sur les brasiers, et des poissons de toutes sortes. Des marmites couronnées de fleurs fumaient. Quand tout le monde fut placé, elle entra dans la salle,

tenant à bout de bras, sereine, la tête de son époux. Elle la posa sur la table, devant elle, à la place d'honneur.



PHYNAERT ET LYDÉRIC



VERS l'an 620, des séditions éclatèrent au pays de Bourgogne, si meurtrières et si sanglantes qu'un certain nombre de seigneurs et gentilshommes furent contraints d'abandonner leurs demeures et de quitter la région. Parmi eux se trouvait un jeune prince nommé Saluaert et sa femme Emergaert. Mariés depuis peu, ils s'aimaient beaucoup et ils attendaient un enfant. C'est pour le mettre à l'abri, dès sa venue au monde, qu'ils songèrent à aller demander asile au roi d'Angleterre, leur parent, dont ils espéraient bon accueil.

Ils se mirent donc en route, un matin d'automne, avec une petite escorte. Et ils firent si bien diligence qu'en peu de jours ils atteignirent les bois marécageux du pays de Bue, qu'ils devaient traverser avant d'arriver à la mer. La contrée avait fort mauvaise réputation. Outre qu'elle était d'un accès difficile, car il n'y avait guère de chemins, la terre était argileuse et gluante, si détrempée, par surcroît, qu'elle se dérobaît à tout instant sous les sabots des chevaux éclaboussés jusqu'au poitrail. Mais surtout, on disait que la population était inhospitalière et qu'elle était gouvernée par un prince cruel, le géant Phynaert.

Aussi, la princesse Emergaert avait-elle grand'peur et pressait-elle son cheval contre celui de son époux qui tentait, mais en vain, de la rassurer. Elle tremblait, au surplus, de froid, car un brouillard humide, favorable à toutes les embuscades, montait des eaux mortes et nauséabondes ; et même le ciel paraissait hostile avec ses lourdes nuées grises.

De son côté, le prince était inquiet. Il remarquait le grand nombre de troncs d'arbres qui obstruaient les voies. Il pensait à ce qu'il avait entendu conter... Phynaert se vantait, à dix lieues à la ronde, de

n'avoir laissé passer un seul jour sans qu'il fût marqué d'un crime. Il avait le goût du meurtre. Ce qui est, il faut le dire, le propre de beaucoup de chasseurs. Mais, et en cela se distinguait Phynaert, la chasse à l'homme, seule, l'intéressait. Il était suivi dans ses courses à travers bois par un certain nombre de sujets, amateurs du même gibier, et dociles comme la meute peut l'être à son maître. À son gré, il appelait ou renvoyait ses hommes, les immobilisait ou les jetait à la curée, le plus souvent d'un signe, car il n'était point bavard. Il était pourtant, chose extraordinaire, aimé autant que craint d'eux car, dans leur jugement obscur, les sujets du prince Phynaert ne concevaient rien de plus admirable que la force et la grandeur les plus apparentes.

Longtemps les voyageurs, le prince Saluaert en tête, avancèrent en silence, à travers les pentes irrégulières, les lianes perfides, les flaques visqueuses. À un moment, le prince se pencha pour remettre à la princesse, et la faire sourire, une étrange fleur pâle qu'il n'avait jamais vue ailleurs, et qui s'épanouissait de loin en loin à la surface trouble des marais : une sorte de lys. Comme il se relevait, son cheval fit un écart. Et le prince connut qu'il avait devant lui le cruel Phynaert armé, casqué, redoutablement monté sur un lourd destrier frais et fougueux. Une vingtaine d'hommes, muets, farouches, se tenaient derrière lui. Leurs yeux pâles brillaient comme un fer aiguisé. Leurs grands corps blancs semblaient gonflés d'une eau mystérieuse, qui loin de leur ôter force et souplesse, paraissait au contraire leur avoir mis sous la peau une huile magique destinée à les rendre invulnérables.

Le prince Saluaert comprit que sa dernière heure était venue. Il fit passer sa femme à l'arrière de son escorte. Et décidé à vendre chèrement sa vie il se porta, suivi de ses compagnons, au-devant du géant.

Le combat fut effroyable et court, car le jeune Saluaert était courageux mais faible, et mal entraîné aux batailles.

En moins d'un quart d'heure, les gens de Phynaert avaient massacré la petite troupe. Le prince bourguignon gisait, la gorge ouverte, aux pieds du terrible Flamand.

Déjà les coffres étaient éventrés ; le butin s'entassait dans les sacs. Alors, Phynaert chercha des yeux la jeune et belle femme que, l'espace d'un éclair, il avait aperçue à l'arrière des combattants. Elle n'était point parmi les morts. Comprenant qu'elle s'était enfuie, il organisa une battue à travers la forêt. Et sûr de la retrouver avant le lendemain, il regagna son château.

Emergaert avait en effet réussi à s'éloigner. Outrée de douleur, elle s'était d'abord réfugiée dans un taillis puis, se fiant à sa monture, elle s'était laissée entraîner où l'intelligente bête avait voulu, c'est-à-dire d'abord et surtout à l'écart du carnage.

Après avoir traversé nombre de haies et de buissons, son cheval s'étant arrêté au bord d'une claire fontaine, elle mit pied à terre et se pencha pour boire un peu d'eau.

Mais au moment de remonter en selle, elle se sentit si lasse, qu'elle se laissa retomber.

Elle pensait à son époux qui venait de succomber, elle se disait qu'elle venait elle-même de perdre toute raison de vivre. Car elle n'avait que lui au monde, qui l'aimait, la protégeait, s'intéressait à elle. Et elle n'avait que lui à aimer, à qui obéir, à qui se dévouer.

« À quoi bon, pensait-elle, continuer mon chemin ? Et comment pourrais-je le faire, abandonnée comme je le suis. Jusqu'où irais-je ? Plutôt que de tomber morte de fatigue, un peu plus loin, ne vaut-il pas mieux attendre ici la mort ? J'aurai du moins jusqu'au bout un peu d'eau fraîche à boire. »

Elle s'assit dans les herbes, et se prenant la tête entre les mains, lasse et dolente, elle pleura. Après quoi, elle se sentit mieux et plus courageuse. Elle voulut se lever. À ce moment, elle s'aperçut qu'un vieil homme la regardait. Effrayée, elle allait s'enfuir. Mais il l'arrêta d'un geste doux. Alors elle le considéra. Et elle comprit qu'elle avait devant lui un ami.

C'était un ermite qui s'appelait Lydéric. Il s'était depuis longtemps retiré dans un coin du bois. On ne l'inquiétait pas et il ne se mêlait point des choses du monde. Il priait et méditait solitairement tout le jour. Chaque soir, il venait chercher de l'eau à la fontaine. Fort surpris de trouver une si belle dame en ces lieux il lui demanda la cause de son déplaisir.

— Il m'est impossible, lui répondit celle-ci prudemment, de vous dire le motif de ma douleur. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pas mérité, que je sache, d'endurer les maux effroyables qui, depuis quelque temps, fondent sur ma chétive personne. La fortune semblait me sourire, elle m'accable aujourd'hui ; voilà.

L'ermite, qui était discret, n'en demanda pas plus long. Il lui fit seulement observer que la miséricorde divine est infinie, et qu'il ne faut point douter d'elle ; que, du reste, dans le royaume de Dieu, les premiers sont les derniers, et les derniers les premiers. Après quoi, il la laissa pour revenir à son ermitage.

La nuit tomba tout à fait. Et la princesse s'endormit. Quand le jour pointa, il y avait auprès d'elle un tout petit enfant qui vagissait. Elle le regardait avec émerveillement. C'était un garçon, qui semblait ne demander qu'à vivre. Elle le lava dans la fontaine, et présenta aux

premiers rayons du soleil, pour qu'il le séchât, son petit corps nu. Après quoi, elle se mit en quête de feuilles larges et sèches, qu'elle déposa au creux d'une haie. Puis, ayant écarté toutes les épines d'alentour, elle posa doucement, dans cet humble berceau, le nouveau-né.

Alors elle s'éloigna, comprenant que c'était le seul moyen de soustraire son enfant à Phynaert qui, certainement, devait la faire poursuivre.

À peine marchait-elle, en effet, depuis une heure, qu'elle était retrouvée et conduite au tyran, qui la faisait aussitôt mettre au secret dans une chambre retirée de son château.



Cependant, l'ermite était revenu chercher de l'eau à la fontaine. Et il se demandait ce qu'était devenue la belle affligée de la veille.

Comme il allait s'en retourner, il entendit de faibles plaintes ; c'était l'enfant qui gémissait. Il se pencha vers la haie et découvrit le petit être, émouvant comme Jésus dans son humble crèche. Alors, l'ermite s'agenouilla et se mit en prières, attendri et perplexe. Comment allait-il alimenter ce tout petit enfant, lui qui se nourrissait de fruits et de racines ? À ce moment, une chose extraordinaire se produisit : une biche sortit en bondissant d'un fourré et vint, elle-même, présenter à l'enfant une mamelle gonflée de lait. Le bon ermite, devant ce miracle, bénit le Seigneur et, prenant de l'eau à la fontaine, sur-le-champ il baptisa l'enfant de son propre nom, Lydéric. Puis il l'amena dans son ermitage où la biche se présenta, deux fois par jour, pendant près de deux ans.

Des années passèrent. L'ermite avait appris à lire à l'enfant. Et, en même temps, il lui avait enseigné tout ce qu'un jeune seigneur doit savoir.

C'est ainsi qu'il lui disait qu'il y a, au ciel, un dominateur suprême, qui répartit toutes les seigneuries de la terre aux princes qui s'en montrent dignes. Et, pour l'enflammer davantage en l'amour de Dieu, il ne manquait pas de lui représenter souvent les miraculeuses circonstances qui avaient entouré sa naissance.

Aussi, dès l'âge le plus tendre, l'enfant prit-il le sentiment qu'il était né pour de grandes choses.

Sur ces entrefaites le bruit se répandit dans le pays que Phynaert gardait prisonnière une belle princesse, dont il avait massacré l'époux quelques années plus tôt, et que cette dame ne cessait de pleurer. Au portrait que faisaient d'elle les rares personnes qui avaient pu

l'entrevoir, l'ermite comprit que la séquestrée n'était autre que la belle affligée qu'il avait rencontrée un soir auprès de la fontaine. Et il acquit la certitude que le petit enfant qu'il avait trouvé le lendemain au même endroit était son fils.

Alors, comme l'enfant avait douze ans et qu'il commençait à courir les buissons, l'ermite, qui vieillissait, résolut de l'éloigner. Il connaissait justement, en Angleterre, un abbé en qui il avait grande confiance. Il décida de lui remettre le jeune Lydéric. Il fit connaître à celui-ci son dessein et, l'ayant accompagné jusqu'à la limite de la forêt, il lui dit avant de le quitter :

— Va, mon fils. Crains Dieu, garde-toi de la vilenie. Et n'oublie pas que ta pauvre mère gémit en une dure prison.



Lydéric atteignit en Angleterre sa dix-huitième année. C'était alors un beau jeune homme, affable, courtois et d'une force corporelle peu commune. Il se mit au service du roi, et, bientôt, il se fit remarquer à la cour par sa singulière bonne grâce. Une fille du monarque, qui s'appelait Gratiennne, voulut le connaître et se le fit présenter au cours d'un festin. Elle ressentit, à sa vue, une grande émotion qu'elle dissimula quelque temps. Mais un jour, elle se laissa aller à découvrir, sous le sceau du secret, sa passion à une fille de chambre. Peu après, Lydéric savait qu'il était aimé de la princesse. Aise au possible d'une si bonne fortune, il ne put s'empêcher de se trouver souvent sur le chemin de la jeune fille. Et, chaque fois qu'il la rencontrait, il la regardait longuement en soupirant. En même temps, il remplissait si vaileureusement son service, qu'il n'était question en toute la cour que de sa vaillance.

Gratiennne, un jour, s'arrêta devant lui, et l'invita à l'accompagner dans sa promenade. Ils allèrent un moment côte à côte et se sentirent l'un et l'autre si singulièrement heureux qu'ils eurent l'impression que jamais, dans le passé, ils n'avaient goûté tel bonheur. Le lendemain ils se retrouvèrent, et durant deux années ils se virent tous les jours, dans une sorte de ravissement qui semblait devoir leur faire perdre le sens de tout ce qui n'était pas eux et leur tendresse.

Mais le jeune homme n'oubliait pas que sa mère était toujours au pouvoir de Phynaert. Et parfois, la princesse voyait dans les yeux de son ami passer une ombre. C'est qu'il commençait à se mépriser. Elle l'interrogea. Il finit par lui dire :

— Madame, le contentement que je reçois par vous est si grand que je ne saurais vous dire le regret que j'aurais si je devais vous quitter.

Mais je ne puis oublier que ma mère gémit depuis ma naissance en une dure captivité. Et qu'il m'appartient aujourd'hui de la délivrer.

La belle Gratiennne ne mesurait son bonheur que par celui de son Lydéric. Elle maîtrisa sa douleur et répondit :

— Seigneur, je veux avant tout conformer mes désirs aux vôtres, faire de votre volonté la mienne. Puisque votre délibération tend à vous éloigner de moi, je vous donne le congé qui vous permettra de réaliser ce que vous voulez entreprendre et je faciliterai votre départ.

Puis, comme la nuit approchait, elle licencia le prince qui, cependant qu'on appareillait son équipage, se mit en oraison.



Le lendemain, il se présenta au roi et, mettant un genou en terre, il lui dit :

— Sire, j'ai reçu depuis mon séjour en votre terre tant de faveurs et gracieux traitements que j'eusse avec joie consacré ma vie à vous servir, vous et les vôtres. Mais un impérieux devoir m'appelle ailleurs. Je supplie Votre Majesté d'excuser mon départ.

Le roi l'ayant assuré de son amitié, Lydéric, le cœur bien gros, s'embarqua le même jour sur une nef que la belle Gratiennne avait tenu à faire elle-même fréter.

Les ancres furent levées ; le jeune homme regardait douloureusement fuir la terre de son amour. Mais le vent était bon ; en deux jours, il arriva en un port voisin de Boulogne. Alors, il continua son chemin par terre jusqu'à la ville de Soissons, où se trouvait le roi de France.



Dès qu'il fut mis en la présence du monarque, il s'inclina très bas, comme cela se devait, et il conta son histoire. Après quoi, il le supplia de lui permettre de se venger, c'est-à-dire de provoquer, en un combat qu'il soutiendrait lui-même, le géant Phynaert.

Le roi, étonné de l'humble et héroïque maintien du jeune prince, lui conseilla de différer un combat qui s'annonçait comme inégal, car Phynaert était connu comme l'un des plus adroits et rudes chevaliers du royaume.

Il lui démontra que la magnanimité consiste non en l'entreprise d'exploits notoirement impossibles, mais en l'accomplissement de ceux

qui se peuvent mesurer à notre force. Et il le mit en garde contre le danger de la témérité et de l'outrecuidance.

Lydéric répliqua que, si ses forces étaient moins expérimentées que celles de l'adversaire qu'il voulait réduire, il se sentait le bon droit pour lui, et que Dieu ne manquerait pas de le venir assister.

Ce qu'entendant, le roi ordonna qu'un héraut fût envoyé à Phynaert, afin qu'il pût répondre des accusations du prince Lydéric.



En grande diligence le héraut fut dépêché. Il trouva en son château de Bue le prince Phynaert, sombre et morose, et lui déclara que le roi, son seigneur, lui mandait de se justifier des charges qui pesaient sur lui au sujet des parents du jeune Lydéric.

Dissimulant sa colère et sa crainte, Phynaert répondit :

— Retourne vers mon seigneur, le roi. Dis-lui que jamais je ne commis ni crime, ni félonie. La mort du prince fut de bonne guerre. Je détiens, selon mon droit, sa femme. Si je suis prêt à combattre l'homme qui veut aujourd'hui me chercher une mauvaise querelle, j'affirme que cet homme, qui prétend être le fils de la princesse Emergaert, soutient une menterie.

Ayant ainsi parlé, il ordonna à ses gens de bien traiter le héraut et il fit appeler sa prisonnière, qu'il interrogea longuement. Celle-ci, dès qu'elle fut au courant de ce qui se passait, se jeta aux pieds de son bourreau et, joignant les mains, l'adjura d'épargner dans le combat qui s'annonçait l'homme qui revenait en justicier et qui, elle en était convaincue, était bel et bien son enfant.

Phynaert la fit durement renvoyer et se prit à songer. Ce n'est pas qu'il considérât le désespoir de la pauvre mère, mais il n'était pas sans inquiétude. Il commençait à douter de lui et se demandait si les événements n'allaient pas se retourner. Des remords vagues le tourmentaient.



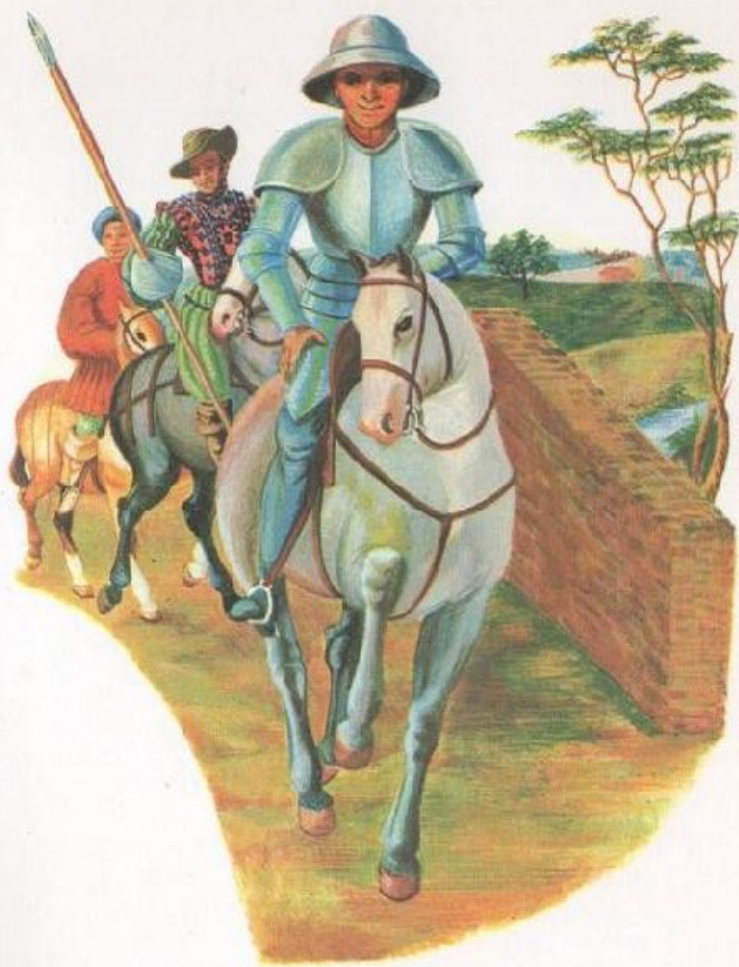
Le héraut rapporta au roi les paroles de Phynaert ; le roi décida que le combat aurait lieu en sa présence. Et, dans un équipage qui correspondait à sa grandeur, il se mit en route.

Phynaert le reçut avec tout l'honneur dont un vassal qui veut acquérir les bonnes grâces de son suzerain se peut aviser. Le roi, lui

ayant déclaré la raison de sa venue, lui ordonna de se tenir prêt au combat, qu'il arrêta pour le lendemain. Et il jura, sur sa couronne, de se conformer au droit que l'événement donnerait à chacune des deux parties. Le prince Phynaert faisait bonne contenance, mais son angoisse allait grandissant, car il se rendait compte que toute la sympathie du cortège royal allait au jeune Lydéric, dont la svelte prestance, la juvénile ardeur et le modeste mais fier maintien, n'étaient pas sans lui faire, à lui-même, une forte impression. D'autant que, dans les traits du beau jeune homme, il reconnaissait ceux du malheureux seigneur qu'il avait si lâchement assailli vingt ans auparavant. Mais le fils, qui avait mené une vie rude et aventureuse, semblait devoir être un adversaire autrement redoutable que ne l'avait été le père.

Le lieu choisi pour le combat fut le pont de Fin qui dominait le cours de la Deule et qui donnait accès à une grosse et sordide bourgade : Lisle.

À l'annonce de la bataille, les bourgeois et manants sortirent de leurs maisons et se rangèrent, non sans méfiance, à une petite distance des gentilshommes.



Le prince Lydéric parut à cheval, entouré de jeunes seigneurs.

Ce fut, d'abord, le prince Lydéric qui parut à cheval, entouré par de jeunes seigneurs qui l'encourageaient à l'envi. Ses yeux clairs, ses noirs cheveux qui frissonnaient au vent, ses larges épaules, qui surmontaient un torse élégant sur des flancs effacés, attiraient les regards de tous. Au loin, des commères avançaient le cou pour mieux le voir, et de jeunes serves se haussaient sur la pointe de leurs sabots pour être aperçues de lui.

Ensuite, parut le prince Phynaert seul, monté sur un puissant destrier, et tous les regards se portèrent sur lui. Casqué, barbu, massif, il sembla un instant remplir tout l'horizon. Il s'avavançait lentement, faisait juste les gestes nécessaires, si bien qu'à chaque pas, on aurait dit seulement qu'il rompait l'immobilité.

Tandis que le gentil Lydéric qui, lui aussi, allait au pas de sa monture, donnait une impression de mouvement incessant même quand il s'arrêtait ; on devinait qu'une impatiente vie circulait, en bouillonnant, à fleur de son visage comme de son corps.

Enfin le roi s'avança, et sa venue fut saluée par la foule avec admiration et crainte. Car, au fond de leur cœur, les bourgeois et manants souhaitaient vivre sous la loi d'un seigneur juste et bon comme semblait l'être le roi ; mais ils avaient tiré de gros profits en suivant, dans ses chasses, le géant Phynaert et ils ne se sentaient pas très tranquilles. Ils craignaient d'avoir, pour le moins, à rendre le produit des pillages qu'ils avaient accumulés dans leurs bourgs.

Et s'ils ne demandaient qu'à pratiquer désormais la vertu, qui contenterait mieux leur âme, à leurs yeux, les assises de l'honnêteté ne pouvaient se fonder que sur la libre possession des biens précédemment acquis.

On attendit que le soleil distribuât une égale part de ses rayons aux adversaires.

Alors les trompettes sonnèrent. Et les deux cavaliers s'entrecoururent avec une telle impétuosité que, dès la rencontre, leurs lances se brisèrent et qu'ils furent l'un et l'autre contraints d'abandonner leur monture.

Ils se saisirent de leur épée, avec laquelle ils continuèrent le combat si violemment, qu'il fut d'abord impossible de juger des coups.

Cependant, on put ensuite s'apercevoir que Lydéric évitait, par son extrême agilité, presque tous ceux que Phynaert essayait de lui porter, tandis que Phynaert écartait par sa vigilance le plus grand nombre de ceux qui lui étaient destinés. C'est ainsi que le roi connut qu'il était difficile de faire se mesurer, sous ses yeux, chevaliers aussi rudes et vaillants, car où d'autres auraient été depuis longtemps rendus, ceux-là tenaient toujours, et alors même que leurs visages ruisselants et pâles trahissaient leur fatigue, ils se mêlaient si étroitement et si cruellement, que tout semblait n'être qu'au commencement.

Mais plus le combat durait, plus le prince Lydéric sentait croître sa rage contre celui qui avait si peu humainement traité ses parents, tandis que le géant Phynaert, affaibli par le sang qu'il commençait à perdre, sentait en son cœur la haine faire place à une lassitude grandissante.

Aussi, depuis un moment, s'efforçait-il seulement de parer aux attaques. Ce que voyant, Lydéric sentit ses forces se décupler, et il le chargea soudain d'une estocade si roide et si bien assise, que l'on vit le tyran chanceler, faire en arrière deux ou trois pas et revenir tomber tout de son haut aux pieds de son vainqueur.

Alors, les gentilshommes se pressèrent autour de celui-ci. Ils l'assurèrent à qui mieux mieux de leur ébahissement et de leur contentement. Le roi lui-même, descendant de l'échafaud qui lui avait été dressé, le congratula. Et, s'étant assuré qu'aucune des plaies qui déchiraient son corps n'était mortelle, il commanda que le jeune héros fût doucement mené vers le château de Bue, où lui-même allait se rendre.

C'est donc en grande magnificence que Lydéric parvint en ce château où, depuis tant d'années, sa mère se désolait. Comme on voulait panser ses blessures, il s'y refusa, voulant avant tout saluer et délivrer celle qui lui avait donné le jour. Il se fit immédiatement mener vers elle. Ils ne s'étaient pas plutôt vus qu'ils se reconnurent et se précipitèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre.

Ils furent un long moment sans pouvoir parler. Ils se regardaient, s'embrassaient, riaient et pleuraient en même temps. Enfin, le prince voulut que sa mère lui racontât sa longue misère, mais elle ne désirait penser qu'aux maux endurés par son fils. Alors Lydéric lui dit que mieux valait, pour tous deux, oublier le passé pour ne songer qu'au doux avenir qui les attendait certainement.

La princesse s'agenouilla près de son enfant et commença à le soigner. Elle le fit avec tant d'amour et d'adresse qu'en très peu de temps on ne vit plus trace de la moindre meurtrissure.

Le roi, selon la promesse qu'il avait faite, vint au château. Il se fit conduire avec ses barons et seigneurs au chevet du convalescent et lui donna solennellement toutes les terres et seigneuries que le cruel Phynaert avait détenues sans honneur. Et pour rehausser de plus d'éclat la fortune du jeune prince, il le nomma premier forestier de Flandre, sous la condition qu'il reconnût et servît à l'occasion la suzeraineté royale.

Quand le roi fut reparti, le prince se demanda comment il allait s'y prendre pour gouverner sagement le pays qui lui était confié. Il commença par établir des lois fermes et équitables que le peuple flamand accepta avec un grand enthousiasme, car elles tenaient compte des deux traits fondamentaux des gens de leur race : leur respect d'une discipline stricte, et leur goût de l'indépendance. Pour occuper ses sujets, qui aimaient les grands et beaux travaux, il entreprit de leur faire édifier un grand nombre de constructions, notamment des églises et des hospices. Et il leur donna le goût d'embellir leurs demeures. Lui-même, à ses moments perdus, s'occupait volontiers chez lui ; c'était, le plus souvent, à faire reproduire ses armes, qu'il portait gironnées d'or et d'azur à un écusson de gueules. Mais son passe-temps le plus cher était la chasse ; sa grande joie consistait à parcourir les bois dans lesquels il avait grandi et dont il connaissait tous les secrets. Il ne craignait, dans sa forêt, ni le froid, ni la chaleur la plus lourde. Pour ne pas lâcher la proie qu'il relançait, il endurait sans peine la faim, la soif, et le manque de sommeil. Des heures, il pouvait courir, grimper, ou dévaler les sentes gluantes ; il ne redoutait ni la bête sauvage la plus féroce, ni les miasmes du marécage. Aussi, de saison en saison, sa vigueur et son adresse croissaient-elles.



Un jour qu'il poursuivait un cerf, il parvint au bord de la fontaine où il était né. Une belle jeune fille s'y tenait et pleurait. Il s'approcha doucement d'elle et lui demanda pourquoi elle était là.

Elle lui répondit qu'elle avait été enlevée par deux seigneurs, qu'elle avait réussi en cours de route à leur échapper, mais qu'elle s'était perdue, et qu'elle ne pouvait retrouver son chemin. Lydéric lui offrit de lui donner asile en son château. Elle accepta et, chemin faisant, elle lui révéla qu'elle avait nom Rothilde, qu'elle était princesse, et que le roi de France était son parent. Lydéric la regardait et l'écoutait avec ravissement, car le visage autant que la conversation de la jeune personne l'enchantaient. Dès qu'elle fut au château, il n'eut qu'une crainte : la voir repartir, et, pour qu'elle n'y songeât pas, il lui proposa de l'épouser.

La princesse ne demandait pas mieux. Toutefois, elle se fit un peu prier, objectant qu'il lui fallait, avant de se décider, demander au roi son avis. Lydéric envoya une ambassade présenter sa requête au souverain. Celui-ci l'ayant favorablement accueillie, et même avant doté la fiancée d'un certain nombre de terres et de quelques villes, le

mariage eut lieu en grande liesse.



À peu de temps de là. L'ermite vint à mourir. Lydéric, qui allait souvent visiter celui qui lui avait servi de père, en conçut un profond chagrin.

Puis, ce fut la princesse Emergaert qui s'éteignit. Dès ce jour, le prince perdit l'air de jeunesse qu'il avait jusque-là conservé.

Chaque année, la princesse Rothilde donnait à son mari un enfant. Ils en eurent ainsi une vingtaine, dont quinze du sexe masculin.

Le prince s'occupait de tout ce monde et de son peuple, avec vigilance et gravité.

Il tenait à faire respecter les lois par tous et il fut contraint de les appliquer bien durement un jour. Car ayant fait condamner à mort un jouvenceau qui avait pris à tort un panier de pommes à une vieille femme, il apprit qu'il s'agissait de son propre fils aîné. Il n'en ordonna pas moins au bourreau de trancher la tête de son enfant.

Il mourut fort âgé ; ses sujets versèrent sur son cercueil des larmes sincères, sa femme aussi ; ses fils conduisirent pieusement sa dépouille jusqu'en la ville d'Ayre, où il fut inhumé en grande pompe.

Et les aïeules, le soir, racontèrent aux petits enfants qui se pressaient autour d'elles qu'un héros venait de mourir ; ceux-ci à leur tour redirent la belle histoire à leurs descendants. Aussi, d'âge en âge, se transmettait-elle, jusqu'à ce qu'un chroniqueur, qui s'appelait Pierre d'Oudegherst, la fixât au XVI^e siècle, entre les pages d'un gros livre relié de parchemin que nous pouvons encore consulter de nos jours. Ce que ne manqua point de faire un savant historien contemporain, qui n'eut guère de mal à démontrer que la légende de Lydéric ne tenait pas debout.

Cela nous fendrait le cœur de dire, après lui, pourquoi. Bornons-nous à soutenir, avec tous les vieux Lillois, qu'elle est trop belle pour ne pas être vraie. D'ailleurs, les traits mêmes du lâche Phynaert et du gentil Lydéric ne vivent-ils pas, pour l'éternité, sculptés aux assises de la Maison de ville ?



L'AUGIF



N cette année 881 du Seigneur, les populations du bord de la Scarpe tremblaient bien fort, car les Normands semblaient devenus les maîtres du pays ; et leur nom était synonyme de dévastation, ruine et mort.

Au siècle passé, il avait bien été question, à plusieurs reprises, des ravages que ces terribles voyageurs venaient, de temps à autre, exercer sur nos côtes septentrionales. On savait que de hardis pirates, montés sur des bateaux à deux proues, aussi singuliers que merveilleux, s'étaient cinq ou six fois abattus sur notre sol, avaient tout mis à sac, et s'étaient enfuis en si grande hâte qu'on avait à peine eu le temps de reconnaître d'où et comment était venu le mal. Mais les récits qui avaient été faits de ces premières incursions avaient plutôt intéressé qu'effrayé les gens.

C'est qu'on n'était pas très inquiet de son sort, en ce temps-là, sur les bords de la Scarpe. N'avait-on pas, ici et là, quelques bonnes tours trapues solidement assises en leur dur amalgame, bien tapissées de grès lourd, au cœur desquelles on pouvait se réfugier, et faire face à n'importe quel ennemi, dans les meilleures conditions ? N'avait-on pas trois bons monastères, où pouvaient s'engranger toutes les récoltes et tout le monde s'engouffrer au moindre danger ? N'avait-on pas, depuis les temps les plus reculés, une voie large à proximité, qu'on devait aux Romains, et qu'on avait eu le plus grand soin d'entretenir ? C'est précieux, une bonne route par laquelle on peut avoir rapidement du secours ! On n'avait eu, en ce temps-là, qu'un signe à faire au brave seigneur comte Baudouin de Fer ! Il était venu, avec sa grande épée, ses barons, ses hommes d'armes, et en un clin d'œil le pays avait été nettoyé.

C'était le beau temps alors, celui où le grand empereur Charlemagne régnait, qui n'aimait s'entourer que de paladins comme lui, et dont l'exemple était si contagieux qu'il n'était, à sa cour, question que de hauts faits d'armes, nobles aventures, belles-lettres et générosité d'âme.

Tout cela était changé. La ferveur, après lui, s'était transformée en piété, la piété en papelardise, la force intelligente en finesse, le raffinement en finauderie. Les forts avaient eu peur des timorés. Maintenant, même en ce rude pays du Nord, on craignait l'action qui peut amener des coups. Les pères mettaient volontiers leurs fils au monastère, non parce qu'une foi impérieuse les y poussait, mais pour les protéger contre les dangers de la vie. C'est que les échos qui venaient à leurs oreilles étaient faits pour leur donner autant de sujets d'inquiétude. Leur roi changeait tous les six mois, ou plutôt, c'étaient eux qui passaient deux fois l'an à un roi différent. Car les grands se partageaient sans vergogne leur malheureux pays, qui tantôt relevait de l'autorité de l'un, tantôt de celle de l'autre. Et le nouveau comte de Flandre cherchait bien plus à se concilier les bonnes grâces du souverain de l'heure, qu'à protéger ses sujets. Pour l'instant, il s'efforçait de plaire au roi Charles, qu'on disait chauve, et il s'appliquait à faire connaître à ce dernier que lui aussi avait le chef dépourvu de cheveux. Comme si cela avait de l'importance, comme si la terre de France n'était pas, en ce moment même, gravement menacée par ces damnés Normands !

Que se passerait-il, pourtant, le jour où ce ne serait plus par centaines mais par milliers que les envahisseurs débarqueraient ? Ils ne se contenteraient plus, alors, de rafler, au débarqué, tous les chevaux aperçus, de les pousser à mort jusqu'aux fermes, pour les charger de tout le butin volé. Ils ne se contenteraient plus d'étriper à plaisir les cochons, de pourfendre les paysans, de pourchasser leurs femmes, avant de repartir, au moment où allait s'écrouler le toit fumant de la maison incendiée.

Arriverait un moment où ils s'installeraient à demeure. Qui sait si ce temps-là n'était pas venu ? Savait-on seulement combien de milliers ils se trouvaient dans le pays ? Tous les jours, sur tous les points de la côte, ils débarquaient. N'avaient-ils pas un peu partout installé des camps ? Les premiers arrivés faisaient signe aux suivants, et la fête commençait aux dépens de tous les pauvres gens qui avaient le malheur de se trouver sur leur chemin ! Comme s'il n'aurait pas été plus honnête que chacun restât chez soi ! Les habitants des bords de la Scarpe avaient-ils jamais songé à aller ravager le pays des Normands ? Ils ne savaient pas même exactement où il se trouvait : là-bas, là-bas, derrière les brumes de la mer.

On disait que rien ne poussait chez eux, que des bois. C'est pourquoi

ils avaient construit tant de bateaux, pour aller chercher ailleurs ce qui leur manquait. Ce qu'ils n'avaient pas le courage de planter, de soigner, de cultiver, en un mot. Car c'étaient des fainéants, ces Normands !

C'est de là que venaient tous leurs méfaits. La sainte religion du Seigneur ne nous enseigne-t-elle pas que la paresse est la mère de tous les vices ? Il est vrai que le Seigneur, ils l'ignorent. Ils ne veulent pas le connaître. Ils aiment mieux leurs dieux qui leur permettent le pillage ; bien plus : qui leur enjoignent de voler, d'assassiner. Car le comble, c'est au nom de leurs divinités qu'ils commettent mille horreurs. Il faut entendre leurs chansons ! Ce n'est pas difficile. Il n'y a qu'à se glisser le long d'un fossé, dans n'importe quelle direction, celle du monastère de Saint-Omer, de Saint-Vaast ou de Saint-Géry, pour être édifié ! Dans chacun des saints asiles, ils règnent en maîtres. Ils terrorisent les moines qu'ils ne chassent pas, ou qui d'eux-mêmes ne peuvent s'enfuir.

Si bien que ceux-ci en viennent à attribuer les malheurs du temps à la colère de Dieu. Ils rappellent en gémissant les paroles de Jérémie :

« Parce que vous n'avez point écouté ma parole, j'appellerai tous les peuples de l'Aquilon. Je leur soumettrai cette terre avec tous ses habitants, et toutes les nations qui l'entourent. »



Or, dans les environs, vivait, retiré en son château, un seigneur d'une taille gigantesque, nommé Jehan Gelon. Comme il était très bon, tout le monde l'aimait. Pourtant, on n'était pas sans ignorer qu'à l'occasion le doux géant pouvait être terrible ! Il n'aurait pas fait bon l'attaquer, ni l'un des siens. D'un revers de main, il était capable de vous étendre un homme raide mort ! Mais loin de s'enorgueillir de sa force et de l'utiliser pour nuire à autrui, le seigneur de Cantin se complaisait à la mettre au service de toutes les faiblesses qu'il jugeait dignes de son assistance. Car il avait l'âme candide. Il s'était pénétré de tous les beaux récits qui se contaient sur Charlemagne, et il modelait sans effort son âme sur celle des preux du siècle passé.

Il vivait donc en son château, avec sa femme et ses enfants, d'une vie patriarcale. Il s'occupait de ses champs, de ses valets, des bestiaux. Marie Cajenon, son épouse, encore qu'elle fût une belle dame, surveillait de près les travaux de la maison et de la basse-cour. Et leurs trois grands fils, et leurs cinq fillettes, les aidaient de leur mieux.



Quand les Douaisiens connurent que les Normands occupaient Gand, ils envoyèrent une délégation trouver le bon géant. Celui-ci eut avec elle une conférence qui dura plusieurs heures. Après quoi, les délégués revinrent parmi les leurs et les rassurèrent. Jehan Gelon avait promis, en cas de danger, de leur venir, avec ses fils, porter secours.



Cependant, une troupe de Normands se dirigeait vers Douai. L'alarme ayant été donnée à temps, la population tout entière se porta, suivant les instructions qu'avait données le géant, vers la Grosse Tour, qui était assez vaste pour lui permettre de trouver un abri. Et la défense s'organisa tant bien que mal.

Les hommes brouettaient des pierres, des poutres, des javelots ; les femmes, de l'huile et des provisions de bouche ; les enfants transportaient des cailloux, du sable et de l'eau, autant qu'en pouvaient contenir les seaux qu'ils étaient capables de soulever.

Mais à vrai dire, la meilleure protection dont ils se sentaient, les uns et les autres, assurés leur venait, croyaient-ils, de la rivière large et profonde qui entourait presque complètement dans un de ses lacis la tour, dont l'accès était naturellement difficile.



Quand les hommes qui veillaient, au sommet de l'enceinte virent apparaître dans le lointain les premiers Normands, ils frissonnèrent, car ils comprirent à quels redoutables adversaires ils allaient avoir affaire.

Ce n'était point que les agresseurs fussent très nombreux. Il n'y avait pas alors, à Douai, de quoi tenter une armée.

Mais les quelques centaines de guerriers qui s'avançaient semblaient autrement entraînés aux combats que la poignée de paysans, nullement aguerrie, qui s'appêtait à leur tenir tête.

La nuit tombait. Les agresseurs avançaient en colonne rangée, dans un appareil impressionnant. Un certain nombre d'entre eux portaient sur leurs épaules des barques légères ; d'autres conduisaient des chevaux déjà chargés de butin, d'autres enfin les machines de guerre,

qui consistaient en trois chariots que surmontaient des édifices de bois capables de contenir les assaillants. Certains tenaient des bâches de cuir, destinées à les protéger contre les traits des assiégés ; quelques-uns conduisaient un attelage qui supportait un bélier. Deux catapultes fermaient la marche. Dans la tour, un vieil homme, qui en savait plus long que ses compagnons, leur expliqua à quoi servaient ces terribles machines de guerre, dont les flancs pouvaient lancer d'énormes pierres ou des matières enflammées. Enfin, venait une petite arrière-garde, constituée par des hommes armés qui poussaient les bestiaux volés dans le voisinage.

Les Douaisiens croyaient que le siège allait commencer tout de suite. Ils devaient bientôt comprendre que telle n'était point l'intention de leurs ennemis. En effet, lorsque ceux-ci ne furent plus qu'à une faible distance, ils s'arrêtèrent pour camper.

Nos gens commencèrent de reprendre quelque confiance. Cela allait donner à leur brave géant le temps d'arriver à leur secours ! Les yeux alternativement tournés avec effroi vers le camp ennemi, ou avec confiance vers le château de Cantin, ils passèrent la nuit, qui leur parut à la fois la plus courte et la plus longue de leur vie. Car ils se demandaient si c'était la dernière et ils appréhendaient, en même temps qu'ils souhaitaient, l'aube.

Quand ils virent le ciel pâlir, le découragement faillit les prendre ; car ils se rendirent compte que les assaillants avaient profité de l'obscurité pour les entourer complètement.

Toutes leurs barques flottaient dans le fossé, chargées d'hommes qui semblaient là-dedans aussi à l'aise que s'ils eussent été sur la terre ferme.

Et Jehan Gelon n'était pas là ! Que faire ? Se rendre sans combattre ? Il n'y fallait pas songer. Qu'attendre en effet des Normands, sinon une mort certaine ? On savait qu'ils tuaient sans rémission tous leurs prisonniers.

Peut-être, plutôt que de venir, comme le géant l'avait conseillé, s'enfermer dans cette maudite tour, aurait-on mieux fait de s'enfuir devant soi, au hasard. Mais où aller ? Toutes les routes menaient aux Normands ? Et puis il était trop tard, maintenant, pour envisager ce moyen.

Il n'y avait plus qu'à essayer de se défendre sur place, comme on pouvait. Mais comment s'y prendre ? Chacun donnait son avis. Personne n'était du même. Ce fut bientôt une discussion générale. Les uns voulaient, sans plus différer, jeter sur les assiégeants leurs réserves d'huile chaude et d'eau. Les autres objectaient qu'il valait mieux attendre que ceux-ci fussent groupés plus serrés, afin de ne pas risquer d'épuiser les munitions avant la fin de la bataille. Les femmes s'énervaient. Les enfants, effrayés, pleuraient.

C'est alors qu'un fracas terrible ébranla toutes les oreilles : les catapultes, de l'autre rive, lançaient des boulets contre les murailles. Les femmes, affolées, se mirent à courir dans tous les sens, entraînant leurs enfants avec elles. Quelques-unes, en leur effarement, s'engagèrent dans un petit escalier tournant qui descendait au rez-de-chaussée de la tour. À peine y étaient-elles arrivées qu'elles poussèrent un grand cri ; Jehan Gelon était devant elles.



Elles tombèrent à genoux, croyant à une apparition surnaturelle. Car dans la demi-obscurité, sous son armure brillante, il apparaissait semblable à un archange.

Comment pouvait-il se trouver là, leur bon seigneur venu comme il l'avait promis, pour porter secours à ses amis ? Ses trois fils l'entouraient respectueusement, comme lui bardés de fer des pieds à la tête, et armés.

— Allons ! dit simplement le géant.

Les femmes se rangèrent, confiantes, derrière lui. À sa suite, elles remontèrent, raffermies, l'escalier.

Quand la petite troupe déboucha de l'ombre, on pense si elle fut accueillie avec transports ! Sans perdre de temps, le géant et ses fils prirent connaissance de la situation. Chacun, par leurs soins, fut envoyé à son poste.

Les Normands, avec leur impétuosité habituelle, déclenchaient d'ailleurs l'attaque. Ils venaient d'approcher leurs tours roulantes des murailles grâce aux ponts de fortune qu'ils avaient réussi à construire par-dessus le fossé. Et déjà un grand nombre de guerriers s'étaient mis à escalader les échafaudages. Ils portaient, enroulées autour de leur ceinture, les cordes qui devaient leur servir à grimper jusqu'aux terrasses supérieures.

C'est alors que les femmes, sur l'ordre de Jehan Gelon, commencèrent à jeter de l'eau et de l'huile bouillante sur les assaillants, cependant que les hommes lançaient des javelots enflammés.

Mais, dans le même temps, une trentaine de Normands tentaient d'ébranler la porte de la tour avec le bélier qu'ils avaient amené. C'était le point faible de la défense que cette porte, qui n'était pas très solide. Aussi Jehan et ses fils se tenaient-ils à proximité, suivis des hommes les plus résolus. Quand ils virent que le bois cédait, ils tirèrent leur glaive. Et comme un seul, ils se portèrent au-devant des ennemis suants et fatigués qui, après un rude effort, venaient enfin

d'enfoncer les bois.

L'épée d'une main, la hache de l'autre, ils se frayèrent un chemin sanglant au pied de l'enceinte, faisant voler sur leur passage torses, bras et têtes ! Ils arrivèrent ainsi aux pieds des tours de bois. À ce moment, il n'y avait pour ainsi dire plus personne au bas des immenses échafaudages : tous les assaillants étaient aux faîtes de leurs machines, occupés à essayer d'aborder la grosse tour par le haut.

Alors, le géant fit un signe. Aussitôt, les assiégés redoublèrent d'efforts. Tous les projectiles dont ils disposaient furent lancés presque en même temps sur les Normands, qui ne savaient comment se protéger.

En bas, cependant, des torches étaient rapidement allumées par Jehan Gelon et lancées au pied des machines de bois et dans les barques qui, sous l'action ajoutée de mystérieuses matières inflammables dont le géant avait le secret, se transformèrent, en l'espace d'un éclair, en autant d'énormes brasiers.

Les Normands, juchés sur leurs plates-formes, voyaient le feu monter jusqu'à eux, sans pouvoir descendre. Ils poussaient des cris horribles, avant de s'évanouir asphyxiés. Quelques-uns se lancèrent dans le vide. Ils vinrent s'écraser sur le sol.

En moins d'une heure, la horde entière était ainsi anéantie.

Le seigneur de Cantin, quand ce fut fini, rentra dans la tour, pensif. Toute la population, indemne, l'entourait, en poussant des cris de joie. Les hommes voulaient le ramener jusque chez lui sur leurs épaules. Les femmes essayaient de lui baiser les mains.

Lui, regardait tout le monde de ses yeux clairs. Il souhaitait surtout, maintenant qu'on n'avait plus besoin de lui, revenir près de sa femme et de son feu, et se débarrasser de sa belle mais bien pesante armure.

C'est alors que les Douaisiens lui demandèrent comment il avait pu s'introduire dans l'enceinte sans que personne le vit entrer. Il leur apprit qu'un souterrain la reliait à son château. Et tous comprirent pourquoi il avait donné le conseil à ses amis de se réfugier en cas d'attaque en cette grosse tour. Mais quand ceux-ci voulurent connaître l'issue de ce souterrain, le géant s'arrangea doucement pour ne point le leur dire.

Il ne put du moins leur refuser de se laisser accompagner jusqu'à sa terre. En grand cortège, l'on se mit en route.



Las ! Si le parcours commença dans la joie, il devait se terminer dans la désolation. Un triste spectacle s'offrit aux regards atterrés de la

petite troupe, quand elle arriva en vue du domaine de Jehan Gelon. Les flammes achevaient de consumer ce qui avait été sa villa laborieuse et gaie.

Une bande de Normands, en l'absence des hommes, était passée et avait tout ravagé. Qu'étaient devenues la douce Marie Cajenon, ses filles, ses servantes ? S'étaient-elles enfuies, ou plutôt n'avaient-elles pas été mises à mort par les cruels envahisseurs ?

On les chercha, mais en vain, dans toutes les directions, et toute la journée. Il fallut, le lendemain, se rendre à l'évidence en découvrant les restes de la pauvre maman et de ses cinq petites.

Quand ils furent bien certains qu'ils se trouvaient en présence de celles qu'ils aimaient tant, le géant et ses fils prièrent leurs bons amis de les laisser seuls avec leur douleur. Les Douaisiens se retirèrent en pleurant.

Dès le jour suivant, ils voulurent aller se mettre à la disposition de celui qui, pour les défendre, avait tout perdu. On lui reconstruirait son château, et plus beau, et plus fort ! On élèverait des tours solides à chacun de ses angles, de manière à défier dans l'avenir toutes les invasions. On verrait bien ce que pouvait toute une population reconnaissante envers le preux qui l'avait sauvée !

Mais en arrivant aux ruines, ils ne trouvèrent plus Jehan Gelon, ni ses fils. Ils s'en étaient allés tous les quatre, loin des lieux de leur désespoir.

Alors, les paysans les cherchèrent à travers la campagne. En vain...

Quelque temps après, toutefois, ils eurent la grande joie d'avoir de ses nouvelles. Le géant et ses fils guerroyaient à Bavay, et leurs prouesses faisaient l'admiration de tous. Mais on disait que le pauvre Jehan de Douai semblait bien triste. Il paraissait rechercher la mort. Elle ne le fit pas longtemps languir.

Quand les Douaisiens apprirent que leur sauveur venait d'être tué, ils allèrent chercher son corps et, dans un grand deuil, le ramenèrent sur les bords de la Scarpe où ils l'enterrèrent avec tous les honneurs qui se pouvaient rendre.



Avec le temps, leur chagrin s'apaisa, mais non leur reconnaissant enthousiasme. Leur géant devint l'emblème de tout ce qui peut être grand, bon et beau, dans ce monde de faiblesse et de misère. Ils s'habituaient à parler de lui en termes familiers, et le nom de Gayant qu'ils lui donnèrent assez vite prit dans leurs bouches une acception de filiale tendresse.

C'est ainsi que Gayant de Douai devint le génie tutélaire de la cité.

Mais ceux qui gardaient si fidèlement sa mémoire craignirent un jour que leurs descendants ne l'oublient. Ils imaginèrent d'ériger son effigie, et de la montrer les grands jours aux étrangers. Ils confièrent l'exécution de leur idée aux plus habiles artisans de la ville. Car le peuple de Douai entendait que son bon seigneur restât proche de l'image qu'il se faisait de lui, c'est-à-dire qu'il fût représenté comme ils pouvaient le mieux se le figurer. C'est ainsi qu'ayant gardé d'abord le souvenir de sa haute taille qui n'avait d'égale que sa grandeur d'âme, ils voulurent qu'avant tout il fût d'immenses proportions. Ensuite, qu'on l'équipât dans l'appareil sous lequel il leur était apparu pour les sauver : vêtu de son armure, avec ses armes, et casqué. Mais ils tinrent à ce que la douceur, qui avait animé son visage, restât le trait dominant de sa physionomie : ce n'était pas la colère qui avait jamais fait s'élever le bras terrible de leur défenseur, mais le sens de l'équité.

Quand ils virent, pour la première fois, se promener par la route le Jehan Gelon de leurs rêves, ils crurent que le héros revenait réellement parmi eux, pour les protéger à jamais. Alors naquit dans leur esprit une touchante pensée : ce pauvre géant qu'on promenait ainsi par les chemins et carrefours devait se sentir bien seul ! Il dépassait de si haut son bon peuple ! Si on lui donnait une compagne assortie, pour le distraire ? Et laquelle, sinon celle de sa vie, la douce mère de ses enfants ?

Une deuxième fois, les plus fins artisans furent mandés. Rien ne fut jugé trop beau, ni trop cher pour l'épouse du seigneur de Cantin. Lorsqu'ils eurent réalisé une belle géante au pur visage tranquille, à la taille mince, au beau corsage, ils parèrent ses grâces pleines d'atours somptueux et de riches bijoux. Et de ce jour, les Douaisiens eurent plaisir à constater que le ménage dont ils avaient malgré eux si tragiquement consommé la ruine était par leurs soins reconstitué sous une forme aussi édifiante que durable.

Mais les enfants ? Allait-on priver de leur progéniture ces époux qui, de leur vivant, s'étaient montrés de si bons parents ? C'eût été trop cruel. On leur fabriqua donc un superbe garçon, puis une aimable fillette, et quelques années plus tard, un troisième enfant. Il fut alors estimé, vu la cherté de la vie, que l'on pouvait s'en tenir là.

Ainsi se perpétua, à travers les âges, la légende de Gayant, symbole de la féodalité naissante, réalisée à Douai dans l'ingénuité des croyances populaires.



LE CONQUÉRANT

I



Il n'était certes point de mode, en Flandre, autour de l'an 1000, de prendre en grande considération la compagne que Dieu, selon la Genèse, avait donnée à l'homme. Celui-ci estimait – non sans d'assez sérieuses raisons – qu'il avait mieux à faire qu'être aux petits soins près d'elle. De trop grands bouleversements territoriaux s'accomplissaient, auxquels il était toujours prêt à participer d'une manière ou d'une autre, pour que son imagination ne fût pas, en même temps que son activité, suffisamment occupée. Si l'esprit de conquête, en effet, de tout âge a tourmenté le cerveau masculin, jamais il ne devait s'exercer plus simplement, ni plus pleinement qu'à cette époque, où ce qu'il semblait le plus important de prendre était le plus d'hectares possible des terres convoitées.

Il était pourtant, au pays flamand, une jeune fille qui alimentait bien des conversations encore qu'elle fût aussi sage que modeste et belle. Il est vrai qu'elle était princesse et fille du seigneur le plus considérable que comptât le royaume de France, c'est-à-dire de l'illustre comte de Flandre, Baudouin V.

Elle avait nom Mathilde. Née au château du Bue, elle y achevait de croître en grâces de toutes sortes. Depuis Phynaert et Lydéric, le domaine avait été singulièrement transformé. Ce n'était plus l'enceinte dissimulée sous les bois chevelus des temps héroïques, mais une puissante forteresse, qui se dressait orgueilleusement sur sa motte

découverte et autour de laquelle toute une agglomération confiante était venue se grouper.

La jeune princesse, en sa tour favorite, apparaissait à tous comme la plus gracieuse évocation du sexe accessoire qu'elle représentait.

Outre qu'elle était belle – ce qui n'était pas tellement l'apanage des filles d'Eve en la région –, elle était fort intelligente, et aussi instruite de ce qui se pouvait savoir alors que le plus savant clerc. Cela ne l'empêchait point de pratiquer scrupuleusement les exercices que son temps assignait aux jeunes personnes de sa condition, c'est-à-dire la prière, la charité, l'équitation ; si bien qu'elle apparaissait comme accomplie en tous points.



Mais il faut reconnaître que, sans doute, la princesse fût restée fort ignorée si elle n'avait été la fille de Baudouin V, personnage fort en vue, nous l'avons déjà dit. Rien ne lui résistait, pas même la nature. Ne s'était-il pas avisé, entre autres choses, de vouloir faire pousser la vigne en ses marécages ? La vigne avait fini par lui obéir ; elle avait donné des grappes qui s'étaient transformées en vin. Ce vin, Baudouin en avait fait boire aux prélats les plus éminents. Ils avaient déclaré qu'il était bon.

C'est que le comte, vassal tout à la fois du roi de France et de l'empereur, n'était pas de ces gens qui peuvent se tromper. Tels ses grands et farouches prédécesseurs, il disposait d'arguments dont il était entendu qu'il valait mieux ne pas le contraindre d'user ; notamment de sa petite, mais invincible, garde habituelle, composée de chevaliers les plus forts et les plus terribles, sous leurs airs tranquilles, qui pussent se rencontrer.

Et, par ailleurs, Baudouin jouissait d'une telle fortune que les rois eux-mêmes, parfois, s'en émouvaient. Constituée par ses domaines où commençaient à se tisser les plus beaux lainages du monde, elle rentrait dans ses coffres comme l'eau du ciel en ses marais. Il en résultait pour ceux qui l'entouraient une abondance que les pays avoisinants étaient loin de connaître.

C'est pourquoi, autour du grand féodal, les louanges s'égrenaient sans effort. À dix lieues à la ronde, il n'était petit seigneur, manant ou serf qui ne souhaitât se rapprocher de lui. Il encourageait tout le monde à venir bâtir sa maison au pied de son château, ou dans les alentours.

Car, entre autres projets, il nourrissait celui d'édifier une ville autour de sa résidence favorite.



En attendant, le plus souvent il guerroyait.

Il ne s'entendait guère avec l'empereur, qui lui cherchait assez souvent querelle. Il avait, en revanche, beaucoup de sympathie pour le royaume de France. Il se rendait avec le plus grand plaisir à Paris, chaque fois qu'il se voyait une raison plausible.

Il était toujours bien reçu par le roi, dont il était le gendre très considéré. Ils se parlaient d'égal à égal, dans l'intimité. Ils se racontaient leurs histoires de famille. C'est ainsi qu'il était souvent question entre eux d'un certain cousin qu'ils avaient en Normandie, et dont ils ne savaient trop que penser, ce dernier étant aux prises avec les plus grandes difficultés dans son pays. C'était, cependant, un beau jeune homme ; fier, courageux, qui jusqu'alors avait toujours déjoué les tours qu'on avait tenté de lui faire, tours qui ne visaient, chaque fois, pas moins qu'à l'assassiner.

Ni le roi, ni le comte ne voulaient de mal à ce Guillaume qu'on ne revêtait cependant partout que de la malsonnante épithète de Bâtard. Ils se rendaient compte l'un et l'autre que les grands de Normandie cherchaient à se débarrasser de lui pour prendre sa place, qui était enviable.

Souvent Baudouin, sur le chemin du retour, songeait à ce jeune parent dans l'embarras, qui défendait si énergiquement le beau duché qu'il tenait de son père.

Mais quand, revenu près de sa fille, il abordait ce sujet, Mathilde s'indignait :

— Père, disait-elle, quand vous me parlez de ce Normand, je pense à ceux qui se balançaient ici même, au temps des invasions ; à ceux que l'ancêtre au bras de fer suspendit de ses propres mains aux créneaux des murs les plus hauts. Et je ne puis m'empêcher de considérer celui dont vous m'entretenez comme un étranger ennemi, et par suite exécration.



Guillaume, en son duché, n'avait guère le loisir d'épiloguer sur le passé. Quand il ne guerroyait pas au dehors, c'est à l'intérieur de ses terres qu'il devait combattre.

Dès son enfance, il avait connu de rudes journées. Son père, Robert le Diable, l'avait, à sept ans, laissé orphelin. Sa mère, une aimable bourgeoise de Falaise, s'était, vers ce temps, mariée avec un petit

seigneur des environs. Si bien qu'à dix ans il avait considéré qu'il ne devait compter dans la vie que sur lui. À plusieurs reprises, il avait dû fuir son palais, poursuivi par l'insulte : « Va-t'en, Bâtard ! » Cependant, chaque fois il était revenu. Il avait été reconnu par son père comme le seul duc de Normandie qui devait lui succéder. Il était à sa place : il entendait ne point la céder. N'était-il pas, à tous égards, digne d'être le chef de ces Normands que son aïeul Rollon avait conduits ? C'était le sang des maîtres qui circulait en ses veines, des lointains conquérants venus du Nord, dont le dernier par la naissance n'était pas le moins fier. Lui, Guillaume, plus qu'un autre prince, devait être le chef de leurs descendants, dont il était, à tous les titres, l'héritier naturel. Qui, mieux que lui, pouvait comprendre leur goût de la domination, leurs ruses, leur prudence, la force de leurs haines, et ces inexplicables faiblesses qui les mettaient parfois, en dépit de toutes les machinations qu'ils se complaisaient à édifier, à la merci de ceux qu'ils prétendaient réduire ?

Oui, Guillaume était fait pour les commander. Sa merveilleuse intelligence se pliait aux nécessités les plus diverses. Il n'avait rien appris, et d'instinct il devinait tout ce qui se devait savoir, tant en l'art de la guerre que dans le gouvernement d'un État.

Et sa vie ne faisait que commencer. Qui sait ce que l'avenir lui réservait ?

À chaque jour suffit sa peine. Pour l'instant, entre autres choses, il avait à songer au mariage. Ses amis le pressaient de se choisir une épouse. Et lui-même estimait que l'heure était venue.

La renommée vantait fort une certaine princesse de Flandre : Mathilde. Guillaume savait qu'elle possédait deux longues tresses, et que son visage était doux à voir. Il savait aussi qu'elle était la nièce du roi de France...



Un saule s'éploie sur l'eau verte. Et la princesse, penchée, tâche de se mirer à l'étang. Elle écarte des nénuphars qu'une suivante lui présente et, distraite, se laisse aller à murmurer des vers qu'elle a récemment entendus :

*Bonne pucelle fut Eulalie,
Beau corps avait, âme plus belle.
Voulurent l'attirer les ennemis de Dieu,
Voulurent lui faire le diable servir.*

— Est-il vrai, dit la suivante, que le père du duc de Normandie avait nom : Robert le Diable ?

— Sais-je ! dit la princesse. Et que m'importe !

*Elle n'écouta pas les mauvais conseillers
Qui la poussaient à renier Dieu
Ni pour or, ni pour argent, ni parure
Ni par menace, ordre ou prière
Ni pour autre chose, ils ne purent la faire plier.*

— On dit, reprit la suivante, que Guillaume le Normand s'enquiert de vous. Il est brave et cruel.

— Ne me parle point de Guillaume le Bâtard.



Le duc de Normandie met le siège devant Alençon. On lui amène les prisonniers. Il demande à l'un d'eux :

— Que dit-on de moi dans ta ville ?

— Que tu ne la prendras point, Bâtard !

Guillaume tire son poignard :

— Donne ta main !

Il coupe la dextre tendue. Puis il invite ses hommes à l'imiter. Vingt mains de prisonniers bientôt étoilent le sol.

Il appelle ses frondeurs :

— Allez, mes braves, envoyez-moi ces charognes par devers ceux de la ville. Qu'ils sachent comment le Bâtard soufflette qui l'insulte.



En compagnie de son père, la princesse quitte le château. Vêtue d'une robe chaude, d'un lourd manteau, elle parcourt à cheval le chemin des hautes murailles qui s'élèvent autour de la cité naissante. Le comte expose ses projets à son enfant attentive. Tous deux mesurent du regard les nouvelles tours, les fossés profonds, les portes massives et Mathilde regarde son père avec admiration. Il l'emmène vers l'endroit où il veut construire un collège de chanoines.

Et il dit :

— Le véritable héritage est dans le ciel. Rien n'est plus profitable à un serviteur de Dieu pour le salut de son âme et la santé de son corps que d'édifier des églises en l'honneur de son créateur, là où on peut le faire raisonnablement et selon les lois. N'oublie pas, plus tard, mon enfant, ces paroles de l'Écriture annonçant qu'il sera beaucoup exigé à celui à qui on aura beaucoup donné. Celui qui, sur la terre, bâtit la maison de Dieu, prépare sa propre demeure au ciel.

Alors, la jeune fille penche doucement le col.

Ils revinrent vers le château. Chemin faisant, ils rencontrent des manants. Et ceux-ci, à haute voix, louent leur bon seigneur Baudouin. Car ils veulent lui témoigner leur gratitude de ne connaître grâce à lui ni la misère, ni la maladie.

Le comte reprend, avec sa fille, la conversation interrompue par ce manifeste doux à son cœur :

— Dieu sait si j'aime cette ville ! Mais nous avons de puissants ennemis. Je dois pour la protéger m'assurer de solides alliances. Depuis quelque temps, le comte de Hollande accepte mal ma suzeraineté. Je trouve lourde celle de l'empereur. Il me faut, avec lui, constamment me tenir prêt à la guerre. Et je vieillis. Le moment est venu, pour la sécurité de notre maison, de te faire contracter mariage dans d'heureuses conditions.



Mathilde, en sa chambre, songe à l'époux que son père va bientôt lui choisir, à la résidence qui deviendra la sienne. Va-t-il lui présenter quelque seigneur flamand ? ou bien un germanique ? ou encore un anglais ? Si ce pouvait être un français !

Au pays de France, dit-on, le soleil est plus clair qu'en ces régions du Nord, et la chaleur plus légère. En Aquitaine, par exemple, l'existence serait très douce. Les hommes de cette contrée célèbrent volontiers la beauté des femmes ! Ils cherchent à leur plaire. Elles peuvent donner leur avis. Elles sont écoutées. Ce n'est pas comme en Flandre.



Quelques semaines passent. Un matin le comte fait mander sa fille :

— Une ambassade, dit-il, arrive de Normandie. C'est le duc Guillaume qui me la dépêche, pour me demander ta main.

— Le Bâtard ! s'écrie la princesse.

— C'est un brave chevalier.

La jeune fille s'agenouille devant son père :

— Ayez pitié de moi. Ne me donnez pas au Bâtard.

— Il n'est que le duché de Normandie qui vaille le comté de Flandre. Il s'agit d'une solide alliance entre deux chefs puissants.

Mathilde pleure :

— Je ne veux pas épouser un bâtard !

Le comte n'objecte plus rien. Les femmes ici ne comptent pas, mais elles font quand même de leur père ce qu'elles veulent. En la matière, Mathilde a bien son mot à dire après tout. Et puis, n'est-elle pas la fille d'une authentique princesse de France ? Il n'est pas étonnant qu'elle ait des préjugés.

Baudouin la renvoie dans sa chambre.

Puis il fait entrer l'ambassade et, le plus courtoisement qu'il peut, tâche d'expliquer que la princesse est encore bien jeune pour le quitter. Guillaume ne sera, certes, pas en peine de se trouver une autre épouse.



Quelques jours après, au château du Bue, l'incident est oublié. En la chambre des femmes, Mathilde dessine sur la toile une scène de chasse. La porte s'ouvre avec violence. Un jeune chevalier, glabre, est sur le seuil. Ses yeux étincellent, sa bouche est crispée.

Mathilde se lève et retient, d'une main, ses longues tresses. Elle considère avec étonnement l'audacieux intrus. Leurs regards se croisent. Un frisson fait trembler les épaules de la jeune fille qui sent qu'un danger la menace. Le jeune homme s'avance et saisit Mathilde par le bras. Alors, il la presse avec rage contre sa poitrine, l'entraîne à l'autre bout de la salle. Et il la rejette furieusement de droite et de gauche. Des servantes accourent et se collent, apeurées, contre la muraille. Qui est donc celui-là qui vient battre leur princesse ? Car il n'y a pas à en douter. Il s'agit d'une magistrale correction !

Mathilde n'a pas un cri. Et quand il la laisse, enfin, retomber rudement, pas une plainte. Elle relève seulement la tête pour le voir sortir. Car il s'en va, sans un mot, comme il est venu.

Alors la princesse, comme en un rêve, murmure :

— C'est le Bâtard de Normandie !



Peu de temps après, le mariage était décidé. Car Mathilde, non seulement s'était laissée convaincre, mais elle était allée au-devant de tous les souhaits du comte. N'avait-elle pas publiquement déclaré, dès le départ du jeune Guillaume :

— C'est un fier baron, celui qui ose venir battre la femme qui l'a refusé jusque dans le palais de son père.

Si bien que tout le monde avait compris. Alors, Guillaume était revenu, non plus en prétendant furieux, mais en heureux fiancé.

L'union des deux jeunes gens fut magnifiquement célébrée à Eu. Les époux étaient vêtus de somptueux manteaux dont l'histoire garda le souvenir. Mais elle retint aussi celui du rayonnement de leur visage.

Pourtant, les deux conjoints ne se ressemblaient guère ; le trait dominant de la physionomie de la duchesse était d'une douce et tranquille sérénité. La mobilité, l'inquiétude, la fougue impatiente semblaient le fond du caractère du duc.

Guillaume et Mathilde devaient se rendre très heureux. Le jeune homme s'abstint de renouveler le geste hardi par lequel il avait conquis sa compagne. Il comprit qu'il est des prouesses qu'il vaut mieux ne pas recommencer. La duchesse, de son côté, s'interdit de mépriser la naissance de l'homme qui, dès la première entrevue, l'avait si bien tenue sous son irrésistible domination. C'eût été se déjuger elle-même.

Jamais elle ne heurta de front son ombrageux seigneur. Ce qui ne l'empêcha pas de prendre assez vite sur lui un doux ascendant, dont elle se garda d'être vaine. Car elle trouva ses plus grandes joies dans l'obéissance et la soumission à l'homme qu'elle aimait.

Guillaume connut les siennes en la protégeant dans toutes les circonstances, notamment contre le pape, qui s'avisa un jour de trouver mauvaise leur union, et qui les menaça, s'ils ne se séparaient, de les excommunier. Il réussit à les faire s'adorer, et à obtenir deux monastères qu'en signe de contrition les époux construisirent. Alors tout rentra dans l'ordre qui fut considéré comme sauf.



De belles années s'écoulèrent. De beaux enfants naquirent. La réputation du duc de Normandie s'avérait à tous égards insurpassable. Avec elle venait à Guillaume l'ambition...

Son plantureux duché, pacifié, bien administré, ne suffisait plus à son activité. L'idée qu'il avait, par surcroît, de ses ancêtres s'accommodait mal de la vie sédentaire. Il trouvait la Normandie petite pour son rêve.

Il ne pouvait songer à s'agrandir du côté de la France. De trop solides serments le liaient à la maison royale, que protégeait aujourd'hui le vieux comte de Flandre, devenu depuis peu tuteur du jeune roi orphelin. Mais l'Angleterre était déchirée par l'anarchie. Et Guillaume se complaisait à dire que le sage et maladif roi Édouard, qui régnait tant bien que mal sur elle, lui avait promis sa succession.

II

Or, le roi Édouard avait un autre protégé, Harold, qu'il aimait beaucoup et en lequel il avait la plus grande confiance.

Aussi n'hésita-t-il point, vers ce temps, à le charger d'une mission délicate et lointaine, qui devait servir les intérêts royaux.

Harold, ayant rassemblé quelques compagnons, ses chiens favoris, son faucon préféré, et revêtu le manteau qui était l'insigne de la dignité que lui conférait le monarque, se rendit à Bosham où il devait s'embarquer à bord d'une nef, dont il prit la direction.

Avant de quitter terre, il prit toutes ses dispositions pour que la traversée fût bonne : il visita minutieusement le navire, et il pria Dieu de le protéger. Ce qui n'empêcha pas une tempête violente de s'élever, au cours de laquelle le bateau perdit sa voie. Contraint d'atterrir sur une côte inconnue, Harold n'en menait pas large... N'était-il pas à la merci du seigneur du lieu qui pouvait disposer de lui à son gré, le retenir prisonnier, le vendre comme esclave, ou même le mettre à mort ? Il ne tenta donc point d'opposer une résistance inutile aux pêcheurs qui, dès qu'il eut mis pied à terre, s'emparèrent de lui. Il les remercia même de ce qu'ils consentirent à lui annoncer : qu'ils le menaient à leur maître Guy de Pontieu, seigneur d'Abbeville et autres lieux. Heureusement pour le prisonnier, un Anglais de son escorte réussit en chemin à s'échapper. Il s'en fut d'un trait avertir le duc Guillaume de ce qui se passait. Trop heureux de pouvoir jouer un rôle en cette affaire, Guillaume, suzerain du comte Guy de Pontieu, somma ce dernier de lui faire mener sans retard – moyennant rançon – l'ambassadeur du roi Édouard.

Harold fut conduit à Rouen, où l'attendait le duc, assis sur le siège d'apparat de la grande salle de son château. Pour recevoir avec honneur celui qu'il prétendait considérer comme un hôte de marque, Guillaume avait réuni autour de lui toute sa cour et il tenait son épée pointée en terre. Harold ne pouvait que remercier avec effusion celui

qui venait de faire aussi noblement à son égard figure de libérateur. En témoignage de reconnaissance il lui remit le seul bien qu'il possédait encore : son faucon bien-aimé.



Après quoi le seigneur de Normandie fit à son invité les honneurs de son palais et de sa belle ville de Rouen. Et il lui annonça qu'il allait ordonner, à son intention, des fêtes dont Harold garderait le souvenir : de grandes chasses, et une expédition en Bretagne qui promettait d'être particulièrement fructueuse.

Enfin, Guillaume voulut faire à son hôte un honneur insigne : celui de l'armer lui-même chevalier. Dans l'exaltation du festin qui suivit la cérémonie, il lui offrit, en sus, sa fille aînée en mariage, encore qu'elle n'eût que dix ans. En retour de tant de bienfaits, le duc ne demandait qu'un serment : celui de l'aider, s'il le demandait jamais, à son tour. Notre jeune Anglais ayant prêté le serment, Guillaume lui fournit enfin le navire qui lui permettait de reprendre la mer.



Peu après cette aventure, le vieux roi Édouard mourut, non sans avoir dicté ses dernières volontés, qui, selon les Anglais, désignaient pour le trône : Harold, et, selon les Normands : Guillaume.

Harold, soutenu par le clergé et par les grands de son pays, décida de ceindre la couronne en dépit d'un serment qui, disait-il, lui avait été arraché par contrainte.

Guillaume, saisi d'une grande colère, mobilisa tous les bûcherons et tous les charpentiers de son duché. Ils abattirent les plus gros arbres de la région. Ils construisirent des bateaux. Et bientôt, une flotte telle qu'on n'en avait jamais vue surgissait des chantiers. Elle comprenait en effet trois mille barques. Soixante mille hommes pouvaient y prendre place.

Dans le plus grand enthousiasme, des armes, des provisions de toutes sortes, notamment de nombreux tonneaux de vin et de cidre furent amenés. Et l'embarquement général des munitions, des chevaux et des hommes eut lieu à Saint-Valéry, dans un irrésistible souffle d'ivresse.

Seule, en dépit du courage qu'elle avait témoigné, la duchesse n'avait pas vu sans souffrance s'éloigner la nef de son époux. Avec les années, son attachement pour lui s'était à ce point accru qu'elle en était arrivée à ne se sentir vraiment elle-même que là où il était.

Or, la séparation promettait d'être longue. Elle se demandait comment elle allait pouvoir vivre sans celui auquel elle croyait tenir de par toutes les fibres de son corps et de son âme, qui aujourd'hui saignaient.

Plusieurs jours, elle erra, en peine, par les salles du château : ses enfants n'arrivaient pas à adoucir sa détresse. Leur présence insouciant semblait plutôt devoir la désespérer davantage. Elle essaya de prolonger ses heures d'oraison. Mais la prière lui devint vite un insuffisant dérivatif. C'est alors que naquit en son imagination douloureuse, une ingénieuse idée. Puisque, envers et contre tout, elle n'était occupée que de son époux, que ne fixerait-elle son image chérie au lieu de chercher à l'écarter ? Qui sait ce qu'il adviendrait de Guillaume, comment on l'apprécierait ? Peut-être, serait-il bon de justifier son entreprise ?

C'est ainsi que Mathilde conçut le projet de raconter l'histoire de l'expédition.

Et, comme elle avait en son pays de Flandre été accoutumée à manier plus souvent l'aiguille que la plume, encore qu'elle sût écrire, elle décida de narrer par l'image brodée le récit des événements qui se déroulaient. Mais, pour mener à bien la tâche qu'elle voulait entreprendre, elle entendit se retirer dans la plus stricte retraite. Et, telle Pénélope, elle commença son travail. Mais elle ne songea pas, selon l'exemple de l'épouse d'Ulysse, à défaire la nuit ce qu'elle venait d'exécuter le jour.

Bientôt, sous les doigts agiles et la ferme pensée de la duchesse, des personnages prenaient corps, figure et vie le long d'une bande de toile qui s'allongeait en une série de scènes formant chacune une manière de petit tableau.

Et la jeune femme, non seulement ne souffrait plus, mais pensait joyeusement à l'absent.

À mesure que les nouvelles lui parvenaient, elle les fixait avec exaltation. Il est vrai qu'elles étaient faites pour la combler d'aise.

Le duc avait, en effet, après une heureuse traversée, abordé dans les meilleures conditions à Pevensey.

Il avait fait tirer les barques hors de l'eau ; il avait passé la revue des hommes et, à leur tête, il s'était dirigé vers Hastings. Chemin faisant, il s'était emparé des bestiaux qui paissaient ; à proximité, il avait fait dresser un camp et cuire des viandes fraîches. Et il avait, avant la lutte qu'il se proposait d'engager, donné un grand festin, au cours duquel un évêque qui participait à l'expédition avait béni toute l'armée.



La toile de Mathilde mesurait, maintenant, trente mètres de long. Cinquante scènes explicatives la composaient.

Tandis que, sous les ordres du duc, ses hommes creusaient les retranchements qui devaient transformer en forteresse la place qu'ils occupaient, les femmes de la duchesse lui passaient les fils de laine qu'elle disposait à son gré, et qui figuraient les murs d'une enceinte, ou bien encore dessinaient, drapé dans l'attitude du commandement, son cher seigneur. Car c'était surtout lui qu'elle avait plaisir à représenter, chaque fois qu'elle le pouvait, sous l'aspect le plus propre à sa gloire. Aussi le montrait-elle soit assis sur un socle élevé, recevant en audience des éclaireurs agenouillés, soit en selle, sur un fier coursier qu'il maîtrisait, soit debout, hiératique sous la broigne treillissée, ceint de la lourde épée qu'il maniait aisément, casqué du heaume à nasal qu'il portait sans effort. Ce n'était point que dans la réalité Guillaume fût aussi solide, ni aussi beau qu'elle le représentait. Il commençait à prendre du ventre, et ses cheveux tombaient, disait-on. Mais par une grâce toute spéciale, sa femme le voyait toujours tel qu'il lui était apparu la première fois.



Cependant, Guillaume et son armée s'étaient portés à la rencontre d'Harold et des siens. Les soldats du duc s'apprêtaient à combattre avec courage et prudence. Celui-ci ne négligeait rien pour gagner la bataille. Calme, bien en possession de ses moyens, il donnait, par son seul aspect, confiance à son entourage. Des éclaireurs venaient de le renseigner sur la position et les forces de l'armée ennemie. Celle-là n'était pas bien tranquille, car son chef ne semblait pas très rassuré. Il savait que Guillaume avait derrière lui, non seulement les plus

valeureux Normands de son duché, mais encore un certain nombre de seigneurs flamands, recrutés en sous-main, et à qui il avait promis, en cas de réussite, les plus beaux fiefs d'Angleterre. Devant de tels hommes, si habilement appâtés, par surcroît, que pouvait Harold, qui ne disposait que d'une armée affaiblie par l'indiscipline, les querelles et l'anarchie ?

Oui, dans son lointain château de Normandie, elle avait raison d'avoir confiance, la duchesse Mathilde. Elle pouvait sourire en dessinant les fortes croupes des chevaux normands, leurs muscles robustes qui supportaient en se jouant les corps râblés, les reins souples et les bras prompts de leurs cavaliers. En bordure de la puissante chevauchée qu'elle brodait, elle pouvait exercer sa verve, jeter sur la toile ces animaux fantastiques et triomphants qui accompagnent les rêves des guerriers : les chimères, les griffons, les lions et les dragons ailés. Et par-dessus les têtes ennemies, elle pouvait élever les boucliers. Ne s'ébattaient pas moins, en vol plané, toute la série des oiseaux de mauvais augure. Ils avaient beau serrer les jambes, les soldats anglais. Ils n'échapperaient pas à leur destin !



Pourtant, la duchesse était généreuse. Quand elle apprit, sans savoir encore l'issue de la bataille, que les deux frères d'Harold venaient d'y trouver la mort, elle reproduisit d'un front grave la scène. Sans craindre de désigner aux jugements, sinon aux représailles, l'homme qu'elle aimait, elle le montra frappant furieusement de sa propre épée l'un d'eux qui venait de le combattre, et qui, après avoir réussi à le désarçonner, avait tué son cheval. Elle eut même quelque fierté à montrer comment Guillaume ne reculait point devant un corps à corps et s'en tirait à sa gloire. Mais, en même temps, elle tint à rendre un légitime hommage aux deux frères qui venaient aussi désespérément de combattre pour l'amour de leur autre frère, et pour la défense de leur patrie.

Bientôt, de plus sanglantes nouvelles devaient lui parvenir. Les deux armées s'entremêlaient furieusement sur toute la ligne et dans leurs masses profondes. Les Français étaient arrivés au camp anglais, établi au sommet d'un promontoire escarpé, qu'un fossé profond entourait. Des arbres abattus obstruaient tout accès. De nombreuses troupes d'infanterie opposaient aux envahisseurs un dernier rempart. Frémissante, la duchesse réussit à donner une tragique idée de ce que fut cette mêlée, si meurtrière que les fossés furent comblés par les corps des combattants, et que les survivants de part et d'autre, à un

moment, s'enfuirent du lieu de carnage vaincus par l'horreur.



Mais assiégeants et assiégés devaient bientôt revenir au combat. Guillaume fit donner ses archers. Une pluie de flèche s'abattit sur le camp. L'une d'elles atteignait Harold à l'œil droit et décidait de la victoire de Guillaume. Car, si le jeune homme eut la force d'arracher de son orbite la flèche qui venait de le meurtrir, et s'il la brisa de ses propres mains, ce fut son dernier effort. Vaincu par la douleur, il s'appuyait bientôt sur son bouclier et abandonnait le commandement de la défense.

Sa mort marqua la fin de la bataille, que la duchesse exténuée reproduisit enfin, en montrant comment son époux, resté seul maître du terrain, gagna, pour se reposer, l'abri d'un bois.



Peu après le duc revenait vers le pays de Normandie, pressé de se rendre compte de ce qu'en son absence on avait dit de lui, et aussi de ce qu'on avait fait.

Il était partout accueilli avec de tels transports qu'il commença seulement de s'émerveiller de son extraordinaire conquête. Mais il avait en même temps grande hâte de retrouver sa femme et ses enfants et de les embrasser.

Mathilde, dès qu'elle le vit, fut si intimidée qu'elle ne put d'abord proférer un seul mot. Alors, il lui annonça qu'il venait la chercher pour la conduire en son nouveau royaume. Et elle s'agenouilla devant son seigneur, lui tendant, en marque de respect et de soumission, ses deux mains fidèles.

Après quoi, de grandes fêtes furent préparées par toute la Normandie. Les plus orgueilleux barons anglais y vinrent prêter hommage. Au cours des cérémonies, un service extraordinaire fut célébré à la cathédrale de Bayeux, ornée magnifiquement en la circonstance.

Quand le duc et la duchesse firent leur entrée dans la nef, la duchesse, ordinairement fort recueillie, ne baissait, ce jour-là, qu'imparfaitement les yeux. Elle observait malicieusement son époux à travers ses cils. Et elle constatait que le duc témoignait d'un visible étonnement en regardant la singulière frise qui faisait, à hauteur

d'homme, le tour de la cathédrale. Dès que le service fut terminé, il se porta vers le délicat et merveilleux travail édifié à sa gloire. La duchesse connut peut-être à ce moment l'émotion la plus délicieuse de sa vie.

Quelque temps après, elle devait, pourtant, recevoir des mains puissantes du conquérant la couronne royale.

Et les siècles passèrent... Et des monuments de toute nature, et des royaumes, et des constitutions... dont il ne reste plus rien que le souvenir. Par un mystérieux privilège, la frêle broderie de la reine Mathilde, mêlée à toutes sortes de bouleversements, subsista.

Il appartient à chacun de nous d'aller constater le prodige à Bayeux, où il est exposé à tous les regards. Et si quelqu'un s'étonne, et s'écrie qu'il n'est pas possible qu'une seule main de femme ait pu réaliser cette œuvre de fée géante, qu'il se garde ! Il n'est femme en Flandre qui ne vienne à bout de ce qu'il lui plaît d'entreprendre, pour peu qu'elle le veuille.



LA CROISADE DE PIERRE LE TISSERAND



Ce soir-là, Pierre le Tisserand regagna directement sa pauvre maison. Et sa femme fut surprise et heureuse de le voir rentrer plus tôt que de coutume. Mais elle lui trouva la mine si sombre qu'elle se garda de l'interroger : elle eût reçu quelque bourrade.

Le plus jeune enfant de Pierre courut à lui, s'agrippa le long de ses jambes. Le père le prit avec lassitude sur ses genoux, soupira longuement, et tout d'un coup :

— Ma pauvre femme, dit-il, il faut se décider, nous sommes trop malheureux avec cette histoire. Pour moi, je me sens devenir fou. J'ai beau faire, moins j'y veux penser, plus je suis tourmenté.

Alors la femme, peureusement, répondit :

— Je crois qu'il faut aller trouver le prêtre. Il te dira comment tu pourras te débarrasser.

Pierre posa l'enfant par terre, et sortit lourdement.



Comme il passait devant la cabane de Jean le Bûcheron, il aperçut à la fenêtre la belle Gillette, sa femme, qui riait de toutes ses dents aux sottises que lui débitait un grand imbécile d'archer, gonflé de jactance.

Pierre enfonça son bonnet, serra les poings et les mâchoires et continua son chemin.

Une bonne fois d'une manière ou d'une autre, il fallait en finir. Cela seul importait, pour sa paix sur la terre, et aussi son salut dans le ciel.



Dans le silence du confessionnal, il reconnut son péché et il dit comment le Malin s'y était pris pour le réduire au point de désolation où il était arrivé. Le prêtre lui infligea sa pénitence, qui consistait à employer les heures de tentation à prier le Seigneur.

Mais Pierre le Tisserand baissa la tête.

— C'est à toutes les heures du jour que l'esprit du démon m'obsède. Et si je prie toute la journée, ma femme et mes enfants mourront de faim.

Alors le prêtre songea qu'ayant affaire à un grand mal, il fallait employer un grand remède. Il dit à son pénitent qu'un ermite, devenu pèlerin, était signalé dans le pays comme particulièrement inspiré par Dieu. Cet ermite guérissait les malades du corps et de l'âme.



Pierre s'en fut à la rencontre de l'ermite. Il marcha longuement sous le grand ciel ; par les plaines basses, il allait au-devant des moulins, des chapelles, des tours qui, çà et là, trouaient l'espace.

Dans un hameau, un homme le renseigna : il avait vu celui dont tout le monde parlait, un pèlerin qui revenait de Jérusalem.

L'homme indiqua l'endroit où il avait entendu le saint voyageur. Pierre s'y rendit.

C'est ainsi qu'il apprit que ce dernier avait prêché dans l'église du village, de telle manière que trois femmes et cinq hommes – dont un vieillard – avaient tout quitté pour s'attacher à ses pas. Car ils avaient compris qu'ils n'avaient plus que faire en leur maison, que seule importait la parole qu'ils venaient d'entendre et qui les entraînait vers Dieu.

Pierre demanda la route que le pèlerin et son cortège avaient prise.



Comme il traversait un champ, il vit un groupe de paysans qui inspectaient le ciel, ouaté de blanches nuées. Près du soleil, de grandes barres se traversaient. Alors les paysans se signèrent et Pierre, tombant à genoux, s'écria :

— Une croix dans le ciel ! Une croix !

Comme il abaissait son regard vers le sol, il crut voir ricaner, de toutes ses blanches dents, l'éclatant visage de Gillette qui se moquait de lui.

Il cracha, pour elle ; puis, en contrition pour Dieu, s'amenda.



Il atteignit un gros bourg, que depuis trois jours le saint pèlerin parcourait.

Il n'était question que de lui.

Sans peine, Pierre le Tisserand apprit où, dès le lendemain, il pourrait l'entendre. Il se rendit au premier jour dans l'église qu'on lui avait indiquée. Il attendit l'apôtre, au milieu d'une multitude recueillie.

Le saint homme parut au bout de la rue, monté sur un âne.

Il tenait en avançant un crucifix à la main. Ses pieds et sa tête étaient couverts d'une poussière à laquelle il ne semblait pas songer. Il était vêtu d'un froc, déchiré à l'épaule et au bas, de couleur indéfinissable et d'étoffe grossière.

Il descendit de sa monture, vigoureuse encore qu'étrangement pelée. Des hommes se précipitèrent pour tenir l'animal. Une femme lui tira quelques poils de plus, et les mit en un sachet, afin d'en faire une relique. Sans s'arrêter à ces détails, l'ermite entra dans l'église et monta en chaire.

Il parla. Alors sembla couler sur la foule inclinée la flamme purificatrice et l'or incandescent qui, loin de brûler ceux qu'ils touchent, les soulèvent de terre, les dépouillent d'eux-mêmes, les emportent embrasés sur les ailes pourprées des archanges célestes, par-delà les rivières, les montagnes, les plaines, au pays des gloires vivantes et éternelles, auprès du Fils de l'Homme, à Jérusalem, porte du ciel. Ce pays-là, lui, l'ermite en revenait, pour dire à ses frères ce qu'il avait vu, pour les inciter à l'y accompagner puisqu'il allait y retourner. Car le Lieu Saint entre tous était au pouvoir des profanateurs, dont les mains exécrables, bientôt peut-être, fouilleraient de leurs ongles démoniaques le tombeau divin, pour le couvrir d'immondices et d'horreurs.

Allait-on laisser une deuxième fois le Sauveur exposé aux outrages ! Pas du moins tant que lui, le pèlerin, qui avait vu, qui avait entendu, aurait une voix pour parler.

L'ermite, dans son exaltation, se déchirait la poitrine.

Et Pierre le Tisserand murmurait dans l'ombre :

— Oui... partir, partir... Aller vers Celui pour lequel il est louable de

tout quitter.

L'ermite, ouvrant les bras, appelait à son aide les saints et les anges, prenait à témoin la montagne de Sion, la roche du calvaire, le Mont des Oliviers qui, disait-il, retentissaient de sanglots et de gémissements.

Le Tisserand fermait les yeux. Il voyait des séraphins, qui lui ordonnaient de suivre Termite. La Providence ferait s'ouvrir sous ses pas les fleuves, et la manne tomberait du ciel pour le nourrir.



Il regagna son village ; sa femme en filant l'attendait. Elle était pâle. Les enfants amaigris coururent au-devant de lui. Ils croyaient que leur père apportait un trésor.

Mais celui-ci leur dit :

— J'ai vu le prêtre et l'ermite et, dans le ciel, une croix. J'ai compris ce qu'il fallait faire. Il se peut que le Christ même, par la main, me conduise. Mais je dois vous abandonner. Car il est celui pour lequel il convient de laisser père et mère, femme et enfants.

L'épouse pleura et, contre la porte, étendit les bras.

Il s'approcha de la fenêtre. Son regard s'en fut vers la maison, tiède, maudite et familière de Gillette, la sorcière.

Alors Jehanne déclara :

— Nous partirons ensemble, avec les deux aînés. Nous laisserons le plus petit à la grand-mère.



Le prêtre approuva le projet. Et bientôt de par le village, le bruit du prochain départ du tisserand se répandait.

De nombreux dons étaient portés aux pèlerins. En peu de temps, Pierre pouvait ainsi construire, aidé par le charron du bourg voisin, un chariot solide. Un mulet était acheté. Des provisions entassées au fond de la voiture. Chacun avait voulu donner quelque chose. Le jour du départ fut fixé.

Au dernier moment, Jehanne prit en ses bras le dernier-né. Pleurante, elle le porta chez sa vieille mère.

Pierre songeait en son enclos. Un chant vint vers lui. Sous sa mante, Gillette passait ; elle riait haut et, suivant son habitude, balançait les hanches.

— Tu pars, cria-t-elle, avec tous les diables que tu as au corps. Ils t'étoufferont. Ce sera bien fait.

Il lui répondit :

— C'est Dieu qui m'enjoint de quitter ces lieux, et tes sortilèges. Car tout n'a qu'un temps ; le tien est passé.

Elle souleva ses épaules rondes et continua sa route.

Il la rappela d'un cri.

— Repens-toi, Gillette, pour ton salut. Suis-moi ; viens sur les chemins de la rédemption.

Elle ne voulut pas tourner la tête.

Et le lendemain, les gens du village vinrent les chercher pour le grand départ. Le prêtre était là. Il remit à Pierre de nombreuses lettres, et de bons conseils. Les deux enfants, très amusés par l'intérêt qu'ils suscitaient, furent hissés sur le chariot. Les parents se tenaient la main. Un voisin prit la bride du mulet. Quelques autres entourèrent, en garde d'honneur, le petit groupe qui se mit ainsi, sans trop y penser, en route, après que le prêtre eut béni l'expédition qui commençait. Tout le village accompagna, durant une heure, le cortège, au son des buccins et des cors.

Puis il fallut se séparer. À un moment, nos pèlerins se trouvèrent seuls sur le grand chemin, abandonnés à leur destin.



On leur avait fort conseillé de se rendre dans les Ardennes, auprès du duc Godefroy, un seigneur puissant, comme eux décidé, disait-on, à tenter la haute aventure du pèlerinage aux Lieux Saints. Pierre prit, avec sa famille, la direction de la terre de Bouillon. Le parcours à travers la Flandre fut facile, encore que le chariot fut lourdement chargé. Les difficultés commencèrent avec les montées, car les routes, mal tracées, qu'ils devaient prendre, obstruées par suite d'éboulement de pierres schisteuses et coupantes, mettaient fort à l'épreuve les fers du mulet et les essieux de l'attelage.

Les enfants, habitués aux larges horizons de la plaine flamande, s'étonnaient joyeusement aux tournants brusques des collines boisées, qu'ils traversaient. D'autant qu'il leur arrivait d'apercevoir à tel détour quelque chevreuil ou quelque cerf altier qui se dérangeait à peine pour leur livrer passage, surpris sinon apeuré de les voir venir troubler sa solitude. D'autres bêtes plus inquiétantes, des sangliers, traversaient aussi leur chemin.

Alors la mère serrait les deux petits contre sa mante, et le père, l'œil aux aguets, tenant bien d'une main son épieu, de l'autre retenait le

mulet, tandis que de la voix il rassurait tout le monde.

Ils arrivèrent après quelques jours en vue du château de Godefroy. Qu'il était imposant, ce château ! Bâti en nid d'aigle, sur un rocher, il éperonnait une rivière qui semblait n'être venue s'écouler là que pour le servir et le défendre. Comme il eût fait bon vivre ici ! Pierre le Tisserand se représentait ce qu'eût été son existence si, au lieu de naître dans la chaumine de son pauvre homme de père, il avait vu le jour entre les hautes murailles de ce seigneurial domaine. Il aurait eu de beaux chevaux splendidement harnachés pour la chasse.

La chasse ! Il avait vu, ces jours derniers, ce qu'une telle distraction pouvait être, au cœur de cette forêt vallonnée, d'où jaillissaient tant de sources qu'on marchait tout le jour au frémissement de quelqu'une proche. Et les pêches miraculeuses qui se devaient faire au fil des eaux rapides et capricieuses, qui laissaient voir des myriades de poissons, tant elles étaient claires, tant ils étaient nombreux !

Jehanne, de son côté, songeait en soufflant sur les petites mains glacées de sa fillette, pour les réchauffer de son haleine, aux feux du château où brûlaient des troncs d'arbres entiers, devant lesquels les enfants ne devaient jamais avoir froid.

Cependant, derrière ces grands murs, le maître de tant de biens ne s'en contentait point, puisqu'il imaginait de les abandonner, pour s'en aller lui aussi sur les durs chemins inconnus, parce qu'il était las des duchés de ce monde et qu'il était persuadé que Dieu souhaitait son prochain départ.



La population des bords de la Semoy avait accueilli avec bonté nos pèlerins. Cependant, Pierre devait vainement tenter de rencontrer le duc. Il était bien vrai que celui-ci préparait une expédition. Mais un grand feudataire comme le seigneur de Bouillon ne se mettait point en route aussi rapidement qu'un pauvre tisserand. C'est ce que le maître d'hôtel du duc s'efforça de faire comprendre à notre homme. Une terre ne s'abandonne pas comme une cabane. Pensait-on que le maître partait seul pour la croisade ?

Il emmenait sa maison militaire, ses gens. Ne devait-il point se préoccuper de faire vivre son escorte en chemin ?

C'est bien au reste ce que comprenaient Pierre et sa femme. Et c'était un peu pour cette raison dernière qu'ils étaient venus à la rencontre de Godefroy. Pierre comptait offrir ses services. Ne faudrait-il pas que le duc fît entretenir ses habits, pendant son long voyage ?

Mais le duc avait, paraissait-il, assez de monde autour de lui.

D'autant que Pierre traînait non seulement une femme, mais encore deux enfants.

Quelques jours, lui et les siens essayèrent de se faire accepter, malgré le peu d'empressement que leurs offres rencontraient.

Ils distribuèrent même, pour attendrir quelques paysans qui avaient accès au château, une partie des provisions qu'ils avaient emportées, et qui ralentissaient la marche du chariot. Ils n'obtinrent que de vagues paroles. Le seigneur Godefroy restait inaccessible.

Vint un moment où les discours changèrent de ton ; et d'amènes et accueillants qu'ils avaient été d'abord, devinrent froids et chargés d'avis de prompt retrait.

Alors, les pèlerins comprirent que rester plus longtemps dans la place deviendrait dangereux. On ne leur cacha point en effet qu'il existait au château de solides cachots où l'on pouvait enfermer dans les plus rigoureuses conditions les désobéissants. On leur fit voir de loin, tout au haut d'une tour, une potence où se balançaient deux corps de rebelles dont l'un venait d'être mis en place, et dont l'autre allait un de ces jours se détacher de lui-même pour aller rouler dans la Semoy.

Pierre, mis en présence de tels arguments, siffla le départ. Il décida de rejoindre la Meuse, sur les bords de laquelle se formaient de grands rassemblements de gueux comme lui, et qui voulaient, comme lui, se croiser.





Le convoi s'ébranla par une fine pluie de printemps.

Le convoi s'ébranla par une fine pluie de printemps qui suspendait aux rameaux des sapins qu'ils traversaient des larmes de cristal. Le mulot tirait facilement le chariot allégé ; et les enfants battaient des mains chaque fois qu'une large branche secouait au passage sur leur tête les gouttelettes dont elle était lourde. Mais une vague angoisse étreignait le cœur de leur mère à l'idée du temps perdu, et des moyens d'existence diminués par l'inutile tentative de Bouillon. Le père la rassurait, lui disait qu'il entrevoyait un moyen de réparer le dommage.

Pour ce jour, comme il était tard, on organisa le campement. Le mulot fut détaché, les couvertures dépliées. Les sacs d'avoine devinrent des oreillers sur lesquels les enfants s'endormirent. Bientôt, leur mère cédait à son tour au sommeil.

Elle fut brusquement réveillée à la pointe du jour par son mari, qui à nouveau pressait le départ. Et sa surprise fut grande de constater que le mulot semblait avoir grand'peine à tirer la voiture étrangement alourdie à nouveau. Elle souleva une bâche : une biche fraîchement tuée lui apparut. Pierre expliqua qu'il avait réussi à surprendre la bête alors qu'elle allaitait son faon.

Jehanne, émue, posa sur ses genoux la tête inerte dont les yeux vivaient encore ! Et son époux détourna le front, non que la pitié l'eût gagné, mais pour chasser une image de Gillette que rien ne semblait devoir amener, celle qui le regardait, de cet air mauvais qu'elle avait eu, la veille du grand départ.

Le temps n'était plus aux faiblesses de l'imagination.

Il importait de fuir au plus tôt la terre du duc, puisqu'un larcin d'importance venait d'être commis.

Au souvenir importun de Gillette se substituait, dans l'esprit du pèlerin, celui encore plus fâcheux des deux larrons, dont les corps se balançaient aux créneaux du château de Godefroy qui surplombait la rivière.



La petite famille réussit néanmoins à quitter sans trop d'encombre les lacs de la Semoy, et à pénétrer dans la vallée de la Meuse qui sembla triste et durement éventée. Sur la route, un vieillard vint au-devant de nos amis. Il demanda à Pierre un renseignement dans une langue inconnue que celui-ci ne comprit pas. Alors le vieil homme montra son bâton, son sac, et il croisa ses index l'un sur l'autre. C'est ainsi que les deux hommes comprirent qu'ils avaient un seul et même but. Pierre offrit alors à l'autre pèlerin de participer au repas que sa femme préparait au fond de la voiture. Le vieillard voulut remettre à

l'un des enfants une piécette d'argent. Et, pour faire comprendre d'où elle provenait, il se mit à chanter. Pierre devina que celui-ci s'en allait vers Jérusalem, nourri par les aumônes qu'il recueillait grâce à sa voix.

Notre petit groupe devait par la suite faire d'autres rencontres du même genre. Ce fut une troupe d'environ vingt personnes qui s'arrêta deux jours plus tard, au bord de la Meuse, en vue d'un immense campement de croisés.



Tout le long du fleuve, ils s'échelonnaient, hommes, femmes, vieillards, par bandes désordonnées et ferventes.

Des chevaux, des ânes, des chiens et des moutons les accompagnaient. Des véhicules de tous genres, brancards en l'air, témoignaient des vivres et des hardes que les uns avaient pu transporter, tandis que les autres devaient se contenter du ballot qu'ils pouvaient porter eux-mêmes. Mais tous indistinctement tenaient à la main le bâton et montraient, brodée sur l'épaule, la croix du pèlerin, soldat du Christ.

Pierre le Tisserand, dès qu'il vit le spectacle de toute cette foule, se redressa et entra les bras ouverts dans le flot inconnu qui devenait son élément.

Sa femme et ses enfants avaient peine à le suivre, d'autant que depuis quelques jours la petite fille semblait languissante et fiévreuse.

Pierre parcourait nerveusement les îlots humains, interrogeait, renseignait, se multipliait. Ces gens venaient de partout, de Flandre, comme lui, de Bourgogne, de Champagne. Ils avaient, ici ou là, entendu la parole de feu du saint ermite, ils avaient voulu le suivre. Maintenant, ils l'attendaient. Encore quelques jours, et l'homme de Dieu viendrait au rendez-vous qu'il leur avait fixé. Il prendrait la direction de la grande expédition à travers l'Europe.



Ces jours d'attente se passèrent dans l'exaltation des suprêmes préparatifs. Pierre fit la connaissance d'un charron en loques, dont il rafistola les hardes et qui vérifia et remit en bon état son attelage éprouvé par la traversée des Ardennes.

La petite fille gémissait au fond de la voiture. Une femme qui se

connaissait en herbes lui prépara une infusion bienfaisante. L'enfant, chaque matin, demandait si l'on arriverait bientôt à Jérusalem.

Enfin, se répandit la nouvelle que l'ermite approchait. Des clameurs de joie et d'espoir montèrent en hosanna vers le ciel.

Quand il apparut, hirsute et fulgurant, au camp en délire, les cent mille pèlerins qui le composaient se prosternèrent dans la poussière.

Il passa près de Pierre, en compagnie d'un personnage singulier. Était-ce l'archange saint Michel ? Cependant, le jeune homme, dont la beauté contrastait si singulièrement avec la laideur de l'apôtre, témoignait à celui-ci le plus grand respect. Jehanne, s'étant informée, apprit que le compagnon du moine s'appelait Gauthier. C'était un pauvre et valeureux seigneur que l'homme de Dieu avait réussi à convaincre et à emmener.

Il était question de donner à ce Gauthier le commandement d'une partie de l'armée des pèlerins. Jehanne souhaita en son cœur d'être avec les siens comprise dans la colonne que mènerait le jeune chevalier. Sans s'expliquer pourquoi elle en jugeait ainsi, elle voyait en ce dernier un guide plus sûr. Il paraissait si calme et si fort, sous son armure ! Ses yeux gris semblaient si bien refléter le ciel des pays du Nord, et contenir tant de rêves réalisables !

Un hasard, qu'elle favorisa peut-être, la mit au moment du départ, elle et ses deux enfants, devant le chevalier. Il comprit l'humble et ardent souhait de Jehanne. Il y accéda d'un lumineux sourire. Le chariot avant été amené sous la bannière de Gauthier, l'enfant malade y fut hissée avec précaution.

Au moment où la colonne s'ébranla, le tisserand, qui tenait en avant de l'attelage la bride du mulet, sentit en lui-même un choc douloureux. Il jeta sur les siens un regard d'angoisse. Où les entraînait-il ? Qu'allait-il advenir de ces trois êtres, attachés à son infortuné destin ? N'avait-il pas fait le sacrifice de sa vie de pauvre homme en proie aux maléfices ? Mille petits démons ne lui grignotaient-ils pas l'âme depuis ce jour maudit où il avait accepté de boire, au creux de la main de Gillette la sorcière, cette eau qu'elle venait, avec un seul regard, d'empoisonner ?



Sous le soleil, la poussière, la sécheresse, telle un ruban la caravane commença de se dérouler par les routes d'Allemagne.

Huit cavaliers précédaient la marche aventureuse de cette armée pacifique qui avançait en bon ordre au chant des cantiques.

Les populations se portaient au-devant des pèlerins, leur offraient de

menus présents et se recommandaient à leurs prières. Les dons étaient accueillis avec bonheur ; ils aidaient grandement les plus malheureux dont les faibles ressources s'épuisaient. Mais la générosité des habitants, citadins ou villageois, ne suffisait pas à faire vivre l'immense colonne des croisés.

Au passage des rivières, Gauthier s'arrêtait, faisait tendre des filets. Et le produit de la pêche était par ses soins réparti entre les plus nécessiteux.

La chasse permettait également quelques distributions.

D'autres fois, le campement était établi dans les environs d'une ville.

Gauthier faisait solliciter le seigneur ou le prélat dont elle dépendait.

Des secours étaient envoyés.

Il arrivait cependant qu'aucune porte ne voulût s'ouvrir aux ambassadeurs. Alors s'organisait, par des moyens désespérés, le ravitaillement : on abandonnait aux plus débrouillards l'initiative des opérations.

Lorsque le seigneur Gauthier les voyait revenir, l'œil brillant et les bras chargés, il les accueillait d'un signe de croix :

— Seigneur, prenez en pitié les pauvres pêcheurs !

N'importait-il pas avant tout de pouvoir continuer la route ?

La petite famille du tisserand suivait courageusement le père dans des conditions chaque jour plus difficiles. Le chariot n'était plus occupé que par des sacs vides sur lesquels gisait l'enfant malade, qui n'ouvrait la bouche que pour exhaler quelque plainte. La mère, agenouillée près d'elle, lui prodiguait, d'une voix déchirée, d'inlassables encouragements.

Le fils, à pied, s'accrochait tantôt à Pierre, tantôt à la paroi du véhicule. À chaque campement, tous deux se mettaient en quête de nourriture.

Nul ne voyait les pays traversés : des routes le plus souvent plates comme la Flandre, mais plus sèches et d'une monotonie qui sournoisement accroissait la fatigue, aiguisait la fringale et exaltait l'idée du but à atteindre.



Au cours de la traversée de la Hongrie, la petite fille mourut. On la retira des bras de sa mère pour la déposer au creux d'un remblai, dans un chemin en contre-bas, à l'ombre légère d'un arbre en fleur. La pauvre Jehanne ne voulait plus repartir. Il fallut quérir Gauthier, qui vint en personne la chercher. Il la fit transporter sanglotante au fond

d'un lourd véhicule traîné par des bœufs ; elle y passa dans l'ombre deux jours, incapable de se sustenter, étouffant, dans ses mains crispées, son désespoir.

Pierre, cependant, farouche, suivait la colonne, son fils aux talons. Il était à ce point noyé dans ses pensées, qu'il ne s'aperçut pas qu'il en perdait de vue son pauvre attelage.

Lorsqu'il revint à la réalité, il chercha vainement à le retrouver.

Alors, persuadé que le ciel, décidément, par tous les moyens le frappait, il se déchira la poitrine et offrit publiquement au Seigneur, en holocauste, ses plaies sanglantes.



La faim et la soif tenaillaient à présent sans répit les croisés. Gauthier, à pied le plus souvent, faisait monter sur son cheval tantôt l'un, tantôt l'autre.

Durant les haltes, il parcourait les groupes anéantis dans la poussière. Seule sa présence rendait du courage aux plus défaillants ; son regard rafraîchissait comme une source claire ; sa voix galvanisait les énergies épuisées.

Une brise ineffable semblait à toute heure permettre à son fanion de flotter, pour le contentement des faces brûlantes, qui élevaient vers lui leurs yeux déjà hagards de délire.



Dès lors, les pèlerins commencèrent à manger n'importe quoi : une bête qui tombait fourbue, une autre qu'ils trouvaient à demi décomposée sur le chemin, des herbes dures et grises. Ils se précipitaient avec plus d'avidité encore vers le moindre ruisseau boueux qui dégoulinait à leur portée. La dysenterie commença ses méfaits. En deux jours, elle coucha sur la route tous les enfants. Ce ne fut plus une, mais vingt, cent mères, qu'il fallut arracher au cadavre du petit être qu'elles avaient entraîné à leur suite dans la géhenne terrestre. Les vieillards, eux aussi, succombèrent, abandonnés sur place dès qu'ils ne pouvaient plus suivre. Leurs proches, quand ils en avaient, les couchaient, vivants encore, sur le bord de la route. Ou bien, c'était un compagnon de misère qui disposait au mieux l'agonisant pour que la mort lui fût plus douce. C'est ainsi que Pierre aida le vieillard qu'il avait rencontré aux rives de la Meuse à s'étendre,

calme et résigné, pour mourir.



Cependant, l'armée des pèlerins, débarrassée des malheureux qui avaient ralenti sa route, trouvait un renouveau d'énergie dans ses épreuves accrues. C'étaient vraiment des forts qui la composaient maintenant. Les hommes et les femmes dans la vigueur de l'âge, les jeunes gens robustes. Et ceux-là qui impunément bravaient depuis deux mois la fatigue, résistaient aux privations et à la maladie, prenaient des visages nouveaux, durs et fiers de conquérants. Ainsi, le jeune fils de Pierre, d'un enfant qu'il était au départ, se métamorphosait en homme. C'était lui maintenant qui soutenait sa mère, qui, d'un regard confiant, lui donnait la force de poursuivre la voie douloureuse. Il lui dépeignait leur arrivée en Orient. Dans le délassement des haltes, ne parlaient-ils pas, tous les pèlerins, des splendeurs de Constantinople, la ville d'or et d'azur ? Jehanne écoutait le récit des merveilles et souriait à son fils. N'avait-il pas raison de regarder en avant, le pauvre, d'espérer tout l'avenir ! Mais elle, que pouvait-elle, sinon songer aux deux autres enfants qui n'étaient plus à ses côtés : la petite fille enterrée en Allemagne, le nouveau-né confié là-bas en Flandre, à la grand-mère ?

Pierre, agité de sentiments contraires, tantôt soupirait après sa vie passée, là-bas, au village natal, entre son métier où les fils s'entrecroisaient, ses habitudes familières, et tantôt rêvait à un avenir qui, devant lui, faisait mirage, un enchantement de délices mystérieuses, vers lesquelles il tendait avec une énergie farouche et des idées vagues.



Cependant, les horizons se transformaient. Les croisés allaient à la rencontre de sites et de gens nouveaux. Ces derniers les voyaient s'avancer avec crainte ; leur méfiance se trouvait justifiée par le seul aspect de l'armée en guenilles, qui apparaissait semblable à une monstrueuse chenille hirsute, malodorante, laissant derrière elle des traînées d'horreurs. Le fait est qu'à la vue du riche pays de Hongrie, nos gueux affamés ne pouvaient que faire figure de bêtes avides. Les immenses champs de blé qu'ils traversaient, dorés à miracle par un soleil torride à rendre fou, aggravaient la lassitude des pauvres

pèlerins affamés. La manne était là, sous leurs pas, convertie dans chacune des fermes qu'ils côtoyaient en pain de froment délectable. Et ces vaches, lourdes de lait, qui paissaient tranquillement, et ces innombrables moutons qui ondulaient, chassés à leur approche par les bergers et les chiens. Et ces basses-cours piaillantes, bien closes sur leur passage... Comment ne pas perdre tout son sang-froid ?

Le maraudage, qui jusqu'alors s'était exercé dans l'ombre, devint le principe du ravitaillement. Pierre ne fut ni le premier à le pratiquer ouvertement, ni le dernier. Un soir, tandis que son fils faisait le guet, il s'introduisit dans la cour d'une ferme dont la porte, l'heure d'avant, s'était fermée durement sur son implorante prière. Il remplissait sa besace d'œufs et de légumes, et il disposait sur son épaule deux poulets à qui il venait de tordre le cou, quand un valet survint. Une sourde lutte s'engagea entre le croisé et le serviteur, et elle se termina fâcheusement pour ce dernier.

Quand Pierre, ému malgré tout de l'événement, revint, chargé à souhait, au camp, il déclara qu'il avait été contraint de soutenir une lutte contre un infidèle. Le butin fut partagé en cinq ou six parts : lorsque chacun fut rassasié, Pierre se mit à genoux et récita la plus fervente prière de contrition qui peut-être monta ce soir-là de la terre étrangère vers le ciel de gloire.



Mais un long cri d'alarme se propageait par les pays continentaux. L'armée des croisés devenait le fléau devant lequel les femmes et les enfants fuyaient, tandis que les hommes s'organisaient pour le combattre. C'est en Bulgarie que la première rencontre sérieuse eut lieu. Gauthier, le chef des pèlerins benoîts, se mua en général de troupes combattantes. Les Bulgares avaient en effet pris la résolution de barrer la marche mystique.

Gauthier recruta des lieutenants. Pierre fut appelé à constituer l'avant-garde de choc. Son fils ne voulut point se séparer de lui. Jehanne, malgré ses supplications, fut éloignée et conduite à l'arrière, avec les femmes qui suivaient encore l'expédition et qui, exténuées, n'étaient plus pour les hommes qu'autant de fardeaux encombrants. Gauthier les fit pénétrer dans une église. Elles devaient prier pour ceux qui se préparaient à les défendre en même temps qu'à combattre pour le Christ.

Un sort effroyable était réservé à ces malheureuses. Les Bulgares surprenaient leur retraite, barricadaient les portes de l'église, et mettaient le feu à l'édifice. Ainsi devait mourir en martyr, au milieu

de ses compagnes d'infortune, la pauvre créature, au dévouement trop exalté, qui pour suivre son époux s'était croisée trois mois plus tôt, sous le ciel de Flandre.

Pierre et son fils, par un miracle qu'ils attribuèrent à Dieu, sortaient vivants du combat, mais dans un si lamentable état, que chacun, appuyé sur l'autre, se croyait à la veille de son dernier jour. L'enfant saignait abondamment d'une blessure à l'épaule. Le corps entier du père n'était plus que plaies.

Tous les deux eurent pourtant la force de rejoindre la misérable colonne qui, par un suprême effort, sous les ordres de Gauthier, tragiquement pâle, se reformait...

Pouvait-on encore parler de l'armée du Christ, en considérant les survivants hagards qui se tramaient comme ils pouvaient, par bandes désordonnées ? Les uns retenaient, en marchant, un bras inerte ; d'autres soutenaient leur ventre entrouvert. D'autres enfin marchaient dans le délire. Et les visions qu'ils évoquaient affolaient leurs voisins torturés par la soif.

Aux champs succédaient les forêts, qui faisaient place aux montagnes désertes.

Les hallucinations se multipliaient, autour du fanion de Gauthier qui, seul, semblait encore échapper à la folie. Il était sensiblement le même qu'au départ, un être surhumain, une manière de symbole revêtu de chair émaciée, capable de traverser les eaux et les flammes.

Les croisés finissaient par l'identifier à l'apôtre saint Jean. Le suivre, c'était la seule issue, le suivre jusqu'à la mort...

Ils arrivèrent à Nicée.



Quelques jours après, Pierre fut bien étonné de se retrouver, au réveil, sous un toit. Son fils était à son côté, allongé sur un tapis de brillante couleur. Une vieille femme s'empressait auprès d'eux. L'enfant la suivait des yeux avec émotion. Il se rappelait tout à coup sa mère, qui avait les mêmes gestes doux et ouatés que l'étrangère, et sa grand-mère au chef ridé. Devait-elle languir là-bas en Flandre, la pauvre vieille qui attendait le retour de ses enfants croisés ? Le retour ! Serait-il jamais possible ? Pourquoi étaient-ils donc partis ? se demandait l'enfant. S'ils étaient restés là, au pays, ils seraient tous les quatre encore de ce monde. Il aurait voulu questionner sur ce point son père. Mais de moins en moins celui-ci parlait. Le mutisme lui devenait habituel. Pour l'instant, les yeux perdus, la barbe longue, il rêvait à des choses indistinctes.

La vieille qui les soignait avait une fille jeune et belle qui, chaque matin, entraînait dans la chambre avec des pastèques fraîchement coupées, qu'elle donnait aux deux convalescents. Le jeune garçon n'aimait guère cette infidèle aux yeux noirs trop brillants, mais le père se détendait dès qu'elle se glissait près de lui, et qu'elle lui parlait coquettement. Et il souhaitait qu'elle restât.

Cependant le seigneur Gauthier, par les soins de qui nos deux croisés avaient été transportés en ce lieu, reformait, avec les survivants de l'expédition, une colonne de quinze mille hommes. Un soir, il entra dans la chambre de Pierre. Et il lui annonça que le départ pour Constantinople était fixé au lendemain. L'enfant, à cette idée, crut ne plus sentir son mal. Il se glissa hors de sa couche, avec la promptitude d'un chat. Il se précipita vers son père, lui entoura le cou de ses deux bras maigres ; il voulait l'aider à se lever. La jeune fille, qui assistait à la scène, se cacha la tête derrière le coude, comme si elle pleurait. Elle dit à Pierre que c'était l'idée de son départ qui la désolait. Alors il lui proposa de l'emmener, à condition qu'elle voulût bien se convertir au christianisme, ce qu'elle accepta sans difficulté.

Un prêtre les ayant unis en mariage, ils quittèrent joyeusement le pays le lendemain, suivis du jeune homme qui portait une partie de leur bagage. Pierre était tout fier de présenter aux autres pèlerins cette nouvelle femme, plus jeune et plus aimable que la première. Aussi fut-il bien étonné d'être accueilli froidement par ses compagnons ; en revanche, le jeune garçon vit venir à lui tous ceux qui les connaissaient. Ils lui demandèrent affectueusement s'il n'était pas fatigué, s'il ne voulait pas qu'on l'aidât. Il est vrai que cela paraissait bien nécessaire, car le pauvre avait si mauvaise mine qu'il faisait pitié à tous, sauf peut-être à son père, qui n'avait d'yeux que pour sa nouvelle épouse.

À un moment, comme l'enfant souffrait de son épaule blessée, un pèlerin lui proposa de le panser. Un arrêt de quelques minutes leur fut nécessaire pour laver la plaie mal fermée. Ce peu de temps suffit pour que le père et le fils se perdissent de vue.

Ils ne devaient pas se retrouver.

Il faut reconnaître que le tisserand chercha un moment son enfant. Il s'enquit auprès des uns, auprès des autres. On lui répondait sans

bonté. Sa jeune femme, qui ne comprenait pas sa peine, essayait de l'en distraire :

— Je serai ton enfant, lui disait-elle, en se blottissant contre lui.

Il lui souriait...

Mais bientôt, malgré lui, il soupirait. Alors, elle essayait de lui représenter ce que serait leur vie en Orient, quand il aurait conquis, là-bas, une terre ; quand, de pauvre tisserand de Flandre, il serait devenu un riche seigneur.

Elle se voyait déjà vêtue de voiles transparents. De riches bracelets tinteraient à ses chevilles. Des colliers précieux s'enrouleraient autour de son cou. Elle attendrait son maître, étendue sur un divan recouvert de soyeuses étoffes, servie par un bel esclave attentif à tous ses caprices.

Pierre l'écoutait jaser sans rien dire. Parfois, il relevait seulement la tête, pour voir s'il n'allait pas, après son fils, perdre de vue le fanion de Gauthier. Mais non ; le glorieux emblème flottait toujours devant lui.

Ce n'était plus guère, au bout de sa hampe, qu'une loque décolorée. Mais le croisé, à la voir, retrouvait en son cœur une flamme.



Les pèlerins devaient faire à Constantinople une halte prolongée. Là, en effet, ce qui restait de l'armée de Gauthier allait attendre ce qui arriverait de l'armée de Pierre l'ermite, partie un peu avant la première.

Gauthier organisa le campement sur un coteau en regard de la ville.

Les croisés, après tant de misères, n'en croyaient pas leurs yeux des splendeurs qui s'épalaient à leurs pieds. Sous le soleil de l'été, les eaux du Bosphore scintillaient en ondulations d'or violacé, profondes et mystérieuses. La ville, mollement étendue entre ses bras, avec ses terrasses roses, ses dômes d'azur, invitait à toutes les ivresses du repos. Des parfums délicats de fruits et de fleurs montaient vers le ciel ; d'autres semblaient en descendre.

Gauthier avait obtenu de l'empereur de généreux secours, qui lui permettaient de ravitailler son armée. Mais il était interdit aux croisés de séjourner dans la ville.

Ils trouvaient, pourtant, les uns et les autres, le moyen d'y pénétrer par petits groupes timides et admiratifs.

Repus, ils ne cherchaient d'ailleurs pas grand'chose. Les tapis, les bijoux qu'ils voyaient les tentaient bien quelque peu, les perles surtout, que les marchands impudents se complaisaient à leur égrener

sous le nez. Mais au fond de leur âme, restée ascétique, les tentations vulgaires avaient peu de prise, c'est-à-dire celles des bijoux et des richesses matérielles.

Leurs cœurs s'étaient fermés aux vanités du monde. Sur les grands chemins, il importait seulement de manger à sa faim, de boire à sa soif, de protéger son corps contre les jours brûlants et les nuits trop fraîches. Le reste ne comptait pas. Une seule chose valait de vivre, de souffrir, de risquer la mort : délivrer le tombeau du Christ. Le quart de Tannée, qui seul subsistait, voulait cela d'autant plus fortement qu'il avait plus enduré.

Gauthier, qui veillait ses pèlerins, pouvait être tranquille. À l'aube, quand il parcourait le camp endormi, et qu'il écoutait derrière les tentes déchirées le souffle rauque et fort de ses hommes, il aurait pu les compter : ils étaient tous là, prêts à son signal.



Seule, la jeune femme de Pierre supportait mal l'atmosphère de ce camp misérable et exalté. Dès que le soleil se levait, elle s'enveloppait dans son voile et elle suppliait son mari de l'accompagner en ville. Elle y était fort regardée et elle y prenait du plaisir. Lui, qui le savait, refusait d'abord d'accéder à son vœu. Mais il finissait par faiblir.

Alors, de compagnie, ils erraient par les rues chatoyantes, en proie à des préoccupations de plus en plus opposées.

Souvent Pierre s'arrêtait, les jambes fauchées, les joues molles, les yeux éteints. Et elle lui disait en riant :

— Qu'attends-tu donc ?

Ce qu'il attendait, il ne le savait pas toujours : le retour au camp, le jour du lendemain, la mort... Car il la sentait, celle-là, assez proche. N'avait-il pas un peu plus chaque matin, avec la lassitude au réveil, le sentiment que la vie lentement l'abandonnait ?



L'armée de l'ermite était annoncée. Les croisés de Gauthier, refaits de corps et d'âme, entonnaient des hymnes, et rassemblaient leurs bagages.

Pierre ne put seul se mettre debout. Il comprit que c'était la fin. Alors, il demanda qu'on le portât sur une éminence que couronnait un cèdre à l'ombre duquel il fut déposé.

Longuement il contempla les monts désolés de l'Asie Mineure, qui naissait à ses pieds au bord d'une mer mauve, sous ses yeux éblouis de lumière. Il suivit du regard les sinuosités rondes et nues qu'allaient contourner ses compagnons pour arriver à la terre promise. Cette terre jaune et grise à l'infini, Dieu savait s'il y avait rêvé et ce qu'il avait fait pour y entrer. Et son corps altéré et usé devait tomber sur le seuil ! Il allait mourir ; seul son regard y aurait pénétré !

Puis il se tourna vers l'Europe. Là tombait en poussière ce qu'il avait aimé. Ses yeux se voilèrent. Alors, le compagnon qui l'avait amené l'étendit de tout son long sur le dos, et lui maintint la tête. Pierre le Tisserand n'eut plus dans le regard que le ciel bleu pâle.

Il murmura :

— Où suis-je ? Où me mène-t-on ? Qu'on me laisse tranquille ! Qu'on ne tire pas ainsi sur mon corps ! On va l'écarteler, emporter de-ci, de-là, des morceaux qui ne pourront se retrouver.

Une brise légère caressa les hautes branches du cèdre. Doucement éventé, le pèlerin se calma.

Il soupira :

— J'aurais tant voulu délivrer le tombeau du Christ !

Alors, tandis qu'il exhalait son dernier souffle, la brise chanta à son oreille :

— Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !



LE FIEF EN QUENOUILLE

I



MARGUERITE n'a que douze mois. Elle ouvre sur le monde deux yeux noirs enchantés. Sur elle se penche un visage auquel elle sourit.

Ce n'est pourtant ni celui de son père, ni celui de sa mère ; ceux-là sont très loin. Lui, il est parti pour la croisade depuis plus d'un an ; elle, elle vient de se mettre en route, pour aller le rejoindre. Elle a laissé ses deux enfants en une garde étrangère, encore que ni la petite Marguerite, ni même sa grande sœur ne soient en état de se débrouiller seules.



Il faut dire que toutes les deux sont de haute naissance, et que le pays de Flandre est fort honoré de les avoir en dépôt, ces deux héritières du brave comte, qu'il aime.

Sont-elles, par ailleurs, aimables et jolies les petites princesses ! Jeanne, l'aînée, mince et solide sous ses blonds cheveux lisses, intimide presque à quinze ans ceux qui l'approchent, tant son petit visage est grave. Si jamais le valeureux seigneur Baudouin restait en Terre sainte, elle deviendrait bel et bien leur souveraine ! Dès

maintenant, les bonnes gens de Flandre trouvent cela tout naturel, et rien qu'en prononçant le nom de l'enfant, ils infléchissent malgré eux la voix en une intonation respectueuse.

Mais quand ils parlent de la petite Marguerite, c'est autre chose. Il leur semble que pour avoir été, si jeune, privée de ses soutiens naturels, elle ait besoin, non de la déférence, mais de l'amour des grandes personnes, fussent-elles d'humble origine et de modeste condition.



Ce que peuvent dire et penser manants et même bourgeois n'a pas, semble-t-il, une grande importance — encore qu'il ne faille pas trop négliger leur opinion.

N'aurait-il pas dû, avant de partir, le noble croisé, leur demander avis pour décider à qui il confierait ses filles ? Ce seigneur de Namur, hélas, son propre frère !



Mauvaises sont les nouvelles qui viennent de l'Orient ! La comtesse Marie, épouse plus que mère, en arrivant à Saint-Jean-d'Acre, a dû s'aliter. A-t-elle appris, avant la mort qui l'a aussitôt ravie, que son époux, de comte en Flandre, était devenu empereur à Constantinople ?



L'oncle des enfants médite durement. Croit-on que cela va durer ? Il en a assez de devoir presque chaque jour rendre compte aux uns et aux autres de la façon dont il élève ses pupilles. Ne va-t-on pas jusqu'à le soupçonner de convoiter l'héritage des fillettes ?

Les reprenne qui voudra, plus qualifié que lui, cela va sans dire. Le roi de France les demande ! Qu'elles lui soient conduites !



Dites au revoir, petites princesses, à votre oncle, et aux gens de Flandre. Quittez très gentiment votre brumeuse côte. N'oubliez pas, toutefois, ceux qui vous aiment et souhaitent votre retour, le menu peuple, émerveillé de vous avoir vu naître.

Sous bonne escorte, allez à Paris. Considérez le fleuve Seine, et les fines tours qui se mirent, coquettes, sur ses eaux douces au regard. Entrez dans le grand palais de Philippe-Auguste, le vieux Louvre, et dès ce moment, cessez de sourire à votre jeunesse. D'austères années, pour vous, commencent.



Là-bas, on parle de vous.

Que sont-elles devenues ? Aucune nouvelle d'elles ! Peut-être le roi les tient-il en prison ! Ce seigneur de Namur a bien su se débarrasser de celles qui le gênaient ! Jusque sur le chemin de l'église, on saura le lui rappeler ; les Flamands ne se privent pas, quand ils en ont l'envie, d'échanger leurs réflexions à haute voix !

Jusqu'aux petits enfants qui l'accablent d'amers reproches, si bien qu'il finit par se troubler. Il tombe malade. Il confesse sa veulerie, solennellement, à quatre prélats. Il se met une corde au cou, et par les rues et carrefours de Valenciennes se fait en chemise traîner. Et il crie à qui veut l'entendre :

— Oui, j'ai vécu en chien, je veux mourir en chien.

Il rend enfin son âme.



Et maintenant, nos gens réclament leurs princesses. Personne n'entend plus parler de Baudouin de Constantinople. Lui aussi doit être mort ! Il leur faut une souveraine, la seule possible, Jeanne ! Elle est majeure. Par la même occasion, que le roi leur rende Marguerite. Elle terminera ici, aussi bien qu'à la cour de France, son éducation.

Allons, beau roi de France, cédez à vos Flamands, qui vous demandent courtoisement de leur donner satisfaction. Ils ont réfléchi à la chose. Ils ont même songé à donner à Jeanne un mari digne d'elle : le roi d'Angleterre en personne. Cela ne vous agréé point ?

Serez-vous plus content du tuteur qu'ils destinent à la cadette, un seigneur accompli, et qui fut récemment armé chevalier par Richard Cœur de Lion ? Pas d'objections pour celui-ci ?

Cédez, beau roi de France, ou vos bons et loyaux sujets de Lille et de Gand pourraient se fâcher. Et quand ils sont en colère...



Elles vont revenir ! Philippe consent à les rendre. Voyez, sur cette médaille, l'image de l'aînée. Est-elle belle, la comtesse de Flandre ! Ses cheveux de nymphe blonde flottent toujours sur ses épaules nerveuses. Ils sont retenus autour de son front par un fil de perles. Une chaste et simple tunique blanche voile son corps aux lignes pures. Pourrait-on voir, ailleurs que chez nous, jeune fille d'allure plus virginale ! Regardez cependant la ferme petite main, qui solidement retient la rêne du cheval qu'elle monte. Et son autre main qui supporte le faucon, à la manière d'un jouvenceau déjà rompu à l'exercice de la chasse ! Et sa tranquille assurance sur la selle !

Frappez par tout le comté l'image de la belle amazone ; qu'elle vive, pour nous et pour nos neveux, dans l'or précieux, l'argent vieilli !

Et cette autre fille de Baudouin, n'est-elle pas aussi, pour tous les Flamands, un sujet d'espoirs heureux ? Où a-t-elle pris ses brûlantes prunelles, cette petite fille de la plaine froide ? Chacun de ses regards est une flèche noire, chacun de ses gestes, une flamme claire. De sombres cheveux frémissent et se tordent en anneaux lourds le long de ses reins. Une sève incandescente semble couler dans ses veines.



Mais qu'est ceci ? Quel bruit circule ? Mariée, Jeanne ! Le roi de France, avant de la rendre à son peuple, lui a imposé un époux de son choix. Un sien cousin, un Portugais. Et si cela ne plaît pas aux Flamands, croit-il qu'ils vont se gêner pour le dire ?

On verra bien ! Qu'il vienne, ce Ferrand ! On le recevra. C'est le plus haut baron du pays qui, au nom de tous, lui dira ce qu'il pense, à lui et à sa femme.

Les voilà. Eh bien, écoutez, tourtereaux !

— Dame, leur dit le sire de Tournai, devant toute la foule, votre mari est serf du roi de France. Prenez votre serf, et vous en allez au Portugal où sont les serves gens. Et veuillez savoir que si votre Ferrand est encore ici dans quinze jours, nous lui ferons couper la tête.

C'est qu'ils ont lieu de se fâcher si fort, les bons Flamands ! Ne savent-ils pas que l'époux de Jeanne vient de témoigner au roi sa

reconnaissance en lui donnant deux villes de leur pays, Ayre et Saint-Omer !

Aux armes ! Venez, roi de France, les chercher vous-même, si vous l'osez, ces deux villes ! Et vous, Ferrand de Portugal, puisque vous tenez à rester l'époux de la comtesse de Flandre, montrez que vous êtes digne de combattre pour elle et pour son pays, qui va devenir le vôtre. Mettez-vous de notre bord et à notre tête !



C'est la guerre. La Flandre fume et saigne. Les hommes sont au combat. Les femmes s'enferment chez elles. Jeanne suit d'aussi près que possible les opérations militaires. Marguerite a été mise à l'abri d'un fort château, chez un seigneur qu'on a nommé son tuteur. Il s'appelle Bouchard. C'est le plus beau chevalier, en même temps que le plus sage, et le plus savant. Non seulement il sait lire, mais il peut disserter de toutes choses. Marguerite, au milieu des cinq dames d'honneur qu'il lui a données, poursuit son éducation qu'il dirige en personne. C'est une élève bien attentive, suspendue aux lèvres de son maître. Elle suit ses conseils avec une passivité aveugle, qui parfois l'inquiète, et le plus souvent le charme.

Bouchard rend compte aux Flamands de la manière dont se comporte la jeune Marguerite. Ils sont fiers, en ces jours d'horreur, de pouvoir faire écrire dans les archives qu'elle grandit chaste et tempérante, dans la piété, la soumission, l'humilité heureuse.

Cependant, le bruit de ses vertus se propage. Maints comtes, maints barons la demandent en mariage au seigneur Bouchard. Le roi de France lui-même a l'audace de la faire rechercher pour un de ses chevaliers. Bouchard en référé aux Flamands, qui refusent, naturellement. Alors, le comte de Salisbury la sollicite pour son fils aîné. Mais celui-ci est boiteux. Il est éconduit.



Un jour, une demoiselle de qualité dit à Bouchard :

— Que ne parlez-vous à votre tour pour vous ?

Bouchard, fort troublé, consulte son frère, ses amis, puis les nobles de Flandre et ceux du Hainaut.

Les conseillers des villes s'assemblent et discutent gravement sur l'opportunité de donner Marguerite à un seigneur du pays. Et

Bouchard est agréé.

Le jour du mariage, Marguerite, ravie, rit comme une petite fille. Elle lutine son mari, sous les encouragements de l'assemblée. Elle dit mille sottises. Il la regarde, pensif.

Quand, le lendemain, il l'amène dans ses domaines du Hainaut, à Étreugh, en un beau château, elle bat des mains à l'idée de passer tous ses étés près de lui, au milieu des prés fleuris. Et elle s'étonne, en se penchant vers son mari, de découvrir au fond de sa prunelle une ombre.

Bientôt, chacun des époux arrange son existence. Marguerite doit songer qu'un bébé, bientôt, naîtra ; Bouchard administre son domaine. Il part le matin, ne rentre souvent que le soir. La jeune femme attend tout le jour son retour. Elle voudrait qu'il fût toujours là, qu'il s'occupât d'elle. Elle s'ennuie parfois. Il arrive qu'elle le retienne. Mais au bout d'un moment de conversation, il veut prendre un livre. Car il aime l'étude singulièrement.

Un enfant ! Un fils ! Marguerite est surprise de tenir dans ses bras un si petit être. Est-il à elle ? Elle est si jeune qu'elle en doute. Elle le manie comme une poupée. Mais les poupées sont sages ! On peut les prendre ou les laisser, à son gré, sans qu'elles se plaignent. Un vrai bébé, c'est différent. C'est gentil, mais c'est encombrant. Celui-là ne peut s'emporter commodément en voyage, à la chasse. Il ferait bon pourtant de suivre, chaque fois que le cœur ou l'envie vous en prendrait, son époux dans ses randonnées. Mais non ; il faut tout le jour rester au château. Le jour est long. Que faire ? Comment se distraire ? Il faudrait voir des gens. Et Bouchard est sauvage. Il ne se rend pas compte ! Ah ! s'il avait seize ans, lui aussi ! Hélas, il en a trente-cinq. Il est vieux ! Oui, il est vieux ! C'est pour cela qu'il est content de la vie qu'il mène, qu'il ne tient plus à aller dans le monde. Il dit que ce n'est pas le moment de penser à s'amuser. C'est vrai que leur pauvre sœur Jeanne a bien du souci avec cette guerre interminable. Elle ne sait plus où donner de la tête. Toutes les villes sont à feu et à sang. Et son Ferrand n'a pas l'air de pouvoir de sitôt tirer la Flandre d'embarras. Enfin, cela ne regarde pas Marguerite ni Bouchard. On ne leur demande pas le moindre conseil. Tant mieux.

Un second enfant vient de naître au château d'Étreugh. Marguerite n'a pas vingt ans.



Pauvre, pauvre sœur Jeanne ! Cela tourne tout à fait mal. Le roi Philippe-Auguste rassemble quarante mille hommes. Et il s'avance par

les campagnes.

Ferrand ne supportera jamais le choc. Il a si peu d'autorité. Il n'a, d'un chef, que la bravoure à la bataille. Mais c'est un maladroit. Ne s'avise-t-il pas de demander secours à l'empereur Othon ? Tous ceux de France sont indignés. Cela se conçoit. Philippe-Auguste a beau jeu, maintenant !

Il n'est pas un Picard, par un Artésien, qui n'aille lui offrir de le servir. Voyez ceux du Soissonnais, qui se lèvent comme un seul homme et qui vont se ranger sous l'oriflamme de saint Denis. Les Flamands leur semblent autant de bêtes puantes qu'il faut exterminer.



Voilà les Impériaux ! Ferrand rayonne, Jeanne est soucieuse. Ils s'avancent, eux aussi, par le pays. Ils ont déployé leurs bannières. Leurs chevaux sont superbement couverts de riches caparaçons. Les chevaliers scintillent de la tête aux pieds sous leurs armures ornées d'or et d'argent. Voilà l'empereur Othon en personne avec son escorte magnifique et ses insignes figurés par un aigle d'or qui tient en ses serres un dragon énorme et répugnant, vomissant des flammes. Cinquante barons allemands ne sont point trop nombreux pour lui faire garde.

La rencontre des deux armées a lieu à Bouvines.

Quand Jeanne en est informée, elle apprend en même temps que son époux est prisonnier du roi Philippe-Auguste. L'armée impériale n'existe plus...



Où sont la grandeur, la prospérité du pays de Flandre ? Où est son honneur ? Dans les annales fastueuses des siècles morts.

Où sont les héroïques comtes de Flandre ? Dans le passé glorieux, seulement. Leur sang ne coule aujourd'hui qu'à travers de fragiles veines de femmes.

Le fief est en quenouille. Pas même, hélas ! Il est aux mains d'un prince consort brouillon, et celui-ci est prisonnier, dans quelles conditions ! Seigneur !

Le roi Philippe-Auguste l'a fait enchaîner sur une charrette, comme un veau. Il l'a montré au peuple de Paris dans cet équipage. Et les Parisiens ont chanté sur son passage :

— Enferré, Ferrand.

Maintenant, par surcroît de misère, les épidémies fondent sur le pays dévasté.

La mer, mal maintenue, se déchaîne et se répand dans les moères, et par les villages.

Seigneur, puisque vous nous l'avez pris, notre dernier comte de Flandre, puisqu'il s'en est allé combattre pour votre gloire en Palestine, donnez à sa fille, Jeanne, le courage d'un homme ! Et éclairez-nous sur les fautes que nous avons pu commettre. Dites, dites pourquoi votre sainte colère est sur le pays flamand !

Quel est ce bruit qui se répand ? Non ! ce n'est pas possible !

*

Marguerite secoue Bouchard :

— Parle ! Que veux-tu me cacher ?

Bouchard lui répond :

— Marguerite, si on voulait nous séparer, que ferais-tu ?

— Qui, répond-elle, l'oserait ? Sommes-nous point époux ?

Il murmure :

— Qui sait ce que l'on cherche, ce que l'on peut trouver !

Alors elle prend peur. Elle appelle ses deux enfants. Elle va se blottir avec eux entre les genoux de Bouchard. Quel danger les menace ?

*

Les langues vont leur train :

— Oui, c'est à cause de Bouchard !

— Je ne puis croire...

— C'est pourtant vrai.

— Qui dit cela ?

— Tout le monde !

*

Un messager arrive au château d'Étreugh. Il porte une lettre de la comtesse Jeanne. Celle-ci enjoint à sa sœur de quitter son époux, et de venir chez elle.

En même temps, toutes les églises de Flandre font connaître aux fidèles cette bulle fulminée par le pape :

« Un horrible, un exécration crime a retenti à nos oreilles. Bouchard d'Avesnes, naguère chantre de Laon, revêtu de l'ordre du sous-diaconat, n'a pas craint d'enlever frauduleusement, de certain château où elle était confiée à sa foi, noble femme Marguerite, sœur de notre très chère fille Jeanne, comtesse de Flandre, et n'a pas redouté de la détenir, sous le prétexte d'avoir contracté mariage avec elle... »

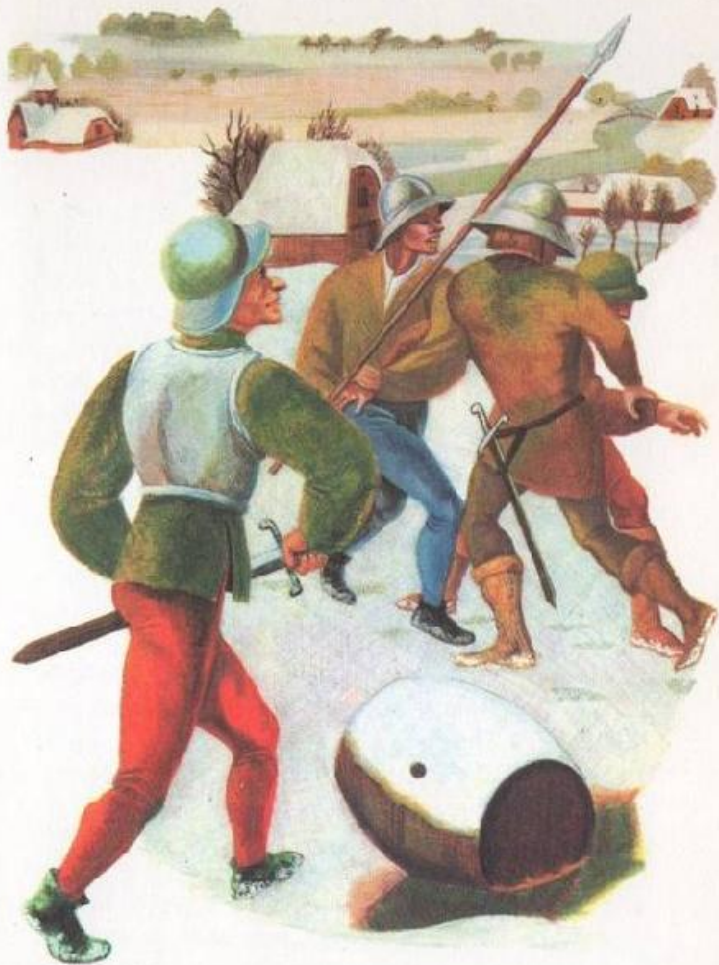
Marguerite refuse de quitter son époux. Celui-ci, fort de cette tendresse, décide de tenir tête à l'orage. Il défendra son bien qu'on veut lui prendre. Évidemment jadis, dans sa jeunesse, il a pu songer à devenir prêtre... Mais il a repris à temps l'épée.

C'est une mauvaise querelle que lui cherche le pays en quête d'une victime expiatoire. Eh bien, il ne se laissera pas faire. Il se retranchera dans sa terre. Il la transformera en forteresse. Ses paysans s'armeront pour le soutenir ! Ses amis viendront à son secours.

Et Marguerite dira bien haut son fait à Jeanne ; sous prétexte que son mari est prisonnier, elle veut séparer sa sœur du sien. Qu'elle ne soit donc pas si fière de son Ferrand. C'est lui, et non Bouchard, qui est cause des malheurs publics.



Las ! Une nouvelle bulle ! Seront excommuniés ceux qui soutiendront le rebelle. Tout le monde se détourne du couple maudit. La vie dans le château leur devient impossible. Il faut quitter la terre d'Étreugh, s'en aller devant soi, traînant les enfants. Qui veut dans l'ombre ouvrir charitablement sa porte au défroqué Bouchard, à la femme qui ne peut plus se dire épouse, et qui pourtant est mère ? Qui veut les cacher quelques jours ? Ils ne resteront pas longtemps... Ils parcourent toute la région. Au bout de trois ans, ils ont épuisé leurs ressources. Ils se réfugient dans les Ardennes.



Les hommes d'armes réussissent à la capturer.

Bouchard tient maintenant plus du chevalier errant que du seigneur considéré. Il offre son épée à qui veut le soustraire aux foudres déchaînées de l'Église, de la comtesse Jeanne, du peuple flamand. C'est ainsi qu'il s'allie au duc de Wallerand de Limbourg, qui revendique contre Jeanne le comté de Namur.

Pour le compte de ce dernier, il tente un coup de main sur les terres de sa belle-sœur. Et les hommes d'armes de celle-ci réussissent à le capturer. Il est emmené par leurs soins à Gand et enfermé.



Marguerite pleure, soupire. Comment tirer de là son compagnon de vie ? Elle met sa plus belle robe – ce qui n'est guère dire –, elle se rend auprès de sa sœur. Elle n'est pas mal accueillie. Mais la comtesse est inflexible en ce qui concerne Bouchard. Il est en prison, qu'il y reste : c'est ce qui pouvait arriver de mieux à Marguerite !

Est-ce une existence qu'elle mène là ! Elle, la fille cadette du grand Baudouin, empereur de Constantinople ! Que ne se rend-elle à la sagesse, qui donne le vrai bonheur ! Il est des conjonctures où le cœur doit se taire. Jeanne est-elle heureuse ? Elle aussi vit sans son époux, que Philippe-Auguste détient toujours.

Marguerite veut protester. Mais peu à peu sa voix faiblit. Elle accepte de demeurer quelque temps auprès de la comtesse. Elle est tellement lasse de la vie qu'elle mène !



Un mois, deux mois, six mois passent. Bouchard est toujours prisonnier. Marguerite partage la vie de Jeanne. Elle redevient la petite, soumise à son aînée. Elle écoute avec émotion sa grande sœur évoquer leur douloureuse jeunesse d'enfants sans parents. Elles ont dû se serrer souvent l'une contre l'autre pour ne point se désespérer. Elles s'aimaient bien alors. Maintenant aussi ; seulement... Marguerite a-t-elle oublié le lieu de leur enfance ? Valenciennes, mais oui ! Se souvient-elle des eaux claires de la Rhonelle ? Ne pense-t-elle pas qu'il serait bon de retourner là-bas de temps en temps ? Si l'on faisait construire au bord de la rivière une petite maison ? Il y aurait plusieurs jolies chambres, au goût de Marguerite. Puisqu'elle ne veut point rester toujours avec sa sœur, elle pourrait aller là. Elle serait chez elle !

La jeune femme est bien tentée. Il y a si longtemps qu'elle doit chercher asile chez les autres !



Là-dessus Bouchard est relâché, sous l'expresse condition d'aller, d'un trait, de Gand à Rome, afin d'obtenir du Saint-Père la rémission de son péché. Il part... Et son absence se prolonge.

Voilà deux ans que Marguerite et lui ne se sont pas revus.



Jeanne sourit à Marguerite, qu'elle vient visiter en sa maison de Valenciennes. Elle caresse les enfants. Les deux sœurs se tenant enlacées se confient tout à fait l'une à l'autre maintenant. Elles montent sur leur haquenée. Ensemble, elles s'en vont en promenade.

Mais que signifie l'empressement inusité de ces gens qui s'avancent ? Jeanne explique à sa cadette qu'ils viennent rendre hommage à leur dame Marguerite. Celle-ci ouvre de grands yeux étonnés. Alors Jeanne de lui apprendre qu'elle a décidé de lui confier, pour l'occuper, l'administration des villes d'Orchies, de Seclin, de Bouchain. Et qu'elle lui accorde le titre de dame de Pévèle.

— Mais qu'il est triste, ajoute-t-elle, de voir une aussi jeune et belle dame rester ainsi sans compagnon ! Tous les seigneurs des environs seraient à ses pieds. Il ne dépend que d'elle...

Elle n'ose pas terminer sa phrase. Marguerite ne répond pas. Alors Jeanne parle de sa propre solitude. Ah ! si elle pouvait songer à rompre le lien sacré qui l'unit à un époux qu'elle n'a pas vu depuis de nombreuses années, que le roi de France lui a d'abord imposé, qu'il détient aujourd'hui... Comment sa jeune sœur peut-elle s'obstiner dans une fidélité, que nul ne lui commande, à un prétendu mariage qui n'en est pas un ? N'est-ce pas une aberration ? Pendant ce temps, le jeune et beau Guillaume de Dampierre se consume pour elle. Il est prêt à passer l'éponge sur le passé, abhorré cependant, de Marguerite, à l'épouser, à l'honorer.

Marguerite baisse la tête. Et Jeanne interprète :

— Qui ne dit mot, consent.

Alors elle poursuit :

— Les enfants seront très bien élevés. On les mettra sous bonne garde.



Marguerite, depuis six mois, est l'épouse de Guillaume. Elle a tout oublié de ses peines passées. Elle s'épanouit, heureuse, dans un présent plein de charmes. Et quand Bouchard, qui ne sait rien, lui écrit qu'il va revenir, elle lui fait répondre :

— Bouchard est dans les ordres, qu'il vive d'offrandes !



La comtesse Jeanne est toute surprise ! Quelle est cette rumeur qui s'élève contre elle ? Ces Flamands sont insupportables ! Pas encore contents ! Ils ont l'esprit de guerre dans le sang. C'est à elle, Jeanne, qu'ils s'en prennent maintenant ! Et Bouchard devient leur idole. Bouchard, qu'ils appellent le sacrifié, Bouchard, qui vient de revenir, pour le plaisir de l'ennuyer !

Que dit-il, ce défroqué ? Qu'il veut sa femme, ses enfants ? Sa femme, voici ce qu'elle lui mande : qu'elle aime le seul époux qu'elle ait jamais eu, Guillaume de Dampierre.

Et ses enfants ? Ceux-là seraient bien empêchés de parler à tort et à travers. Ils sont solidement gardés. S'ils ne sont pas sages, le fouet !

Quoi ? le châtelain de Tournai se met du bord de Bouchard ? Et le duc de Brabant ? Le comte de Namur ! C'est la révolte, alors !

Puis le roi d'Angleterre, lui aussi, feint de vouloir défendre le sire d'Avesnes et sa misérable descendance. Évidemment il veut la guerre !

Au moins, on ne dira plus que Bouchard est étranger à tant de troubles ? Qui s'en va jetant partout le brandon ? Bouchard ! Bouchard, dont la haine s'allume pour mettre à nouveau à feu et à sang le beau comté de Flandre ! Sus à l'imposteur, sus au suborneur, sus au suppôt d'enfer !

II

*Pour la dame qui est tenue
Pour la meilleure dame du monde
Pour la comtesse de Flandre*

Marguerite sourit à cette dédicace, que lui adresse le sire de Condé en même temps que son conte de l'Olifant. Marguerite, devenue, par la mort de sa sœur Jeanne, la souveraine fastueuse des Flamands, Marguerite, qui tient table ouverte, qui délie vingt fois le jour la cordelette de son aumônière, Marguerite, toujours belle, entourée et louée, en sa maturité rayonnante de veuve souhaitable, par tous les courtisans de Flandre.

Quatre jeunes gens se tiennent à ses côtés : ses fils, sa fille. Elle les regarde fièrement. Qui oserait dire que cette femme n'est pas une mère, avant tout ? Personne, au pays flamand !

Et pourtant, en Hainaut, Marguerite est honnie. Ne dit-on pas qu'elle est pour ses enfants une marâtre odieuse ? On se souvient, là-bas, des deux premiers fils qu'elle eut à Étreugh, de Bouchard d'Avesnes. Si à Lille, on estime que seuls sont ses fils ceux qui ont nom : Dampierre...

C'est toujours pour de grandes causes que se battent les pauvres hommes. Depuis plus de quinze ans la terre ancestrale est à nouveau déchirée ; les uns ont pris parti pour les aînés, les autres se sont rangés derrière les plus jeunes.

Ne s'agit-il pas de savoir qui, Marguerite morte, sera comte de Flandre ? Tout Flamand veut en décider, fut-il seigneur, bourgeois, vilain. Par qui sera-t-il commandé ? Qui devra-t-il suivre au combat ? Pour qui devra-t-il travailler, vivre, mourir ? Lequel va-t-il falloir aimer, ou bien haïr ?

Pour ceux du Hainaut, point de doute. C'est l'aîné de tous les enfants qui doit succéder à sa mère, Jean d'Avesnes, le premier fils qui naquit d'elle, le pauvret qu'avec son frère elle éloigna le jour qu'elle accepta d'être l'épouse de Guillaume. Car elle se sépara en ce temps-là des petits malheureux dont elle était la mère ! Un seigneur dur et méchant les tint d'abord enfermés. Lorsqu'il les relâcha, comme des chiens, par la campagne, tels, ils se sont ébroués ! Et puis, ils ont cherché, trouvé leur père. Dès lors, ils ont été trois à haïr la dame de Flandre, qu'en leur domaine on ne nomme plus que « la Noire ».

Mais ceux de la côte et de Lille la défendent, elle, ainsi que les Dampierre ; ils ne reconnaissent, comme légitime successeur de la comtesse, que celui qu'ils appellent son fils aîné, Guillaume – le premier enfant né du seul mariage reconnu, admis par tous ; tandis que l'union du Quesnoy fut annulée, donc est inexistante.

Des années ont passé... Jean d'Avesnes est un homme. Il écoute la lecture du libellé qu'un clerc vient de rédiger pour lui. Sa lèvre est figée en un dur sourire. Il songe à ce qu'il va demander au pape : la reconnaissance, la légitimation de sa naissance. Car il n'a pas de raison d'être, il existe indûment, lui qui pourrait, lui qui devrait, à cette heure, être l'héritier du puissant comté !

Mais Guillaume aussi entend faire valoir au plus tôt ses droits. Lui aussi fait écrire au pape.

Ce dernier invite les deux demi-frères à comparaître devant un tribunal qui tranchera le différend !



Le roi sage entre tous, Louis le Neuvième, est appelé à rendre la sentence.

Il commence par étudier longuement la question. Pendant ce temps, Jean d'Avesnes obtient en mariage Alix, princesse de Hollande.

Le roi pense que c'est très bien. L'esprit du jeune homme, sans doute, s'apaisera près de cette jeune femme. Il va connaître le bonheur ; sa rancune s'atténuera.

Il n'en est rien. Il se confie à son épouse, et celle-ci attise sa colère, l'enflamme davantage. La belle-famille vient à la rescousse. Bientôt toute la chevalerie du Hainaut se mêle à la querelle, s'impatiente et conseille à Jean de prendre, sans plus atermoyer, directement les armes contre Marguerite. Jean, malgré lui, songe que ce serait peut-être le seul moyen d'en finir : tenir sa mère en sa merci, l'arracher à ses autres enfants, la garder de force auprès de lui. Pour devenir comte de Flandre ? Évidemment. Mais aussi pour la punir, pour la faire souffrir comme il a souffert. Car il ne s'est pas consolé de s'être vu abandonner, lui, son frère et leur père. C'est là, la raison profonde du malaise indicible qui ruine sa vie. Il n'a pas eu sa part, étant enfant, du cœur de sa mère.

De leur côté, les Dampierre s'énervent. Comme il tarde, ce jugement ! Les choses ne sont pourtant point si compliquées ! Marguerite ne leur dit-elle pas journellement qu'avant eux, rien n'a existé pour elle ? Elle ne sent qu'elle est épouse et mère que dans sa vie présente. Alors ? que réclament les autres ? – Ils ne devraient pas, de cette façon, s'accrocher au néant.

— Ils ne comptent pas, ils ne sont pas aimés, ils n'existent pas ! C'est ce dont il faudrait persuader le roi !



Mais Louis IX entend consulter seulement sa conscience. Il accueille Guillaume de Dampierre, qui, sur le conseil de Marguerite, vient se mettre à son service. Il ne se laisse pas influencer par lui.

Ayant deux années réfléchi, il rend, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, la sentence impatiemment attendue.

Après la mort de la comtesse, le Hainaut sera la part de Jean d'Avesnes, qui devra pourvoir son frère Baudouin.

Guillaume aura le titre de comte de Flandre et les terres qui s'étendent du Hainaut à la mer, sous la condition de laisser à ses frères, Guy et Jean, leurs portions héréditaires.

La colère est dans le cœur de Marguerite. Pour la marquer, elle ôte de son écusson les armoiries du Hainaut, que depuis tant de siècles ses pères avaient fièrement, et avec gloire, portées par les batailles.

La colère est dans l'esprit des Dampierre, qui se déclarent frustrés, bafoués, amoindris.

La colère est dans l'âme des d'Avesnes, que la souffrance défigure.

Les uns et les autres prétextent que dans le jugement, les îles de Zélande n'ont pas été mentionnées. À qui doivent-elles revenir ? Ces îles ne sont d'aucun intérêt pour eux : de grandes étendues à demi désertes... Mais ils s'avisent qu'ils devraient les posséder. C'en est assez pour qu'ils lèvent de part et d'autre une armée, dont ils prennent en personne le commandement. Et ils se réjouissent à la pensée de s'exterminer réciproquement.



Mais le roi Louis IX veille. Saisi d'horreur à l'idée que des frères puissent se tuer dans son royaume, il ordonne à Guillaume de venir auprès de lui, et de l'accompagner à la croisade.

— Honni soit celui qui, durant ce pèlerinage, oserait toucher aux biens de l'absent, déclare le saint monarque. Puisse, dans le même temps, descendre sur les fronts fermés des petits-fils du grand Baudouin, la divine miséricorde.



L'absence de Guillaume se prolonge six années. Six années, sa mère

tremble pour lui, prie pour lui, espère son retour.

Quand enfin il revient, elle baise en pleurant de joie son visage barré de nobles cicatrices, gagnées à Mansourah. Et elle ordonne de grandes fêtes en l'honneur de celui qu'elle n'hésite pas à proclamer le plus chéri de ses enfants.

Par tout le pays de Flandre, des réjouissances se préparent. En Hainaut même, toute rancune semble éteinte. Il n'est question que d'honorer partout, dignement, le valeureux croisé.

Un haut baron, le sire de Trazigny, fait publier qu'un tournoi va se jouer chez lui ; il y invite les plus hauts seigneurs d'Allemagne, de Hollande, de Brabant. La Flandre entend ne pas rester à l'écart : le jeune comte se rendra avec ses amis à l'invitation qu'il reçoit. Et tous les ennemis de Marguerite, s'il en reste, pâliront de dépit quand ils verront comment son Guillaume se comporte en lice.



La fête va commencer. Les chevaliers armés, leur visière baissée, attendent que la barrière s'ouvre.

Guillaume, qui en qualité de prince souverain doit commencer la lutte, trépigne sur son destrier. Jusqu'au moment où il se précipite avec ses barons, si furieusement que, dès le premier assaut, les lances sont brisées. Le jeu tourne vite au véritable combat. Chacun met l'épée à la main et frappe d'estoc et de taille. Le comte et ses amis, malgré eux, sont rudes après six ans de croisade. Ils mettent fort à mal leurs adversaires. Plusieurs ont les membres brisés, quelques-uns le torse tordu. Cependant, aucun ne veut crier merci. Mais dans leurs yeux injectés flambe la fureur.

Tout à coup, une troupe hennuyère contourne la lice et, traîtreusement, attaque par-derrière le comte et les Flamands. Une horrible mêlée s'engage. Guillaume, forcé de toutes parts, voit se cabrer son destrier. Mais bientôt sa monture s'affaisse et lui-même, blessé à mort, tourne sur sa selle, étend les bras et roule sous les pieds des chevaux.

La bataille continue. Vers le soir, le cadavre du valeureux croisé est retrouvé dans la poussière, couvert de sang et d'ordures. Sa jeune et belle tête est à demi écrasée.

Alors, les barons flamands relèvent leur seigneur. Ils le ramènent à Marguerite qui, en présence du corps mutilé de son enfant, s'abandonne à un affreux désespoir. Elle se tord les mains, elle s'arrache les cheveux et elle clame :

— Majesté divine, que tes décrets sont terribles ! Il faut que mes

péchés soient bien grands pour que tu me punisses si cruellement ! Je croirais presque que mes fils du premier lit, ces vilains bâtards, sont les auteurs du forfait.

» Hélas ! hélas ! comment me venger d'eux ?



Elle cherche. Et elle décide. Des Hennuyers ont attaqué traîtreusement son fils. Les Hennuyers paieront.

Elle commence par écraser sous les impôts tous les habitants du Hainaut. Qu'ils apprennent ce qu'il en coûte d'être les futurs sujets des fils de Bouchard ! Ah ! ils ont pris à une femme le meilleur de son sang, de sa vie ! Ils verront comment cette femme se venge !

Elle révoque tous les officiers du pays. Elle démet de leurs pouvoirs les baillis, prévôts, châtelains et sergents. Elle envoie à leur place autant de Flamands choisis parmi les indésirables, connus pour leur brutalité, leur méchanceté, leur avidité. Ils ont mission expresse de tyranniser sans répit le pays de Hainaut. Elle veut qu'on les appelle « les vassaux de la souveraine de Flandre ».

Elle les répartit par les champs, les bois, les rives, les chemins et les bourgs. Ils se postent à tous les embranchements de routes, aux carrefours, derrière les arbres, et, sous prétexte de percevoir les impôts, détroussent et rançonnent tous ceux qui passent à leur portée. Le seigneur doit descendre de cheval et leur abandonner sa monture, le prêtre son aumônière, le bourgeois ses fourrures, le vilain sa capuche de laine, le pauvre sa besace.

Au bout d'un an, le pays est ruiné. En son château l'héritier du Hainaut, confondu, se terre : ses yeux sont creusés comme ceux d'un vieillard. Il porte de temps à autre la main à son cœur, qui lui semble lourd comme un boulet de pierre.

L'évêque n'ose rien tenter. Le peuple seul maudit hautement Marguerite, sur tous les tons de la haine.



Et bientôt, il clame la révolte. Mais personne n'ose prendre l'initiative du mouvement, jusqu'au jour où trois jeunes gens, dont un « vassal » vient de tuer le père, parcourent avec son cadavre les rues et les places. Comme naguère Marguerite, eux aussi crient vengeance. Deux cents manants, bientôt, leur emboîtent le pas. Ils tuent tous les

« vassaux » isolés qu'ils rencontrent. Et après quelques jours, aidés par les habitants, ils se réfugient à Liège, auprès de l'évêque, qui leur donne asile.

Ils font alors connaître leurs desseins à la comtesse. Ils rentreront, un jour, à l'improviste, et ils envieront de vie à trépas tous les « vassaux » qui se trouveront sur leur chemin. Et tant qu'il en restera par le pays, ils y feront des incursions meurtrières.

Ils agissent, de fait, comme ils ont dit. En le temps qui sépare la Saint-Martin d'été du jour de la Saint-Thomas, ils égorgent quatre-vingt-quatre hommes de Marguerite. Il n'en reste plus qu'une douzaine. Sans attendre plus longtemps, ceux-ci plient bagage. Ils s'en viennent vers leur souveraine, qu'ils trouvent à Gand, très richement parée, suivant son habitude, droite toujours en son maintien, et, malgré sa petite taille, grande d'apparence. Ils lèvent en tremblant leurs yeux vers son visage durci par des passions douloureuses et inexorables, et ils lui confessent qu'ils ne se sentent plus le courage d'officier de sa part en Hainaut.

Marguerite, d'un geste, les congédie. Elle écrit à l'évêque de Liège. Elle lui mande de mettre à mort les révoltés qui se sont réfugiés auprès de lui. Mais celui-ci répond insolemment.

Une fois de plus, la comtesse de Flandre sent couler sur ses joues des larmes de feu.



De nouvelles années s'écoulent... Marguerite est une vieille femme. Elle n'a plus, depuis longtemps, l'éclat de la beauté. Seule, sa haine demeure intacte. Elle l'a, cette haine, jour après jour, entretenue dans son cœur empoisonné. Il ne s'est point passé de mois qu'elle n'ait attribué les ennuis, les chagrins, qui se sont succédés sous ses pas, à la malignité des d'Avesnes.

Ces derniers ont vu partout des pièges que leur tendaient les Dampierre...

Et le bruit de leur querelle inexpiable s'est répandu par le monde. Et la famille de Marguerite s'est fait un tragique et monstrueux renom ! La noblesse de Flandre a tant de fois donné son sang pour elle que, maintenant, le nom de Marguerite en est à jamais souillé, aux yeux mêmes de ses sujets.

L'abominable querelle des frères ennemis ne vient-elle pas de se traduire par une nouvelle et atroce bataille ? Vingt mille morts jonchent, depuis quelques jours, le sol hollandais.

Les plus braves barons flamands ont fait les frais du combat dans

lequel, une fois de plus, leur comtesse les a lancés. Elle-même, il est vrai, se trouve quelque peu éprouvée : ses deux derniers fils sont prisonniers des Hennuyers. Que vont-ils devenir ?



C'est ce qu'elle se demande nuit et jour. Elle cherche comment les soustraire à ses ennemis mortels.

Elle va trouver le roi de France. Elle lui offre le Hainaut. Et elle s'étonne de voir le roi lui répondre qu'il ne veut point de l'héritage d'un autre.

Elle se présente à Blanche de Castille, la mère du roi. Mais la reine refuse à son tour.

Alors, elle se tourne vers le frère de Louis IX, Charles d'Anjou ; celui-ci accepte à demi.

Avec lui, elle revient dans son comté. Toutes les villes du Hainaut prennent les armes.

Ceux de Valenciennes sont plus que tous les autres exaspérés. Ils font savoir à Marguerite qu'ils refusent d'ouvrir les portes au nouveau seigneur qu'elle leur impose et ils déclarent qu'ils la considèrent désormais comme « tyranne et pilleresse » de sa ville natale.

Outrée de fureur, la comtesse décide Charles d'Anjou à se mettre en route avec elle, pour châtier la cité rebelle.

Mais quand elle arrive, la ville est fermée et fortifiée à neuf. Toute la campagne est déserte. Les fermiers des environs ont brûlé leur propre maison, avant d'aller eux-mêmes, avec leurs bestiaux, se réfugier dans l'enceinte qu'ils veulent eux aussi défendre.

En douze jours, la comtesse qui, aux côtés de Charles, dirige les opérations militaires, fait cinq fois tenter l'assaut. Les Valenciennois lui répondent par toutes sortes de projectiles et traits inattendus. Ils ont inventé de singulières machines qui, du haut de leurs remparts, font pleuvoir feu, flammes, cendres et immondices. Et, par ailleurs, ils lancent en chœur le soir, à la comtesse et à ses troupes, les pires injures, les anathèmes les plus accablants. En même temps, ils chantent les louanges de Jean d'Avesnes. Ils clament leur loyauté, leur inébranlable fidélité à leur seigneur persécuté.

Marguerite, accablée, finit par leur offrir de négocier.

Elle entre dans la ville, non en souveraine, non en enfant de la cité, mais en ennemie vaincue. Elle se rend où le prévôt entend la recevoir, c'est-à-dire, suprême humiliation, à la porte des Halles. Elle y trouve les bourgeois rassemblés et tout le peuple...

— Voici le moment, lui dit le magistrat, de faire connaître vos

propositions.

La comtesse, pour s'expliquer, veut pénétrer dans la halle. Mais le prévôt reprend :

— Cette affaire, qui nous concerne tous, sera réglée en présence de tous.

Marguerite étouffe littéralement d'indignation. Elle n'a pas la force de prendre elle-même la parole. Elle doit faire signe à un prolocuteur de son escorte, qui répond pour elle.

Il essaie de défendre Charles d'Anjou.

Mais les Valenciennes ne veulent rien savoir. Il faut, pour finir, leur assurer qu'ils resteront à Jean d'Avesnes. Par surcroît, Marguerite doit s'engager à cesser toute lutte contre son fils. Elle doit promettre d'essayer de lui rendre en son cœur la place légitime qu'il doit avoir là aussi.

La comtesse, à demi morte, se fait emporter.



Et le roi Louis IX approuve les rebelles. Il décide de venir lui-même sanctionner la paix. Depuis assez longtemps son règne, qu'il veut juste et bon, est troublé par la hideuse querelle de cette mère et de ses enfants.

La cérémonie de réconciliation a lieu à Gand. Les Dampierre sont là. Les d'Avesnes sont venus. Marguerite se place entre eux. Un immense peuple prie à leurs pieds.

Alors Marguerite prête le serment qui clôt la querelle.

Le soir venu, elle rentre dans son palais, accompagnée par les Dampierre. Les d'Avesnes prennent congé d'elle.



Peu de temps après cette cérémonie, l'un des Dampierre mourait de langueur. Jean d'Avesnes, consumé, à son tour trépassait.

Ils s'étaient, l'un et l'autre, tant haï, que leur vie, sans cette singulière haine qui l'avait tout alimentée, semblait n'avoir plus de raison.

Il ne restait à Marguerite que deux enfants : un d'Avesnes, un Dampierre.

Il se passa alors, dans l'esprit des deux survivants de l'effroyable drame, un phénomène différent : ils souhaitèrent, en leur cœur, se rapprocher sincèrement.

Un jour, sans motif apparent, Baudouin d'Avesnes décida d'aller au-devant de sa mère et de son frère. Il avait grand'peur d'être mal accueilli. Son cœur battait à coups pressés dans sa poitrine.

Marguerite ne fit aucune difficulté pour le recevoir.

Dès qu'il fut mis en sa présence, il s'agenouilla sans mot dire.

Et la comtesse, à l'étonnement de tous et d'elle-même, prononça :

— À quelle heure, Baudouin, à quelle heure si tardive viens-tu ici ?

— Mère ! cria Baudouin.

Alors, les dames et les chevaliers qui assistaient à l'entrevue s'exclamèrent ;

— Merci ! Merci !

La comtesse se pencha vers son fils et le serra dans ses bras en pleurant. Il fut décidé que, désormais, Baudouin vivrait à la cour de sa mère.

De ce jour, le visage de Marguerite perdit l'expression de dureté qu'il avait depuis trente ans.

Elle désira consacrer le temps qui lui restait à vivre à la méditation et aux seules œuvres désintéressées. C'est ainsi qu'elle favorisa tout ce qu'elle crut être utile à ses sujets : le commerce, l'industrie, les libertés de toutes sortes, qu'elles fussent personnelles ou communales. Elle affranchit des prestations serviles presque toutes les villes du comté ; elle institua un système monétaire uniforme. Enfin, elle fonda un grand nombre d'hospices pour les pauvres et les malades.

Depuis plusieurs années, elle avait associé son fils Guy de Dampierre à son gouvernement. Peu avant sa mort, elle se démit solennellement de son pouvoir sur le Hainaut, en faveur du fils aîné de Jean d'Avesnes. Les plus nobles barons de Flandre et de Hainaut étaient présents à la cérémonie du couronnement, qui eut lieu à Mons en grande pompe, en l'église Saint-Waudru.

Ces mêmes barons devaient assister deux mois plus tard à la proclamation au titre de comte de Flandre de Guy de Dampierre. Marguerite se démettait également pour lui, de son vivant, de ses prérogatives souveraines. Elle tint à le conduire dans les principales villes de Flandre afin qu'il reçût en sa présence la consécration populaire.

Mais une fièvre continue affaiblissait chaque jour un peu plus la dame de Flandre.

Quand elle sentit la mort approcher, elle fit venir ses enfants et ses

petits-enfants. Elle tenait à s'éteindre au milieu d'eux, sans distinction de naissance. Ils accédèrent tous à son vœu. Quelques jours plus tard, ils conduisirent ensemble sa dépouille à l'abbaye de Flines, où elle souhaitait être inhumée dans le voisinage de sa sœur Jeanne.

Immédiatement après les obsèques, Guy de Dampierre se mit au travail. Il prévoyait qu'il allait avoir fort à faire pour rétablir l'ordre dans le pays de Flandre. Il devait y employer toute sa vie sans y parvenir.

Quant au jeune Jean d'Avesnes, il revint en Hainaut. Son premier geste fut d'ordonner que toutes les tours du comté fussent, durant trois jours, illuminées par deux flambeaux, dont l'un devait être aux armes du Hainaut et l'autre à celles de la Maison de Flandre. Il se rendit ensuite au tombeau de son père. Il le fit exhumer. Après l'avoir revêtu lui-même des insignes de la souveraineté, il le fit placer dans une châsse magnifique. Et il entreprit d'aller le présenter à toutes les villes d'alentour, afin qu'elles pussent lui rendre, après sa mort, dans tout le déploiement rituel, l'hommage et les honneurs qu'il n'avait pu recevoir de son vivant.

À Mons, capitale de la province, la cérémonie fut particulièrement grandiose. Les prévôts, les échevins, les bourgeois vinrent au-devant du prince mort, en tenant d'une main un cierge, et, de l'autre, leur épée nue. Et le peuple aux mille voix, derrière eux, le proclama leur comte légitime.

Après quoi, de splendides funérailles eurent lieu, que le jeune comte pieusement conduisit. Dès le lendemain, à son tour, il offrait à ses sujets sa vie et son travail. Lui aussi allait avoir une tâche insurmontable à remplir.

L'opinion publique ne devait jamais pardonner à Marguerite, en dépit des dernières années de son règne. Après des siècles, on trouve souvent à Lille le nom de Jeanne au frontispice de quelque institution charitable, jamais celui de sa jeune sœur.

À Valenciennes, son nom est demeuré symbole d'agitation, de trouble, de perturbation. Lorsque les enfants ne sont pas sages, et qu'on ne sait plus qu'invoquer pour les mettre à la raison, il arrive que la vieille bonne leur dise :

— Si tu ne te tiens pas tranquille, j'appelle la Dame Noire !

C'est de la comtesse Marguerite de Flandre, qu'elle le sache ou non, qu'il s'agit.



MESSIRE BOINE-BROKE



LORSQUE Messire Boine-Broke parcourait en la ville de Douai les rues que jalonnaient ses propriétés, il était, par ceux qui le rencontraient, salué bien bas. Car tous les habitants le connaissaient, et la plupart le craignaient – s'ils ne l'aimaient. Lui, qui n'ignorait le nom de personne, ne cachait point qu'il entendait être de chacun reconnu et manifestement respecté.

Il était repéré de loin, à cause, peut-être, de sa corpulence. Il marchait lentement, sans lourdeur, en homme solidement campé sur ses jambes et dans l'existence, et qui n'a rien à craindre, de soi ou des autres. Il respirait par tous ses pores la dignité. C'était elle-même plutôt qu'il semblait figurer de la tête aux pieds.

Rien de particulier dans ses traits, pris en détail, ne frappait le regard, à part cela. Mais cela était tout ; cela seul s'imposait. Il le savait, et s'en faisait gloire.



Ce n'était point son seul motif de satisfaction, mais celui qui primait les autres, qui les enveloppait, à la manière d'une couverture tout à la fois chatoyante et résistante, faite pour la joie du regard, et l'usage.

L'homme qu'on honore doit être honorable ; il l'est. Il y a, dessous l'apparence, un fondement. Messire Boine-Broke savait son mérite. Il avait marqué dans le monde sa place. Il l'avait creusée, élargie, ornée. Maintenant, il pouvait s'y tourner et s'y retourner tout à son aise.

Dans toute l'acception du terme, il se sentait un homme heureux.

Car il possédait tous les biens qui, à ses yeux, constituaient le bonheur : la plus belle maison de la ville, les coffres les mieux remplis, les greniers les plus abondamment garnis, la meilleure des femmes tant de chair que d'humeur, les mieux portants des enfants. Certes, il n'avait pas lieu de se plaindre. Mais aussi, il avait su s'y prendre !

Il avait bien hérité de son père, comme lui bourgeois de Douai, quelque fortune. C'est vrai, il avait eu la chance d'être le fils d'un homme sérieux, entendu, économe, et non d'un de ces fous qui se croient tout permis parce qu'ils ont couru, au service de tel seigneur écervelé, les terres lointaines, saintes ou non ; ou de quelque manant de campagne, stupide comme le veau qu'il mène à la pâture ; ou d'un serf misérable, bon tout juste à gratter la terre.

Les ancêtres de Jehan Boine-Broke avaient été gens avisés. Ils avaient su flairer le vent, offrir à point leurs offices et dans de bonnes conditions. Un jour était venu, où ils s'étaient installés en ville, où peu à peu ils avaient pris de l'importance. Maintenant, le dernier d'entre eux ou presque – car Boine-Broke avait un fils – était un personnage, un échevin, mes bonnes gens. Saluez !



Ah ! Ah ! cela vous en impose ! Car vous n'ignorez pas qu'au temps seulement du grand-père de Jehan, ne recevaient et cette charge, et cet honneur, que les plus grands de la cité, ceux qui s'en vont caracoler dans les tournois, ceux qui se donnent de grands airs, qui clament leur nom comme une victoire, et croient pouvoir sur toutes choses en remonter ! Comme si ce n'est pas fini le temps de nous en faire accroire ! Vous savez qu'à l'occasion, en Flandre, ils sont fort contents si nous leur donnons nos filles et ce qu'elles apportent. Car s'ils ont l'épée, le nerf de la guerre c'est nous qui l'avons. Cependant qu'ils bataillaient au loin, pour le Christ, la gloire, l'aventure, qui fit moudre le blé, l'avoine, le sarrasin, qui fit tondre les moutons, qui fit tisser la laine ? Croit-on que le lin vient tout seul se poser en draps frais le long du lit ? Il faut des gens pour s'occuper de tout cela ! Vous croyez que ce sont les serfs. Ah non ! tenez, laissez-moi rire. Mais ces êtres-là ne sont bons à rien, s'ils ne sont pas conduits à coups de trique ! Regardez seulement l'un d'entre eux. Par exemple, bouchez-vous le nez. Car soyez sûr qu'il pue ! Il est dévoré de vermine, il se gratte... Regardez-moi cette tignasse ; ce nez sale ; cette bouche pendante qui s'ouvre sur un chicot noir ! Et cet air de haine ; ce regard ! Aujourd'hui, il a consenti à se vêtir à peu près décentement. Mais n'allez point flâner le soir autour de sa tanière. Vous le

trouveriez nu comme un animal, et accroupi dans son ordure.

Les serfs : ce sont des bêtes, presque. Mais les bêtes, on les utilise. On les attelle, on leur fait transporter des fardeaux. Les serfs sont doués par la nature d'un peu plus d'habileté que leurs frères inférieurs. Leurs doigts peuvent manier l'outil, et quand ils veulent comprendre que c'est pour eux un moindre mal que de traîner la charrue, ils peuvent mettre une certaine bonne volonté à des travaux plus minutieux que ceux de la terre. C'est ainsi qu'on peut obtenir quelques petites choses de ces gens-là, pour peu qu'on sache s'y prendre.

Et la manière, je vous affirme que Jehan Boine-Broke l'a attrapée.



N'ayez pas peur, et suivez-le. Vous n'avez rien à craindre, et vous allez vous instruire. Dites-vous seulement que s'il connaissait votre présence, et s'il l'agréait, il ne manquerait point de vous persuader qu'il vous fait, en la tolérant, beaucoup d'honneur.

Il se rend pour l'instant chez un de ses fournisseurs, un homme libre, comme lui, et qui habite, au cœur même de la ville, une maison dont Messire Jehan est propriétaire. Ce qui fait que celui-ci peut justement parler haut et ferme à celui-là. Car, nul n'ignore que si le premier s'avisait de mettre à la porte le second, l'expulsé en serait marri, au point de songer à se mettre au cou une grosse pierre, avant de s'aller jeter dans la Scarpe, car il n'aurait plus à envisager, privé de tout moyen d'existence, que la mort. Parce que Messire Boine-Broke n'est pas seulement propriétaire de la maison de l'autre, mais aussi de son travail, c'est-à-dire de l'argent qu'il peut ou non gagner pour se nourrir, et, s'ensuit-il, de sa vie, puisque par les soins de Messire Boine-Broke, échevin de la ville et faisant la loi dans ses murs, toute possibilité de subsistance pourrait être supprimée à celui qu'il cesserait d'estimer.

Ne vous étonnez mie, à présent, de voir notre praticien bien reçu. Il ne manquerait plus qu'il ne le fût pas ! Bien vite, un siège lui est offert. Il s'assied comme chez lui, avec rondeur. Et d'une voix sonore, il dit :

— Bonjour, compère !

Ce n'est point sans objet que se déplace Messire Jehan, toutefois. Il vient voir, aujourd'hui, à quel point en est l'ouvrage que son locataire exécute pour lui. Car vous ne savez pas encore que Jehan Boine-Broke, bourgeois et échevin de Douai, est drapier de son état.

Le beau métier que le sien ! Et qu'il remplit avec bonheur. Je parie que vous ignorez ce que c'est qu'un marchand drapier. Demandez-le

lui donc.

— Être drapier, vous dira-t-il, c'est être fabricant de drap.

Mais ce n'est point de nous que Jehan entend s'occuper. Il demande à celui qu'il est venu voir :

— Est-ce demain, mon brave, que tu m'apportes la commande que je t'ai faite ?

Et l'autre, bien timidement :

— Oui, mais je ne saurais vous livrer le nombre de pièces que vous attendez.

— Diable ! Et pourquoi donc ?

— Parce que les trois sacs d'estontures que je suis allé vous chercher ne contenaient que les trois quarts de laine possible au tissage. Tout le fond n'était que rebut. Je ne pourrai donc vous fournir que les trois quarts d'aune de drap paré que j'ai pu tisser, en dépit de ce que j'avais pu promettre d'ouvrier.

Maître Jehan de se lever fort en colère, et de clamer par la fenêtre que son bonhomme est un fripon. Et celui-ci de se jeter à ses genoux et de crier :

— Messire ! Pitié ! J'ai trois enfants, mes vieux parents. Merci pour eux ! Merci pour moi.

Alors, Jehan :

— Je pardonne pour cette fois, mais en bonne équité ne saurais pâtir tout seul de ce dommage. J'ai payé très cher cette laine. Il faut que je m'y retrouve. Soyons de moitié dans la perte. Tu toucheras demi-salaire. Et tout sera dit. Maintenant, bonsoir ! Tu peux m'être reconnaissant. Songe à ce que je pourrais faire. Mais je suis bon.



Messire Boine-Broke a serré son manteau et s'est levé. Il va rentrer chez lui. Nous l'accompagnerons. Et dans le soir qui tombe, nous essayerons de lire son visage :

Est-il content ou non de ce qui s'est passé ? Nous ne le saurons point : il pense à autre chose.

Seulement, nous verrons s'élever sur sa route une ombre noire ; une très vieille femme aux mains durcies, qui s'écriera :

— Messire Boine-Broke, vous me devez trois sous depuis un mois. Par pitié, payez-moi ! Je suis malade et seule. Depuis deux jours, je n'ai mangé !

— Que me chantes-tu, ma commère ? Moi, je te devrais cette somme ? Et pourquoi donc ?

— Quinze jours, au temps d'août, j'ai aidé à porter, d'une cuve dans

l'autre, de lourds écheveaux de laine.

— Ah oui ! Je me rappelle ; tu fis semblant de besogner parmi les femmes, un moment ; mais aussi vrai que je suis homme, tu n'as rien fait de bon. Tu as gêné, par ta lourde présence, les mouvements de ceux qui peinaient pour de vrai.

— Seigneur ! Prenez-moi en merci. Voyez jusqu'où je suis réduite. Faut-il tomber à vos genoux ? Dans le grand effort que je fis pour porter les laines brûlantes, j'ai usé mes dernières forces. Et je meurs aujourd'hui de faim.

— Je te ferai donc une aumône. Mais je ne te dois rien, ma mie. Attrape ce sol et tais-toi, si tu ne veux que je me fâche.

— Pourtant, c'est trois que vous devez. Et de deux vous me faites tort !

— Encore ! Eh bien, écoute : si tu dis vrai, commère, j'en fais un grand serment. Je te coucherai, au bord de ma mort, sur le testament que je ne saurai manquer de dicter à mon tabellion.



Maintenant, Boine-Broke a gagné sa maison. Il souhaite se reposer car demain, il doit s'en aller vers la côte et, dans quelques jours, il s'embarquera pour l'Angleterre où ses affaires le réclament.



A peine veut-il franchir le seuil de sa demeure, qu'il est assailli par toute une meute.

Mais à peine veut-il franchir le seuil de sa demeure, qu'il est assailli par toute une meute. Sachant qu'il est sur le point de s'absenter, vingt drôles s'en sont venus vers lui pour obtenir sur l'heure, clament-ils, le règlement des comptes qui leur sont dus.

C'est une femme, il va sans dire, qui fait tapage la première. Elle s'étrangle à dire :

— Je suis ruinée par vous, Messire. Je vous devais un peu d'argent. Vous avez voulu m'avancer vous-même ce prêt, à de forts intérêts. Et j'avais grand'hâte de vous rembourser. Comment avez-vous pu doubler la somme de ce que je croyais devoir : ce que vous m'aviez prêté réellement ?

— Je te l'ai déjà expliqué, sottie dame Margot. Tu es plus fermée qu'un oison ! Tu ne comprends rien. N'as-tu pas cependant, devant l'échevinage, reconnu que tu me devais cent vingt-cinq livres ?

— Vous ne m'en aviez de vrai avancé que soixante et onze. Maintenant, pour payer ma dette, je dois vendre mon pauvre bien, ma petite maison.

— Veux-tu que je l'achète, je te ferai bon et loyal compte.

— Sire, pourquoi recevoir tant du mien ? Votre offre est-elle attrape nouvelle ?

— Ma chère, attention. C'est assez, crois-moi, caqueter pour ce jour, si tu ne veux que j'appelle le sergent.

— Combien m'offrez-vous donc, seigneur ?

Mais la femme est repoussée par ses voisins dans la foule. D'autres veulent parler. Un homme à son tour s'explique.

C'est un fermier des environs. Il cultive un champ de garance. Il y a huit jours, la récolte était prête. Il l'avait vendue un bon prix, d'avance, à un acheteur qui devait venir la chercher. Et voilà que Messire Boine-Broke a vent de l'affaire conclue. Dare-dare il s'en vient à son tour avec deux valets. Il veut la garance. De force, il l'a fait desfouir et mener à sa maison, refusant de payer sa prise qui, dit-il, vient de l'être bien plus qu'elle ne vaut.

Campé sur ses jambes solides. Jehan offre à tous les plaignants sa vaste poitrine. Il rit grassement. Et dans un geste large, balayant l'horizon, il crie à lui seul plus que les autres réunis :

— Non ! Vous n'aurez ni sou ni maille. Pour ce jourd'hui à tout le moins. Allez ! Et tenez-vous en paix. Ou bien il pourrait vous en cuire. Mais si vous êtes raisonnables, et si vous vivez mieux sous la loi que j'entends vous faire, vous ne vous repentirez point. Maintenant, c'en est assez, j'ai besoin de repos. Ne vais-je pas, mes bons amis, faire un voyage fatigant ? C'est pour vous donner à manger tous les jours que Dieu vous dispense, que je dois une fois de plus franchir la mer. Que feriez-vous sans moi ? Ce n'est pas le moment de me fâcher. Vous savez bien que je ne voudrais pas vous causer le moindre dommage.

Tranquillisez-vous donc. Et bonsoir ! Laissez-moi m'en aller dormir !

Les plaignants, un instant, se concertent. Messire Boine-Broke a cogné à sa porte. Il n'est plus là.

En sa place, deux solides sergents du guet se sont postés. Il faut que tout le monde se disperse.



Au-devant de Jehan Boine-Broke, femme et enfants se sont pressés. Car il est, ici comme là, de rite de l'entourer. Puisque tout vient de lui, à lui tout doit venir.

Un grand coffre rempli avec soin par l'épouse est prêt pour le départ. Rien ne manque de ce qu'il faut au voyageur. Il a confiance, et de son bagage pour l'instant ne se soucie. Il appelle auprès de lui son fils aîné.

— C'est toi, lui dit-il, qui durant mon absence me remplaceras. Tu vas avoir à surveiller mon entreprise. Sois un autre moi-même. Vois, en tout point, ce qu'il convient de faire. Ou plutôt, comment il est bon de ne pas se laisser faire. Tu as une meute à conduire. Ce n'est point celle du chasseur qui passe son temps à détruire pour le seul plaisir, et qui dresse chiens et faucons à courir sus au carnage. Nous voulons produire, édifier, avec notre meute humaine. Mais elle nous donne plus de mal qu'aucune. Si l'on obtient plus d'elle, il faut prendre garde. De même que l'animal mord parfois la main qui le frappe, l'homme peut haïr qui lui veut du bien. Il faut toujours, pour le conduire, être plus fort qu'il n'est lui-même, c'est-à-dire plus riche. Jusqu'ici, j'ai réussi à dominer mes troupes. Suis mon exemple, puisque ce qui importe pour être heureux, c'est avant tout, et c'est ensuite, et c'est enfin, d'avoir de l'argent dans son escarcelle. Car sans lui, nous ne pouvons rien avoir, ni rien être de bon.

Tout à coup, une servante entre apeurée :

— Messire, de par-derrrière la maison, une pierre a été lancée, qui a failli m'atteindre.

— Qu'y a-t-il de cassé ?

— Par bonheur je me suis baissée à temps. Elle m'aurait ouvert le front ; à la hauteur de ma tête, elle a brisé un plat.

— Quel est le misérable qui a lancé la pierre ? Qu'on me l'amène vite. Je le ferai rouer. Suis-je échevin ou non ? Où sont les gens du guet ?



Aucune autre pierre ne suivit. Mais le coupable s'échappa, sitôt le méfait accompli ; il ne put être rejoint.

Au reste, Messire Boine-Broke attachait peu d'importance à l'incident. Il s'alla coucher ; dès le lendemain il se mit en route. Il eût sans doute appris sans plaisir que dans la soirée du jour suivant, les plaignants de la veille, un peu plus loin que sa maison, se réunirent, en l'ombre propice d'une vieille tour. Ils s'étaient fixés rendez-vous et croyaient être une dizaine. Mais il faut croire que la scène de la veille avait éveillé les échos. Ils se trouvèrent bien quarante. Ce qui, en même temps les réjouit et les mit en méfiance. Chacun attendait qu'un d'entre eux prît la parole.

Plusieurs groupes s'étaient formés, entre gens qui se connaissaient ; ils pensaient que de l'un à l'autre, ils pouvaient parler selon leur cœur, ou plutôt selon leur ressentiment.

Chacun expliquait au voisin sa rancune, avec force détails, qui plutôt embrouillaient la question qu'ils ne l'expliquaient. Mais la conclusion ou, pourrait-on plus justement dire, le refrain, était toujours sensiblement identique : Messire Boine-Broke était un mauvais homme.

L'un tentait d'expliquer ce qu'il aurait dû faire. Et l'autre ce qui devrait être. Un bourdonnement dangereux s'ensuivit : il ne s'agissait point d'attirer l'attention du guet. Se mettre en colère, quand on n'est que du pauvre monde, ne peut suffire et risque de nuire. La prudence avant tout s'impose. C'est elle qui, ce soir, après bien d'autres, fit épouvanter nos gueux de leur audace, encore qu'ils n'eussent surtout que gémi ensemble, d'un mal qu'ils subissaient sans le comprendre.

Leur ombre qui, par effet de la lune, se leva près d'eux en doublant leur nombre, les fit trembler. Alors, par groupes de deux ou trois, ils s'éloignèrent.



Mais plusieurs d'entre eux ne purent dormir. En leur mémoire apparaissaient par bribes les conversations entendues. Ils auraient bien voulu comprendre certains maux dont les causes leur échappaient.

L'un d'eux, Jacques l'Esboureur, dit à sa femme :

— Il me semble que l'on pourrait de temps en temps se réunir, et tenter quelque chose.

— Quoi donc, pauvre homme ? Veux-tu te faire écarteler ? Ne t'énerve donc pas inutilement ! Nous n'avons pas eu de chance en naissant parmi les plus pauvres. Nous ne pouvons rien changer à rien. Le mieux est de nous résigner, en bons chrétiens que nous sommes.

— Notre corps en vaut un autre, notre âme vaut une autre âme. Boine-Broke, plus tard, pourrira comme nous dans la terre.

— Pour notre consolation !

— Cela me montre qu'il ne vaut pas plus cher pour le Créateur que tu ne peux valoir, ou moi. Il nous traite pourtant plus mal que des chiens. Je le hais !

— La haine est impie !

— Le Seigneur ne peut avoir voulu tant de différence entre les hommes. Il a dit qu'ils étaient tous frères. Ils devraient s'entraider, comme tels. Boine-Broke nous mange vifs !

— Si ce n'était pas lui, ce serait un autre...

— Peut-être ! Mais pourquoi, pourquoi ?

— Dors, je ne sais pas. Et toi non plus, tu ne peux savoir : les desseins de Dieu sont impénétrables...



L'esprit de Jacques l'Esboureur ne pouvait décidément se tranquilliser. Le lendemain soir, bien qu'aucun rendez-vous n'eût été pris, il se rendit à la vieille tour. Il y retrouva quelques-uns des mécontents qui, de leur côté, étaient revenus là par hasard. Il y avait un fermier, deux tondeurs, un teinturier, trois tisserands et la femme de l'un qui était pareuse. Une autre femme approcha, une peigneuse. Jacques remarqua que ces sept ou huit promeneurs insolites se trouvaient être précisément ceux-là mêmes qui, la veille, dans chacun des groupes, étaient les plus écoutés. Nouvelle conversation : Jacques qui, tout d'abord, s'était tenu à l'écart, à un moment s'approcha, et il entendit l'un des trois tisserands déclarer :

— Voulez-vous savoir ? Eh bien j'y étais !

— Comment ?

— Parce que j'étais né par là. J'y étais établi. J'étais membre de ma corporation, où je faisais bonne figure. Le roi de France nous avait envoyé depuis peu un terrible seigneur, Jacques de Châtillon. Il n'avait point le genre de Boine-Broke, mais il ne valait pas mieux. Car s'il nous volait moins cyniquement, il nous méprisait davantage. C'est par le moyen des taxes, que celui-là avait entrepris de nous tordre à moitié le ventre à force de tirer notre pauvre ceinture. Et voilà qu'un jour de malheur, on nous annonce qu'une nouvelle assise, destinée à couvrir les frais d'une grande fête offerte au roi Philippe, va être levée, dont nous ferons les frais. Qu'avions-nous, pauvres hères que nous étions, à attendre de bon de la visite royale ? Nous courûmes aux armes. Nous prîmes pour chef l'un d'entre nous, Pierre De Conninck,

bien qu'il fût petit et qu'il eût les membres grêles. Car il parlait bien. Il connaissait les mots qui font frémir l'estomac, qui donnent aux joues du feu, et du sang dans les jambes. En rien de temps nous fûmes prêts, organisés par lui. Il se mit à notre tête. Je fus l'un de ses capitaines.

Le tisserand fit une pause. Trop de souvenirs en lui se pressaient.

— Va donc, dirent en même temps les deux autres, enfiévrés par son récit.

Il reprit sourdement :

— Autour de Châtillon s'étaient groupés ses lieutenants, ses hommes d'armes. Et cinq cents chevaliers soutenus par la France : toute la noblesse !

» La rencontre eut lieu aux portes de Bruges. Là, pour la première fois, face à face, nous devions, rangés en bataille, nous mesurer, d'homme à homme, avec les moyens dont nous disposions de part et d'autre. Si nous fîmes connaissance avec leurs épées, ils connurent nos couteaux. Ils avaient de bons chevaux, mais nous, la fureur. Et leurs bêtes nous faisaient moins peur, qu'à eux, nos têtes ! Ah oui ! nous grincions des dents, nous écumions de notre rage. Contre leur armure brillante, nous nous jetions à corps perdu. Mais quand, sanglants, nous desserrions l'étreinte, c'était sur autant de morts ! Pour finir, ils furent tous couchés par nous sur la terre. Sans panser nos plaies qui saignaient, nous nous acheminâmes vers la ville. Nous primes le gouvernement.

De nouveau, le tisserand s'arrêta.

Les auditeurs haletèrent :

— Alors ?

— Alors, Châtillon, qui s'était gardé de participer de près au combat, décida que les murs seraient démantelés. Le roi le soutenait toujours, et la noblesse française. Comment, dans ces conditions, n'aurions-nous pas commencé de haïr ce qui venait de France, pour notre oppression ?

» Décidés à lutter pour ce que nous considérions comme nos libertés, notre indépendance, nous prîmes la décision de nous opposer au démantèlement.

» Vers le même temps d'ailleurs, les artisans de Gand, comme nous opprimés abusivement, se soulevaient en masse pour la défense de leurs franchises. Et le comte de Flandre qui, lui non plus sans doute, n'était pas satisfait du roi Philippe, en sous-main nous encourageait. Il proposait même de nous dépêcher à tous un chef unique, en vue d'une levée en masse. Je ne sais trop comment, au moment où nous paraissions le plus à même de vaincre, la situation se retourna.

» Nous apprîmes que les patriciens de Gand venaient de reprendre le pouvoir. Il n'était plus question d'être soutenus par le comte. Nous nous retrouvions une poignée d'hommes, fort compromis, guettés par

le supplice. La population de Bruges qui, peu de temps auparavant, nous traitait en héros, eut peur de ce qui allait peut-être lui en cuire. Elle nous laissa entendre que le mieux pour elle, autant que pour nous, était que nous déguerpissions. Ce que nous fîmes, au matin du jour où Châtillon devait solennellement entrer en nos murs. Au-devant de lui, une députation de notables s'était portée, implorant sa clémence.

» Il n'en pénétra pas moins dans la ville avec un visage si chargé de menaces, et dans un tel déploiement de force militaire, que les Brugeois, derrière leurs fenêtres, se crurent perdus. Nous n'étions pas encore bien loin ; d'autant que nous avions peine à nous écarter de la place que si peu de temps auparavant, nous, chétifs, nous avions cependant conquise.

» Il n'y eut, quand la nuit fut venue, qu'un signe à nous faire. Nous n'eûmes pas grand mal à franchir des remparts dont la démolition en certains points avait déjà, malgré nous, été entreprise.

» Nous trouvâmes bien ici et là un certain nombre de sentinelles endormies. Nous les égorgeâmes. Et nous parvînmes aux chambres des patriciens. Eux aussi dormaient, sans la défense des belles armures contre lesquelles nous nous étions rudement blessés naguère. Nous les tuâmes tous.

» Seul, Châtillon, qui se méfiait, nous échappa... Ces choses se passaient à l'heure où sonnent les matines.

» Mes mains, cette fois, n'étaient plus rouges de mon propre sang. Pourquoi dus-je pourtant à l'aube, quand je les vis, m'appuyer contre le premier chambranle venu, tout tremblant ? Je revoyais le dernier dormeur que j'avais d'un seul coup égorgé. Il ne devait guère avoir plus de vingt ans. Il avait l'air doux...

» Et le coupable courait toujours ! Un grand dégoût, dès ce moment, surmonta ma haine. Je ne me sentis pas capable, en dépit de la cause sacrée que je défendais, de poursuivre l'œuvre de la nuit passée.

» Quand trois jours après, Pierre De Conninck, de nouveau soutenu par le comte, faisait aux côtés du seigneur de Juliers, son parent, une triomphale entrée officielle, je n'étais plus parmi ses capitaines. J'avais préféré de nouveau m'en aller, sans retour.

» Je me dirigeai vers Douai. Là aussi on tissait la laine. Je me sentais plein de courage. Je m'offris à Messire Boine-Broke.

— Ah ! Ah ! Tu tombais bien !

Le tisserand, d'un geste las, répondit :

— Il y a des choses plus fortes que nous. Ce sont ces choses qu'il faudrait changer.

— Non, c'est Boine-Broke qu'il faut jeter bas !

— Ne compte pas sur moi pour cette besogne ! Je vois encore, certaines nuits, le jeune patricien...

Alors les têtes se baissèrent, avec un même soupir.



De nouveau, chacun se courba, du petit matin à l'extrême soir, sur le dur métier. Et si chacun se lamenta de sa misère, ce fut en travaillant la laine.

Lorsque Messire Boine-Broke revint de son voyage d'Angleterre, il trouva tout son monde calme.

Dès le lendemain de son retour, il parcourut sa ville, mais, à la surprise de tous, ce ne fut que pour s'enquérir de la santé de chacun. Lui-même n'était pas en train. Il se sentait très fatigué. Son cœur battait mal, disait-il. Il souffrait d'oppression. Ses jambes étaient lourdes, sa tête embarrassée. Enfin, ça n'allait pas.

Chacun alors de s'enquérir, en dépit de sa vieille haine, de son vieil échevin. Car un chrétien en vaut un autre, n'est-il pas vrai, par-devant le mauvais moment qu'il faut franchir avant de passer l'autre bord, où l'attend ou non la félicité.

Et pour Messire Boine-Broke, peut-être la bonne part touchait au bout, celle qu'il avait eue sur terre, et que sans doute il n'aurait pas là-haut. Car il pourrait bien arriver qu'il rôtit éternellement près de Satan, en châtiment de sa méchanceté !...

Aussi, devant l'imminente justice divine, manants et bourgeois du commun taisaient leur plainte sur son passage, par esprit de miséricorde plutôt que par sentiment d'effroi. Car il s'avérait qu'il n'allait plus pouvoir leur faire longtemps mauvais compte. Branlant un chef ravagé sur un corps voûté, il disputait quelques jours de merci aux forces qui le happaient de l'autre côté du monde.

De fait, bientôt, Messire Boine-Broke en son beau logis trépassait. Et sa mort, qui fut chichement pleurée, devait être suivie d'une grande surprise.

Messire Boine-Broke laissait un testament et, par celui-ci, déclarait que celui qui, durant sa vie, aurait eu à se plaindre de l'avoir connu, n'avait qu'à porter ses doléances aux exécuteurs de sa volonté. Il serait, par eux, remboursé de tout dommage reconnu vrai. Et cela, par-devant toute autre clause mentionnée.

Personne ne s'attendait à cette nouvelle. Mais bientôt chacun reprit ses esprits. À travers le pays, vite, se répandit le bruit que nombreux allaient être les plaignants. Car outre que Jehan Boine-Broke était connu comme déshonnête en affaires, on racontait qu'à son école, beaucoup de ses dupes avaient dû prendre leçon de madrerie ; maintenant, leur tour de revanche était arrivé. Toute la fortune du

défunt haï, bien sûr, allait changer de main, pour la mortification de sa descendance.

Or, rien de cela ne se produisit. Si le nombre de ceux qui, peu après, se présentèrent, atteignit quarante-cinq, nous conviendrons que c'est peu. Non qu'il soit d'un homme estimable d'en duper quarante-cinq autres. Mais parce qu'un tel testament laissait porte ouverte à trois cents fripons.

La plupart de ces plaignants étaient très humbles, misérables même, presque tous tisserands, moissonneurs ou couvreurs. Il y avait aussi quelques fermiers. Ils réclamèrent en général peu d'argent. Car il était de leur état de gagner très petitement leur vie et le sort qu'on leur pouvait faire, grave pour eux, était pour le bien des Boine-Broke de mince importance.

Tout ce pauvre monde de misère, après le jugement qui lui rendait justice et reconnaissait son bon droit, s'estima satisfait, et sur l'heure, entendit témoigner au défunt que de son côté il connaissait son devoir. Un chacun, par pitié exacte, se rendit à la messe des morts et pria pour l'âme en péril de Messire Jehan Boine-Broke.



L'ÉTRANGER



N cette année se préparait à Bruges le mariage du duc Charles le Téméraire et de la princesse Marguerite d'York.

Toute la population entendait, en même temps que le duc, montrer au monde ce que la riche cité pouvait faire pour l'étonnement des peuples voisins, sa gloire et son plaisir. Car il s'agissait de se montrer à la hauteur de sa réputation. Et la cité de Bruges dépassait en puissance, activité, mouvement et fortune, depuis près d'un siècle, toutes les villes proches ou lointaines, comme elle libres de toute servilité, sinon d'obligation. Il était, depuis un siècle, entendu que la grosse cité devait être considérée comme le premier comptoir d'argent de l'Europe du Nord. Mais il fallait qu'on sût qu'elle était aussi magnifique que fortunée. Il fallait qu'on vint admirer la hardiesse de son beffroi, ses églises délicates, ses halles, l'hôtel de Grunthus, ce bijou d'art, récemment édifié, et, le long des quais, ces maisons ouvragées que peu de seigneurs de France ou d'ailleurs ennœillaient sans convoiter. Rien ne devait donc être négligé pour dépasser en faste tout ce qui s'était vu jusqu'à ce jour ; dût le roi Louis le Onzième pâlir une fois de plus de jalousie et serrer jusqu'au sang ses minces lèvres.

D'ailleurs, le bruit de la cérémonie qui se préparait s'était répandu jusqu'aux confins des pays d'alentour ; de toutes parts s'en venaient proposer leurs services des artisans de tous métiers ; et leur marchandise, des négociants de tous pays.

Il n'était de riche maison qui ne les reçût bien, et ne leur commandât quelque fin travail, des tapisseries notamment, dignes en même temps d'orner aux jours ordinaires leurs demeures, et aux grandes fêtes la devanture de leurs balcons.

C'est ainsi que, parmi bien d'autres, arriva un jour aux portes de la

ville un mince jeune homme au pensif visage, au doux regard et à la mise fort modeste.



D'où venait-il ? Nous ne saurions le dire. D'Allemagne, peut-être. Il s'appelait Hans. Il avait les yeux et les cheveux clairs des jeunes Germains.

Sans doute, au bord de la grande ville, hésita-t-il avant d'entrer. Peut-être prit-il d'un trait son chemin, vers les quais. Alors, assis sur un banc de pierre, il tira quelque morceau de pain de sa pauvre besace et, lentement, le mangea, penché sur le canal.

On peut imaginer qu'il souhaita, lui, vagabond, se fixer près de là, cependant qu'il contemplait, sur les eaux calmes, le reflet de la ville. Car à travers le miroitement des ombres lumineuses, elle apparaissait plus accueillante à sa misère, et sœur du rêve qui embuait son regard.



À la nuit tombante, il est probable qu'il se décida à pénétrer franchement dans la cité. Chacun était rentré dans sa maison. Dans les rues désertes, les fenêtres aux petits carreaux à facettes illuminés n'avaient rien d'hostile. Les pignons dentelés s'étiraient familièrement vers le ciel ouaté. Des cloches tintaient, les unes légères et ailées, les autres graves...

Il dut, à les écouter, tantôt croire que son esprit s'élançait avec elles vers la nue, tantôt sentir battre sa vie.

Quand il eut trouvé, dans le retrait d'une porte massive, l'abri souhaitable, il est permis d'imaginer qu'il passa sur les ferrures à la fois puissantes et fines une main déférente. Et qu'il s'assoupit dans un sourire.



La cérémonie du mariage avait dépassé en éclat toutes les prévisions. Et le roi Louis XI en avait conçu un grand dépit. Ce qui avait achevé de mettre en liesse les Flamands.

Ce n'était pas que leur prince leur plût sans réserve. Certes, il avait

reçu une éducation qui le mettait à même de faire bonne figure. Il connaissait bien les mœurs et la langue de ses sujets. Mais il n'était visiblement point de cœur avec eux. Il ne se mêlait pas volontiers à eux. Et puis, son physique le desservait : sa bouche serrée, son menton en galoche, n'avaient rien d'agréable. Sa parole, non plus, n'éveillait pas la sympathie. Il avait une manière aigre d'exprimer sa volonté qui blessait celui qu'il interpellait.

Seulement, il était le fils de Philippe le Bon. Et celui-là, ah ! celui-là, les Flamands l'adoraient.

C'est à cause de lui, qui aimait autant que les Brugeois les grands déploiements, qu'on avait grandement fait les choses. C'est en pensant à lui que, dès la veille de la cérémonie, de toutes les demeures s'étaient déployées joyeusement les récentes acquisitions : des draps d'or, de soie, des tapisseries merveilleuses, dont chacune devait, dans la suite des temps, devenir une précieuse pièce de musée.

Lorsque Marguerite d'York fit, aux côtés du fiancé qu'elle était venue épouser, une entrée triomphale, de la porte de Sainte-Croix à l'hôtel ducal, dix fois elle s'arrêta pour admirer des tableaux vivants qui tenaient de la féerie. Elle semblait elle-même, à côté du jeune duc, la fée des pierreries, tant sa robe étincelait des diamants qui venaient de lui être offerts. Mais elle pouvait jeter les yeux sur la plus modeste Brugeoise qui se trouvait à sa portée. Elle l'eût vue plus richement habillée que bien des princesses d'autres pays.

Et que dire de la maison de bois dans laquelle le festin des noces et des réjouissances eurent lieu ? On l'avait amenée par eau de Bruxelles. Depuis plusieurs mois, des centaines d'artistes et d'ouvriers y travaillaient. On y voyait une tour, haute de quarante et un pieds, et toutes espèces d'animaux mécaniques de grandeur naturelle, notamment des singes, des loups et des sangliers, qui dansaient et chantaient ; par la salle, une baleine, longue de soixante pieds, se déplaçait en compagnie de plusieurs éléphants. Un pélican rejetait de l'hypocras par le bec. Par-dessus les assistants, d'innombrables bannières chatoyantes s'inclinaient en autant de papillonnements d'or, d'argent et de pourpre.

En ville, la foule, qui avait été autorisée à suivre des yeux le passage du cortège, s'exclamait longuement, bouches ouvertes et yeux écarquillés. Les gardes avaient grand'peine à la contenir ; non seulement des grappes humaines se suspendaient aux murailles, mais les toits eux-mêmes, boursoufflés de monde, grouillaient joyeusement.

En revanche, les quais étaient déserts. Les barques alignées flottaient telles des coques de noix vidées de leur contenu.

À demi étendu au fond de l'une d'elles, indifférent à la clameur de la foule en délire, Hans qui, ces jours derniers, avait sans doute gagné quelque argent, observait le balancement doux des innombrables nefs

au repos, dont les voiles, moirées de l'or atténué du couchant, s'élevaient vers le ciel immense.



Les fêtes, depuis un mois terminées, faisaient encore grandement parler d'elles. Les riches Brugeoises, au cours des visites qu'elles avaient plaisir à se rendre, évoquaient les merveilles qu'elles avaient admirées le long des rues parées. C'étaient autant d'occasions de se montrer les unes aux autres leurs richesses nouvelles. Dans ces somptueuses maisons où l'or affluait, chacun en arrivait à ne plus savoir que s'accorder, en fait d'objets précieux. Les fortunes dépassaient à ce point les besoins que les générosités les plus magnifiques devenaient la grande mode.

La coutume se répandait notamment de faire don aux églises et aux édifices publics du trop-plein de son bien-être, sous l'aspect qui semblait alors le plus compatible avec le goût du moment, qui était sous toutes ses formes l'ornementation, la glorification de ce qui pouvait le plus mériter ornement et gloire.

C'est ainsi qu'il n'était de Brugeois fortuné qui ne songeât à offrir au saint qu'il vénérât particulièrement quelque cadeau digne des vertus de sa sainteté, de l'église qu'il patronnait, digne aussi du donateur que lui, Brugeois, se faisait gloire d'être.



À quelle heure, quel jour, Hans, qui jetait sur un carton de fortune l'image miroitante d'un canal sinueux, vit-il, ou peut-être ne vit-il pas, le mécène ébloui qui le regardait travailler ?

À quel moment se retourna-t-il vers celui qui posait sur son épaule une main protectrice, et qui lui disait :

— Mon garçon, veux-tu travailler pour moi ?

Nous ne le savons pas. Il nous est seulement revenu que celui-là était lui aussi étranger à la cité de Bruges. Il s'appelait John Donne et il faisait partie de la suite de la princesse d'York.

Quelque temps après, dans l'une des plus belles églises de la ville, un des plus gros bourgeois de Bruges faisait à ses amis les honneurs d'un immense tableau qui représentait la Vierge Marie, au moins sur sa face principale, car ce tableau avait ceci d'étrange qu'il comportait deux volets qui pouvaient à volonté s'ouvrir ou se refermer sur lui. Et

ces volets étaient merveilleusement décorés. Leur paroi intérieure représentait un vol d'anges : si bien qu'ils ajoutaient, quand ils étaient ouverts, à l'impression d'ensemble, qui était la glorification de la mère du Christ.

Quand ces volets étaient fermés, c'était un autre spectacle qui s'offrait aux yeux des fidèles, celui de l'image des donateurs agenouillés, le bourgeois qui priait en avant de ses fils, son épouse qui accomplissait ses dévotions devant ses filles respectueuses.

Tout le monde se demandait quel était l'auteur de cette œuvre, hardiment commandée et exécutée de main de maître.

Et les riches bourgeois se proposaient de suivre l'exemple de celui qui avait pris l'initiative heureuse de cette commande, dont la réalisation honorait si grandement la Vierge Marie, l'église et le notable, le quel figurait en une place souhaitable, il fallait en convenir.



Alors commença la mode des retables du même genre. Ce n'étaient point, pour les exécuter, les artistes qui manquaient. Ils étaient fort nombreux. Et tous possédaient du talent. Car ils avaient, très jeunes, été dressés au métier, par autant de maîtres, savants en leur art, et sévères, plus pour eux que pour quiconque. Tandis qu'enfants ils gâchaient les couleurs, dans un coin de l'atelier qui les admettait, ils observaient avec vigilance le travail de leurs aînés. Venait un jour où il leur était permis de manier à leur tour pinceaux et palettes. Les nuances leur étaient déjà familières alors. Ils en avaient surpris les plus grands secrets. Restait à les employer judicieusement. Ils s'y efforçaient durant plusieurs années, si ardemment, en même temps qu'avec un sens si aigu et si plein des valeurs que, par le monde, il était avéré que nulle autre peinture n'avait l'éclat, le fondu, la splendeur des productions flamandes.



Hans, à présent, ne pouvait point ignorer Pierre Coustain, Jean Hennequart, Jacques Daret, Philippe Truffin, venus de Tournai depuis peu ; et Stoc, Liévin van Lathem, arrivés de Bruxelles ; Hugues Van der Goes, de Gand ; Govard, d'Anvers ; du Château, d'Ypres.

Eux-mêmes, certes, frayaient avec lui, qu'ils désignaient du nom de Memling.

L'on imagine qu'il aimait, au sortir de l'atelier de hasard dans lequel il travaillait, converser de son art avec eux.

Mais quand les têtes s'échauffaient au cours des discussions, quand ils parlaient d'aller oublier crayons et couleurs aux cabarets frais et joyeux des rues obscures, notre Hans, se plaît-on à croire, trouvait quelque raison de ne pas les suivre. Il demandait à la seule brise de mer le soin de rafraîchir son front et ses oreilles.

Le moment des grosses commandes ayant pris fin, les artistes se retirèrent, soit à Gand, soit à Bruxelles, où leur famille les appelait.



Hans Memling qui, semble-t-il, se trouvait dans le monde seul avec ses pensées, décida de rester à Bruges. Et comme il était jeune et beau, en même temps qu'il avait, commençait-on à dire, un génie singulier, tout le monde voulait le connaître. Mais il apparaîût qu'il s'est dérobé à chaque tentative d'accaparement. Si, très vite, son nom fut sur toutes les bouches, il demeura pour tous l'hôte inconnu.

On ne savait toujours de lui que peu de chose. Venait-il vraiment d'Allemagne ? N'avait-il point été un moment à Cambrai ? Il avait, croyait-on encore, quelque temps séjourné à Valenciennes. Pourquoi se cachait-il ? De qui avait-il peur ? Ou pour quelle raison montrer autant d'indifférence aux gens ?



C'est que Hans ne voulait exister que pour son art seulement. Il exécutait alors, en même temps, divers grands travaux dont un retable qui représentait le mariage mystique de sainte Catherine avec l'enfant Jésus. Cela, entre autres scènes ; car l'œuvre était multiple. Elle était destinée au maître-autel de l'hôpital Saint-Jean, et consacrée à ce dernier qui figurait en place d'honneur, derrière sainte Catherine. Les volets devaient rappeler en diverses compositions, à la fois puissantes et délicates, la vie du précurseur.

Le peintre, absorbé jusqu'à l'obsession par son travail, ne vivait plus de la vie du monde réel, mais dans les sphères éthérées où ses personnages prenaient pour lui seul corps et figure.

C'est cependant au cours de l'exécution de cette grande œuvre, qui devait lui demander plusieurs années de sa vie, qu'il se maria.

Où et quand rencontra-t-il celle qui devait devenir sa femme ? Est-ce

au cours d'une promenade solitaire qu'ils faisaient l'un et l'autre, lui en compagnie de ses rêves d'art, elle de quelque songe d'avenir ? Leurs yeux se seraient rencontrés et auraient cru comprendre qu'ils seraient, par ceux qu'ils croisaient, compris.

Elle ressemblait, voudrions-nous croire, aux vierges aux grands fronts, à la toute petite bouche, qu'il aimait à représenter sous des auréoles. Sa gorge blanche et tendre évoquait la colombe ; ses longs doigts blancs, le cierge ; son mince corps, la prière. Son cou ployait tendrement. La pensée resplendissait sur son grave et menu visage.

Elle se serait, en le voyant, arrêtée interdite. Lui se serait avancé vers elle sans savoir comment. Il lui aurait pris la main, qu'elle aurait inconsciemment avancée.

Est-ce le beau-père qui se préoccupa de les réunir au soir des noces en la maison qui devait les abriter ? Peut-être, de lui-même Memling eût-il conduit sa femme vers les quais. Et lui tenant les doigts, peut-être l'eût-elle, sans résistance, suivi dans une promenade sans but. Leurs regards auraient, ce soir-là, cherché dans la nue si Dieu n'allait pas leur apparaître et leur faire signe de venir à lui, sur l'heure.

On sait qu'elle s'appelait Anne de Valkenaere. Et que son époux l'installa, au printemps qui suivit leur union, dans une maison de pierre, non loin des remparts, et tout près de ces quais qu'il aimait hanter.

On sait encore que les années qui suivirent son union furent les plus fécondes de sa vie d'artiste.

De son existence privée, rien ne nous est parvenu. Sa vie d'époux et de père nous reste un secret. Peut-être fut-ce celui d'un bonheur si paisible qu'il n'eut pas d'histoire ? Est-ce la crainte de le voir s'émietter sous le vent de l'extérieur qui fit obstinément, tout le long de sa vie, tenir au peintre sa porte fermée ? N'est-ce pas plutôt le souci de protéger d'abord son labeur obstiné, absorbant toutes les heures, toutes les semaines, toute la suite de ses jours ? À en juger par l'œuvre, il semble bien que c'est là ce qu'il faut penser : claustré dans sa demeure dès le lendemain de ses noces, Hans Memling passionnément travailla. Et sa femme tint la maison avec ordre et minutie. Elle s'occupa de lui, de leurs trois enfants, absorbée autant en sa tâche obscure que lui en ses lumineux tableaux.



Bientôt, en sa retraite, la gloire vint le trouver. Il l'accueillit sous sa forme la plus austère ; il ouvrit l'accès de son atelier à un jeune homme qui lui semblait digne lui-même des plus grandes espérances.

Jean Verhanneman devint son élève. Il reçut également volontiers quelques voyageurs, connus et appréciés dans leur pays, à titre de visiteurs. Il s'entretint notamment à plusieurs reprises avec Jean Spinelli, célèbre graveur italien, dont il voulut faire le portrait. Spinelli rêvait de s'établir en Flandre, Memling était curieux des choses de l'art d'Italie ; l'architecture notamment l'intéressait. Il se complaisait à imaginer, derrière les personnages qu'il peignait, des colonnades élégantes, ornementées de motifs nouveaux. Peut-être eût-il cédé plus fréquemment à la tentation qui l'entraînait dans cette voie, si ses admirateurs italiens eux-mêmes ne lui avaient montré, pour sa manière précédente, tant d'admiration, qu'il se sentait par ailleurs maintenu dans la ligne de son unique et si personnel génie.

Être peint par Memling devenait pour les plus grands l'honneur insigne. Il n'était de riche Brugeois qui n'aspirât à voir ses traits fixés par l'artiste. Car le plus ordinaire des visages prenait sur la toile une expression qui le transfigurait. Ce n'était pas que Memling flattât volontairement ses modèles, mais il tirait d'eux tout ce qui se pouvait extraire d'intelligence et d'âme. Et cela restait toujours dans une voie si juste, un jour si plausible, que le personnage non seulement se reconnaissait, et s'appliquait par la suite à ressembler de plus en plus à son effigie, mais que ses proches, ses détracteurs même, étaient contraints de convenir que le peintre avait mieux que personne compris son client.

Cette compréhension profonde, qu'il était capable, lui, le solitaire, d'avoir des Brugeois, remplissait ceux-ci d'aise et d'émerveillement. C'est qu'ils n'étaient pas sans constater que les étrangers, qui les enviaient, les méprisaient parfois imperceptiblement. Ils les trouvaient gros, gros de personne, gros d'esprit, gros et lourds de cœur. Eux, qui n'ignoraient pas que leur corpulence physique les défendait souvent contre les méfaits d'un climat insidieux, se refusaient à rechercher une sveltesse de ligne incompatible avec la vie qu'ils devaient mener. Ils consentaient également à ne point rivaliser d'esprit avec ceux qui, dans les pays ensoleillés, caquettent du matin au soir, comme autant de pies. Mais leur refuser la vie intérieure était par trop les méconnaître. Ils savaient si bien, la journée terminée, se réfugier dans la forteresse enchantée, délicate et tendre de leurs sentiments. Ils savaient si bien édifier en eux le monde idéal, où tout est beauté.

C'est ce monde, qu'ils portaient avec une pudeur inquiète, et parfois farouche, que Memling rendait sensible, sur leur visage éclairé par lui des intimes lumières.

Depuis quelques années, la gloire de Bruges présentait un point noir, dont nul n'aimait à parler : le port s'ensablait.

Les grandes caravelles avaient peine à entrer. Il eût fallu que des travaux considérables s'entreprissent sans retard. Une ville voisine, Anvers, se mettait à l'œuvre en ce sens, selon des méthodes auxquelles Bruges répugnait. Celle-ci entendait rester fidèle aux procédés qui avaient édifié sa fortune.

Les Brugeois, quand venait le soir, avaient pris l'habitude de s'en aller, comme leur peintre, rêver devant l'eau verte, aux doux feuillages retombants. L'idée d'élargir leurs canaux charmants, de raser tel bocage, de défigurer tel quartier aimé, leur répugnait. Ils se complaisaient à évoquer l'histoire de chaque place. C'était là qu'aux jours héroïques ils s'étaient groupés pour défendre leurs privilèges menacés ; là qu'ils avaient tenu tête au comte ; là que le duc avait cédé ; là, enfin, que le roi de France avait baissé la tête.



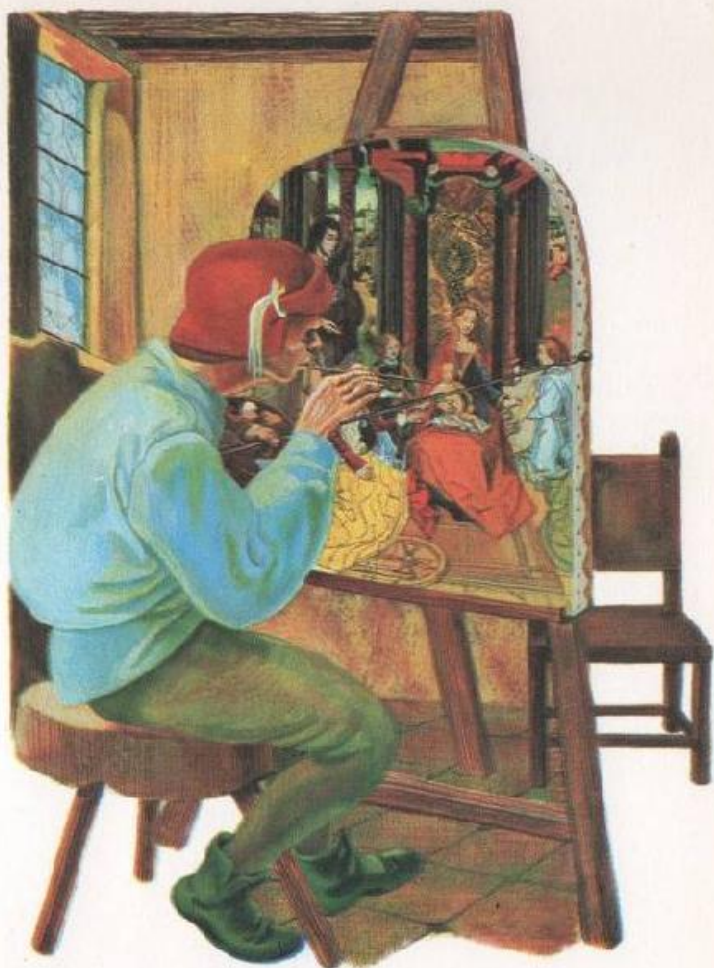
Ils commencèrent de vivre ouvertement sur leurs réserves.

Si l'abondance ne vint plus déverser sans compter sur la ville privilégiée ses cornes débordantes, en revanche, la peste trouva moyen de s'infiltrer. Chaque foyer eut sa visite. Partout où elle pénétra, elle sortit les mains pleines. Ici, c'était deux enfants qu'elle emportait ; là, le grand-père, ou bien la mère de famille. Est-ce elle qui tourna les ferrures de la maison de Hans Memling ? Est-ce elle qui toucha sans bruit la silencieuse épouse et qui la coucha pour l'ultime sommeil, dans son grand lit à courtines ?

Nous savons seulement qu'au cours de cette épidémie, Anne trépassa, laissant en bas âge trois enfants.



Hans Memling pleura-t-il sa femme disparue près du berceau des orphelins ? Nous ne pourrions le dire. Il se peut que la nuit qui suivit son décès, il errât, corps sans âme, à travers la maison, les yeux vides, les mains pendantes. Il est possible aussi qu'il ait tenté de fixer à jamais les traits chers que la mort allait effacer. Et que son effort fut vain, car aucune image de celle que vraisemblablement il aima ne nous fut par la suite transmise.



Dès le lendemain des obsèques, il était dans son atelier; il travaillait.

Il n'est qu'un point certain : dès le lendemain des obsèques, il était dans son atelier ; il travaillait.

Deux tuteurs devaient s'occuper des trois petits : ils apportaient au registre des orphelins, conformément à leur serment, par-devant les échevins pupillaires, la masse des biens échus aux enfants par suite du décès de leur mère, c'est-à-dire la moitié de la fortune du ménage.



Memling travaillait... Il s'était absorbé dans une œuvre nouvelle. Il s'agissait de reproduire sur les parois d'une châsse, qui devait receler de saintes reliques, la vie de sainte Ursule, la vierge adorable et persuasive qui, après avoir convaincu l'époux qu'on venait de lui donner que la pureté du ciel de Jésus valait cent fois plus que la vie terrestre, réunit près d'elle onze mille vierges. Et tout ce monde innocent s'embarqua pour Rome, au chant des cantiques. Le pape bénit l'entreprise et les jeunes têtes enflammées du divin amour. Mais, comme elles s'en revenaient et que, sur leur passage, elles convertissaient les populations à leur foi, elles furent arrêtées par une armée d'archers, envoyée contre elles, et tuées sur la place à coups de flèches.

Ainsi, les onze mille vierges devinrent onze mille petites martyres, pour la gloire de la Vierge-Mère et de l'Enfant-Dieu.

Ce fut elle, sans doute, le portant dans ses bras, que Memling peignit la première, debout dans une absidiole éclairée par trois fenêtres flamboyantes. Peut-être l'œillet que Jésus tient entre ses doigts est-il un symbole ; et peut-être aussi la pomme qu'il essaie de prendre à sa mère, cependant que deux religieuses, à leurs genoux, prient doucement.

Mais plus que la Madone, objet de tant d'adoration, ce sont les jeunes sacrifiées que Memling, semble-t-il, reproduisit avec le plus d'amour. Il a dû peindre, agenouillé, leurs minces formes, en prière. C'est de leurs blanches rêveries qu'il a rêvé près d'elles. Il mit dans les scènes qui narraient leur voyage ce que jusqu'alors il avait tant aimé : des nefs légères qui balançaient sur des eaux calmes leurs conquies ajourées, leurs voiles claires. Les jeunes visages, au long col ployant, émergeaient des bois sombres. Leurs tresses tordues sur leur front bombé étaient tout leur ornement, leur linge frais, tous leurs atours. Derrière elles, des villes crénelées élevaient leurs tours massives sur des cieux pâles. Des hommes s'affairaient autour des cordages. D'autres priaient...

Il fallut à Memling, pour terminer cette œuvre à la fois réduite en

ses proportions, et immense d'effort et d'art, deux années de mortel labeur.

Quand il eut terminé son merveilleux travail, assista-t-il à la cérémonie du transfert des saintes reliques, en la châsse de chêne aux parois ouvrees par ses soins ?

Octobre effeuillait sur la ville ses palmes d'or. Toutes les cloches sonnaient, transformant la cité en un chœur émouvant, dont les voix délicates ou profondes s'harmonisaient. De longues théories de pèlerins s'en venaient, recueillis dès les abords des portes. Depuis trois jours, sous leurs mantes, les béguines priaient.

Lorsque apparut pour la première fois aux yeux des fidèles la châsse adorable, ils tombèrent tous à genoux, fondus d'extase. Jamais ce peuple épris des belles couleurs n'en avait sans doute vu d'aussi suaves. Leurs larmes coulèrent sur leurs joues ardentes, leurs mains se joignirent.

Sainte Ursule, ce jour, fit d'innombrables conversions à la cause des onze mille vierges. La pure enfant au cœur modeste qu'elle avait été de son vivant en eût sûrement rendu grâce au seul Seigneur, objet de son culte. Car elle devait être trop détachée du monde des hommes pour accorder au peintre qui venait avec tant de bonheur de magnifier sa vie, fût-ce une pensée de reconnaissance. Lui-même, au reste, ne devait pas l'attendre. Il était, pouvons-nous croire, si absorbé en sa prière, qu'il n'y avait en son âme place pour nul autre sentiment que celui de l'adoration.

La flamme qui monte sans rémission, toujours plus haut, consume vite la bûche odorante.

Le regard de Memling éclairait maintenant d'une inquiétante lumière son visage ravagé ; sur l'escabeau, son corps resté souple se creusait en avant. Il voulait terminer un grand retable de la Passion qui devait être offert à la cathédrale de Lübeck. Il est à présumer que l'artiste y usa ses dernières forces.

Il mourut un jour d'été, à l'âge où les autres hommes sont dans toute leur vigueur. Il laissait trois enfants mineurs.

Nous pouvons croire qu'il s'éteignit dans son atelier, devant une fenêtre ouverte en ogive sur le ciel clair, sans témoin, sans bruit... et que, la nuit venue, le plus beau des anges qu'il ait peints s'est détaché de son panneau pour venir d'un battement d'ailes lui fermer les yeux.



VIRTUS IN ARDUO



A consigne, depuis cinq jours, était formelle. « L'illustre seigneur » de Watervliet, Marc Laurin, ne voulait voir personne. Il s'était enfermé dans sa librairie. Et il y passait tout son temps, soit à compulser ses livres latins, soit à examiner le nombre respectable de médailles anciennes qu'il possédait, et qu'il semblait, depuis plusieurs jours, vouloir toutes étudier une à une. À deux reprises, il avait, au moment de son déjeuner, refusé de se rendre en sa salle à manger. Et sa vieille nourrice, qui était en même temps sa gouvernante, avait dû lui porter et déposer elle-même, sur un coin de sa table de travail, un repas qu'il avait distraitement consommé.

Tandis qu'il se restaurait, elle l'avait du coin de l'œil observé, un peu inquiète de la manière dont son ancien nourrisson se comportait, et qui cadrerait si peu avec le genre de vie que sa naissance autorisait.

Car enfin le seigneur Marc était le premier, peut-être, par le rang, des habitants de Bruges. Elle ne doutait pas qu'il ne pût, s'il en avait eu fantaisie, porter sur toutes les coutures de son manteau les bijoux les plus rares et les fourrures les plus délicates. Il eût pu, se disait-elle encore, jouer par les rues et les canaux au prince, à tous égards, magnifique !...

N'était-il pas l'un des plus beaux hommes de Bruges, celui qu'elle avait nourri de son lait pur de saine campagnarde ? Il ne renâclait pas à la bonne chère, en ce temps lointain, le petit coquin ! Il fallait le voir tirer la vie qu'elle lui dispensait, à demi nu dans ses langes, qu'il envoyait, de ses petites jambes râblées, par terre, avec des éclats de rire. Alors, elle le retournait dans tous les sens ; elle tapotait ses jeunes reins vigoureux. Et elle criait à qui voulait l'entendre :

— Venez voir son beau petit derrière rose ! On l'embrasserait, tant il

est frais et ferme. On dirait une pomme, une pêche !

Que cela était loin, Vierge Sainte ! L'enfant était devenu homme. Et l'homme, chaque jour, devenait plus incompréhensible à la femme, qui, bien sûr, l'aimait le plus au monde, puisqu'il n'avait plus depuis bien longtemps sa digne mère, ni de sœur, ni de femme, et qu'à la connaissance de la bonne Scholastique, il n'avait accordé d'attention soutenue à aucune fille d'Ève.

Pourtant, il n'était point autrement fait qu'un autre, son maître et son enfant. Il avait tout pour plaire. Et il était si bon ! Jamais un mot pénible avec personne. Une voix égale, douce, et à laquelle cependant nul ne résistait. C'était un plaisir que de lui obéir. Elle, Scholastique, n'avait de joie qu'auprès de lui. Depuis que son vaurien de fils s'en était allé pour courir le monde, elle donnait pour ainsi dire tout son cœur à celui qui, de son côté, n'avait plus de maman. Et jamais ce dernier ne la rabrouait. Pourtant, il n'était plus ce qu'il avait été. Il se détachait, semblait-il, des choses de la terre depuis quelque temps. D'elle un peu, par conséquent – mais, n'est-ce pas le lot des mères que d'être plus ou moins négligées par le petit qui grandit –, mais aussi des gens qu'il connaissait, de leur vie, de leurs projets. Tout cela, pour s'enfouir dans des papiers et des vieilles monnaies qui ne valaient rien.

Elle s'était un moment demandé s'il ne songeait pas à entrer dans les ordres, à se faire moine, par exemple. Et, pas plus tard qu'hier, comme il mangeait, avec tout de même un évident plaisir, sur son coin de table un morceau de civet, elle lui avait dit :

— Je sais bien que ces messieurs d'Église en font de toutes sortes qu'ils ne devraient point faire. N'empêche que je ne vois pas mon maître en faire accroire.

Il avait relevé la tête, surpris.

— Que veux-tu dire, ma bonne ?

— Que si vous étiez moine, vous ne pourriez plus aussi commodément boire du bon vin, manger du gibier, et faire à votre convenance porter votre désir où il vous plaît.

— Évidemment, mais je ne songe point à le devenir.

Alors, rassérénée, elle avait voulu poser sur la table le plateau qu'elle tenait. Il avait bondi comme un diable.

— Malheureuse ! Tu vas souiller le Pantagruel !

— Le Panta... quoi ?

— Ce livre !

— En voilà une histoire ! Je vais l'épousseter. C'est de poussière qu'il est sale. Vous ne voulez jamais qu'on nettoie ici.

Elle avait pris le volume et l'essuyait tranquillement. Une page s'ouvrit. Et Scholastique qui, avec son maître, avait dû sur le tard apprendre le français, car dès la prime enfance, il n'avait avec sa famille parlé que cette langue, s'ébahit devant toute une suite de mots

qui lui parurent aussi gros d'emploi que de sens. Mais comme ils la choquaient, elle referma l'ouvrage en disant au seigneur Marc :

— Tenez, le voilà, votre vilain livre !

Il rit :

— Tu vois, ma mie, que je ne suis pas encore sur le point de me faire chartreux. Si tant est que les moines de là-bas mènent vraiment la vie qu'on leur prête. Va, et laisse-moi aux travaux qui me sont chers. C'est la science qu'il me plaît en ce moment de servir.



Pourtant, lorsqu'elle eut emporté la vaisselle, il se sentit seul et poussa un soupir. Il se dirigea vers la fenêtre et s'assit dans l'encoignure du mur profond. Il cherchait des yeux les cygnes du canal quand son attention fut attirée par un autre spectacle, plus proche, et d'une tout autre nature.

Un supplice se préparait, presque devant la porte de son hôtel. Déjà la foule s'amassait, avide.

Depuis qu'il avait une résidence à Bruges, dont le cadre lui plaisait, et qu'il y passait la plus grande partie de l'année, il n'avait pas été sans remarquer, pour son déplaisir, que trop souvent des manifestations qu'il réprouvait presque également, telles que les kermesses et les supplices, avaient lieu précisément sous ses fenêtres.

Marc Laurin, parce qu'il aimait les hommes, souffrait d'avoir à assister de près à leurs excès. Et s'il pouvait en souriant, croyait-il, tout admettre des manifestations humaines, il ne se mêlait à aucune.

Dès qu'il eut compris à quel genre de spectacle il allait assister, pour peu qu'il restât à sa place, il se leva, tira les rideaux et vint se chauffer au manteau de la cheminée. D'ailleurs, il avait froid ; ces quelques jours qu'il venait de passer sans faire le moindre exercice l'avaient rendu frileux. Il présenta à la flamme haute ses pieds et ses mains. Il se laissa aller à rêver.

Quarante ans ! Il allait avoir quarante ans ! De vagues douleurs parcouraient ses reins. Les rhumatismes ! Il était là, auprès de son feu, comme un vieillard, lui, le petit-fils de tant d'hommes d'action, de rapt, de guerre ! Dans les flammes se profila un instant l'ombre du plus ancien, le superbe aventurier venu de Saxe en Flandre, qui se disait prince du sang et qui, après s'être marié aux Pays-Bas, était parti, sans même attendre la naissance du fils qui allait perpétuer sa race, à la suite de Guy de Dampierre, pour une croisade dont il ne devait jamais revenir.

Bientôt une autre image se substituait à celle-là. Le souvenir de cet

ancêtre qui avait voulu ravir à la mer son domaine, assécher une terre qui n'était à personne, afin de pouvoir s'y comporter sans discussion en maître absolu. Le roi lui-même n'avait pas osé l'empêcher d'y élever toutes les murailles qu'il avait jugé bon d'édifier pour sa défense contre les éléments contraires...

Enfin, le profil de son bisaïeul se dessina à son tour dans la flamme : celui-là avait été trésorier général de son suzerain, Philippe le Beau. Il aimait soit à contempler le passé de sa lignée, soit à l'imaginer dans l'avenir. Il la voyait se prolongeant à l'infini dans les deux sens, selon le rythme qui déterminait la sienne, et qui lui semblait synonyme de puissante et heureuse domination.

Alors Marc sourit. Que diraient-ils, ce dernier surtout, s'ils voyaient leur descendant ? Leur indigne descendant, qui ne se souciait ni de guerroyer, ni de commander, ni d'assurer leur race, mais qui était en train de se ruiner, pour le seul amour des beaux livres rares et des médailles anciennes !

Ce qui était devenu la passion de sa vie avait de profondes et lointaines racines. Un jour qu'il n'était encore qu'un adolescent, il avait reçu de son oncle le chanoine de St-Donatien à Bruges une suprême faveur : celle d'assister de temps à autre aux entretiens qu'il avait avec le grand homme que l'Europe se disputait, Didier Érasme. Car le chanoine et le célèbre humaniste s'aimaient de profonde amitié. Et dans le même temps que ce dernier refusait au roi François I^{er} d'aller professer en son Collège de France, et s'arrangeait pour ne se laisser asservir pas aucun des princes désireux de le posséder en leur cour, il venait volontiers échanger sans contrainte ses idées avec celui qu'il considérait comme son meilleur ami. C'est alors que Marc avait vu s'ouvrir un monde nouveau, celui de l'esprit. Et il avait été si émerveillé d'en faire, grâce aux deux hommes, la découverte, qu'il avait résolu de s'adonner lui aussi, plus tard, dans la mesure de ses moyens, aux joies sans cesse jaillissantes que l'esprit semblait devoir dispenser.

D'abord, il n'avait eu qu'à écouter. Le monde, par la bouche d'Érasme, s'offrait à lui. Tantôt c'était l'Italie qu'évoquait le savant telle qu'il l'avait vue peu d'années auparavant, l'Italie au beau ciel, au fabuleux passé qui peu à peu sortait de l'ombre, aux pures statues qui révélaient, à mesure qu'on les découvrait, toute une civilisation passée, l'Italie, terre chaude et légère, où s'épanouissait, sans contrainte, le génie qu'encourageaient sans compter les grands épris de beauté.

La France, élégante, folle, trépidante et joyeuse où s'élevaient de clairs châteaux de pierres fines et de dentelles, construits sur les eaux ; l'Angleterre blanche et noire, l'Albion soumise à Henri VIII ; tous ces pays, Érasme les connaissait, les avait traversés, s'y était même fixé

quelque temps. Et l'Allemagne, elle aussi, n'avait plus pour lui de secrets. Sur chacun d'eux il avait ses idées, qu'il exposait avec tant d'intelligence, de charme et d'esprit, qu'il aurait pu, à l'infini, parler sans lasser.

C'est alors que l'enfant avait senti qu'à celui qui veut apprendre, des champs illimités sont ouverts. C'est alors qu'il avait commencé à respecter par-dessus toutes choses la pensée qui s'exprime par le nouveau moyen qui lui était donné depuis peu : le livre imprimé.

Plus tard, libre de disposer à son gré du patrimoine immense dont, en sa qualité d'aîné, il avait seul l'héritage, il s'était consacré à encourager sous toutes ses formes la production littéraire. En même temps, il avait, pour son compte, résolu de l'augmenter. Depuis des années, il rassemblait dans cette intention toutes les monnaies romaines qu'il pouvait se procurer, en vue d'un travail d'érudition qui devait comporter quatre volumes. La question de prix ne se posait pas pour lui.

Et si, depuis cinq jours, il s'était pour ainsi dire cloîtré, c'est qu'il ne voulait pas qu'on vit dans quelle fièvre il vivait, parce que l'antiquaire Goltzius, qui depuis plusieurs mois parcourait à ses frais l'Allemagne et l'Italie, et qui lui avait annoncé des trésors, ne revenait point.



En sa maison, sa gouvernante n'était pas la seule à s'inquiéter du tour que prenait l'humeur de son maître. Elle avait depuis quelques semaines obtenu de faire venir auprès d'elle sa nièce, une jolie campagnarde de vingt-cinq ans, vive et gracieuse comme un oiseau. Et celle-ci posait à Scholastique mille questions.

La belle, jusqu'à présent, avait repoussé toute demande en mariage. Il est vrai qu'elle n'avait été recherchée que par autant de rustres, qui ne lui venaient pas, disait la tante, à la cheville.

Le fait est que la jeune Monna semblait être de tout autre condition que la sienne. Elle avait été choyée à l'excès, la mâtime, par ses parents – fermiers de Marc – qui en étaient fiers à juste titre ; tous les gros ouvrages lui avaient été par eux épargnés. Elle n'avait guère que fait semblant de filer la laine jusqu'à présent, si bien qu'elle avait de douces mains blanches, des poignets menus, un pied fin et de jolis gestes. Elle savait aussi un grand nombre de chansons qu'elle chantait d'une voix à peine gutturale, qui s'infléchissait parfois et remuait imperceptiblement les traits de ceux qui l'entendaient. Mais les auditeurs qu'elle émouvait facilement lui importaient peu. Un beau jour, elle avait déclaré à sa tante qui venait la voir, qu'elle s'ennuyait

trop à la ferme paternelle, et qu'elle voulait s'en aller.

La bonne Scholastique, pour lui changer les idées, l'avait ramenée avec elle. Dès qu'elle s'était trouvée en la présence du seigneur Marc, la jeune fille lui avait fait, fort intimidée, une grande révérence. Et elle était devenue toute rouge sous sa légère coiffe blanche.

Il avait souri. Quand, plusieurs jours après, la tante avait parlé de reconduire la petite, celle-ci s'était jetée à son cou et l'avait suppliée de la garder auprès d'elle.

Le maître, à son tour, avait dit qu'elle pouvait rester tout le temps qu'elle voudrait. Et chaque fois qu'il l'avait croisée, il avait eu pour elle un regard plein de douceur.

Alors, la tante avait employé la jeune fille aux délicats travaux de la maison. C'était elle qui, entre les piles de draps fins, glissait le sachet de lavande, elle qui remplissait de fleurs et de branches fraîches les potiches lourdes, elle qui ouvrait, au soleil, la draperie de velours ; quand, tout simplement, elle ne parcourait pas, inactive et charmante en sa cotte claire, les salles le plus souvent désertes de la grande maison.

Il n'était qu'un endroit qui lui fût interdit : la librairie. Jusqu'à présent, elle n'avait pas senti le poids de la consigne. Mais depuis une semaine !...



Cependant, devant la vieille demeure, la rumeur augmentait. Tandis que Marc et les deux femmes, malgré leurs diverses préoccupations, avaient pris quelque repos, les préparatifs pour le supplice se terminaient.

L'aube allait amener le malheureux héros de la cérémonie : c'était un pauvre diable condamné pour hérésie. Il ne s'agissait de rien moins que de le brûler vif.

Monna s'éveilla au murmure de la foule. Elle s'était amassée dès la nuit noire, et depuis plusieurs heures des hommes et des femmes attendaient dans le brouillard pour être sûrs de mieux voir le spectacle, le moment venu.

La veille, Marc Laurin s'était écarté avec dégoût de la fenêtre. Mais la jeune fille, il faut croire, ne devait pas obéir au même sentiment. Elle ouvrit largement sa croisée. D'en bas, tous purent la voir et constater quelle superbe et fraîche fille elle était au réveil.

Certains s'étonnèrent d'apercevoir ainsi, comme chez elle, chez ce vieux garçon qui passait pour mener une austère vie, cette belle créature qui n'était visiblement ni sa parente, ni sa servante. Quelques

soldats lui firent des signes engageants : que ne descendait-elle ? Si elle voulait voir de plus près, on lui ferait une place ! Ou que n'invitait-elle quelques compagnons à venir auprès d'elle, si, de haut, on était mieux à même d'apprécier l'ensemble de la cérémonie ?

L'arrivée du condamné coupa court aux commentaires ; sur lui se concentrait maintenant tout l'intérêt.



Dans la pièce d'en dessous, Marc dormait. Le sentiment qu'au-dessus de sa tête un corps lourd venait de choir l'éveilla.

Il cherchait à se rendre compte de ce qui se passait, quand on frappa à la porte. Scholastique entra affolée. Elle demandait des sels. Elle avait trouvé sa nièce évanouie dans sa chambre. Marc s'expliqua alors le bruit qui venait de le réveiller, et tandis que la gouvernante remontait précipitamment, il s'habilla en hâte.

Quand à son tour il pénétra dans la chambre supérieure, la jeune fille reprenait ses sens. Il reconstitua aisément l'incident. Cédant à la curiosité, Monna avait cru pouvoir impunément se laisser entraîner à la satisfaire. Ses nerfs n'avaient pas résisté. Elle gisait encore, toute blanche, et puisqu'elle allait sortir de l'état où, par sa faute, elle s'était mise, on ne pouvait tout à fait la plaindre. Le spectacle de la mort ne doit jamais être pour personne un plaisir.

Il alla à la fenêtre qu'il ferma. Ses traits se crispèrent devant ce que lui non plus ne pouvait pas ne point apercevoir.

La jeune fille, en se réveillant à la lumière, trouva le visage du maître sombre et sévère.

Une crise de larme la secoua toute. Marc, sans lui dire un mot, se retira.



Il entra à nouveau dans sa bibliothèque. Il songeait : « Comme il est difficile d'aimer les hommes ! Ils sont les uns pour les autres, en dépit de cette croyance chrétienne dont, en ce pays, ils se réclament tous, autant de fauves, hyènes, chacals, chiens furieux ; de la naissance à la mort, ils se déchirent non seulement par nécessité, mais avec une atroce joie. Sous couleur, depuis quelques années, de soutenir la vraie religion, les plus bas instincts s'étaient librement sur les places publiques.

» Voulez-vous entendre sauter des os d'hérétiques ? Les abominations autour de vous se multiplient. Pour Dieu ! Pour la foi ! Dieu ? S'il n'existait pas, tel qu'on nous le présente ? Il y eut tant de dieux ! Pourquoi le nôtre serait-il le seul vrai ? Il y a tant de vérités qui, chaque jour, se révèlent différentes de ce que nous croyions la veille ! Il y a tant de choses à apprendre ! »

Marc se tourna vers ses livres. Il aimait mieux à nouveau leur revenir. Ils étaient là, tous autour de lui, enfermant toute la science de son temps. Ils étaient là, prometteurs, tentateurs, sous leur reliure d'art finement ouvrée, portant soit la devise de leur propriétaire : « *Virtus in arduo* », soit ces mots : « M. Laurini et amicorum ».

Ils étaient là, les livres nouveaux, fraîchement imprimés. Et là, les manuscrits anciens et précieux posés à plat, rangés, debout, serrés côte à côte. Ils étaient tout le passé ; ils annonçaient tout l'avenir.

Machinalement, Marc Laurin prit l'un d'eux, un recueil d'inscriptions latines, l'œuvre d'un ami, Martin De Smet. Et il sourit en songeant aux conseils affectueux qu'il avait naguère donnés à l'auteur. N'était-ce pas lui qui avait décidé le savant flamand à coordonner, à classer les inscriptions qu'il avait autrefois réunies en Italie ?

Et n'était-ce pas encore lui qui, après qu'un incendie eut détruit son travail, par des encouragements renouvelés de toute nature, avait relevé le courage abattu du malheureux et l'avait aidé à reconstituer son ouvrage ? De Smet – après bien d'autres jeunes auteurs – dédia à Marc Laurin cette œuvre qui devait être le fondement de l'épigraphie.

Maintenant le seigneur de Watervliet, rasséréné, comprenait qu'il allait attendre sans impatience Goltzius le temps nécessaire. Qu'était-ce que son œuvre propre, après tout, sinon une compilation qui serait peut-être bientôt dépassée : une vie de Jules César écrite par lui, en toute probité, d'après les documents qu'il avait pu faire rassembler ! Mais d'autres documents ne seront-ils plus tard découverts, qui feront apparaître les siens misérables ?

Et comme pour aujourd'hui il avait renoncé à voir Goltzius, il allait sortir, se promener.



Alors, celui qu'il attendait se fit annoncer. Il arrivait d'Anvers, tout simplement. Que portait-il cette fois-ci ?

— Ah ! ah ! de nouvelles vieilles pièces d'or. Oui, très curieuses. Vraiment, c'est une ruine, d'autant que l'imprimerie que Marc subventionne et que Goltzius dirige, entre deux voyages, coûte très cher. C'est bon ! Mais quel air sinistre, qu'y a-t-il ?

» Vraiment, les nouvelles du monde sont à ce point mauvaises ? On se bat dans l'Europe entière. On est pour ou contre Luther et Calvin ? Catholique ou protestant ? Est-ce si nécessaire ? Ne peut-on pas reconnaître qu'une réformation s'explique à certains égards, sans en venir aux mains ?

» Vous dites que Bruges est en effervescence. Oui, ce sont les vieilles querelles qui trouvent un nouveau prétexte pour se ranimer. L'éternelle lutte entre les ordres. Ne pourrait-on donc rechercher quelles sont les choses communes à tous les hommes, et s'entendre sur ce terrain ? Chimère, dites-vous ? Mon cher, laissez-moi me bercer dans les bras de cette chimère-là !

Comme ils étaient tous deux penchés sur un grimoire, une chanson, de la chambre supérieure, emplît les murs, une chanson populaire, acide, aux coulées vives de source printanière.

Et Marc murmura :

— Écoutez cette voix si fraîche ! Croyez-vous qu'une grande dame aurait tant de plaisir à chanter la nature ? Et plus de grâce ?

— Que dites-vous, seigneur ? Est-ce bien vous qui parlez ainsi ?

— La beauté n'a point de pays, ne choisit pas son toit. Elle doit être reconnue où elle se trouve.

Mais la chanson s'était tue. Des cris s'élevaient d'en bas. On frappait à la porte violemment. Les serviteurs accouraient. Car le guichetier apeuré avait vu par la grille plusieurs soldats aux faces violentes, qui déclaraient qu'ils voulaient entrer.



Quelques-uns étaient à demi ivres. Ils disaient au hasard des mots qui ne signifiaient pas grand'chose.

D'autres, qui semblaient de sang frais, demandaient :

— Est-il patriote, le seigneur Laurin ? M'est avis que non !

— Il est pour l'Espagnol ? Papiste ?

Les serviteurs tremblaient.

— Il y a une belle fille dans la maison.

— Ne cache-t-il pas de moines ? Ouvrez !

Marc parut.

— Ouvrez ! dit-il.

Six gaillards pénétrèrent dans l'hôtel.

— Que voulez-vous ? dit le maître.

— Perquisitionner.

— Par quel ordre ?

— Celui-ci.

Il n'y avait qu'à céder !

Alors, Marc apprit que de nombreux moines, recherchés par les calvinistes de Gand qui s'étaient saisis du gouvernement, s'étaient réfugiés à Bruges et qu'ils étaient soupçonnés d'avoir trouvé asile chez les patriciens brugeois. La faction calviniste de Bruges, faisant cause commune avec ses frères gantois, recherchait les fuyards.

— Que voulez-vous en faire ?

— Ce qu'ils font des nôtres quand ils les tiennent en leur pouvoir. Ne savez-vous point que devant votre porte, hier encore ?...

— Hélas !

— Laissez-nous passer !

Ils parcoururent les salles basses, puis ils montèrent au premier. Était-ce bien les moines qu'ils cherchaient ainsi ? Ils inspectèrent, à droite, à gauche, soupesèrent des vases, ouvrirent les armoires. Ils atteignirent la librairie, s'arrêtèrent devant les tableaux ; Marc Laurin les rejoignit. L'armoire aux médailles était près d'eux. L'un d'eux s'y appuya. Nul n'y prêtait attention. Ils sortirent et prirent l'escalier qui menait à la pièce d'au-dessus. Marc les suivit encore.

Ils pénétrèrent tous dans la chambre de Monna. Elle était debout près de son lit, en assez singulière vêtue. D'un coffre, elle s'était, pour passer le temps, amusée à extraire un costume ancien de dame châtelaine, richement brodé, et, joyeuse, elle essayait de marcher, empêtrée par la robe aux grands plis. Sa tête fraîche et décoiffée émergeait comme une marguerite d'un rosier. Elle avait laissé à terre, en désordre, sa cotte paysanne. Quand elle vit entrer tous ces hommes, comme si elle eût été nue, elle s'élança vers cette cotte et l'étendit devant elle.

Un large rire secoua la soldatesque ! Scholastique se précipita vers sa nièce :

— Que fais-tu là, petite sottie ! Ne nous gêrons pas, non, vraiment ! Mettre la robe de la défunte mère de Marc Laurin ! Toi, ma nièce, une pauvre petite villageoise. Tu ne te rends pas compte !

Le maître hochait la tête !

Assurément, Monna ne se rendait pas compte qu'elle venait de l'échapper belle.



N'empêche qu'après le départ de ces inquiétants visiteurs, Marc resta soucieux. Il se rappelait que trente ans plus tôt, Érasme confiait à son ami le chanoine que les temps nouveaux étaient gros d'orage. Il se rappelait comment, à ses débuts, Luther avait séduit le savant,

jusqu'au moment où ce dernier avait été, lui aussi, sommé de se prononcer pour la religion nouvelle, dans laquelle tout ne lui plaisait pas.



Il se rappelait d'autant mieux, qu'en un petit cabinet de bois précieusement ferré, il gardait comme un trésor la correspondance qu'en ces premières années de trouble Érasme avait écrite au chanoine. Il pouvait relire une lettre qu'on eût cru rédigée d'hier.

Le grand humaniste écrivait à l'autre comment les choses se défiguraient quand elles sont grossies par la calomnie.

Érasme, le grand homme, adulé de tous, n'avait-il pas dû, pour préserver sa vie et son œuvre, fuir de ville en ville, à certains moments, la fièvre qui s'emparait des esprits agités ?

Maintenant, tout recommençait.

Pourtant, un instant on avait pu croire que la Flandre se garderait des meurtrières contagions de France, d'Allemagne. Mais non, elle s'était mise en route plus tard. Le moment semblait venu.



Que faire ? Résister ? Comment ? De quel bord se ranger ? Partout des forcenés. Prendre le parti des moines éhontés qui, depuis un siècle, affolaient les uns et les autres, de pratiques grotesques et macabres ? Prendre celui des gueux ? Les calvinistes n'étaient-ils pas, ici, les mécontents du sort, les aigris, les jaloux ? Ils étaient un bien petit nombre, les purs réformateurs du culte. La plupart se moquaient de tout, hormis des profits à tirer du désordre.

Il aurait fallu lutter contre tous ; aucun ne l'intéressait vraiment. Et puis, Marc Laurin n'avait pas la foi qui fait qu'un homme se jette à corps perdu dans les mêlées. Il appréciait les idées des uns ou des autres, en aurait volontiers soutenu quelques-unes, mais il ne se sentait pas l'homme d'une seule.



Il essaya de se remettre à ses travaux d'érudition. Mais à tout

moment il était dérangé.

L'agitation grandissait en ville. Des troupes armées parcouraient les rues. Des injures s'échangeaient entre voisins. Marc, qui ne frayait guère avec les tiers, n'était pas mieux vu pour cela. Il devenait suspect aux deux camps. C'était surtout la pauvre Scholastique qui se rendait compte de l'état d'esprit hostile à l'égard de son maître. Ils ne se gênaient guère quand ils la rencontraient pour dire à son nez leur façon de voir :

— Et ton propre à rien, quand va-t-il se décider à être bon à quelque chose ? proférait l'un.

— Au lieu de chercher dans les livres ce qui se passe dans la lune, il ferait mieux de nous aider, narguaient les autres.

Quelques-uns commençaient à répandre le bruit qu'il était peut-être un athée.

La vieille alors se signait.

— Athée ! Que dites-vous ? Grand Dieu, qu'est-ce que cela signifie ? Mon maître est le meilleur des hommes. C'est peut-être ce qui lui porte tort !

Tout apeurée, elle revenait vers la maison et elle confiait à Marc et à sa nièce ses craintes.

Cela pourrait bien mal finir !

Alors Marc la rassurait. N'empêche qu'il demeurait songeur, souvent.

C'est que, vers le même temps, il recevait, tant de ses amis que de ses ennemis, des avertissements qu'il commençait à tenir pour sérieux. Les premiers le conjuraient de prendre ses sûretés. Il fallait qu'il se rendît compte qu'il était menacé de toutes parts. Quant à ses ennemis, ils glissaient des pamphlets chargés de menaces sous sa porte.

Un matin, un messager remit au portier une lettre en prenant mille précautions. Elle était d'un frère de Marc, qui habitait les environs et lui faisait savoir qu'il tenait, de source certaine, que leur arrestation à tous deux était en principe décidée. Il fallait au plus vite quitter Bruges, chacun séparément. On se retrouverait dans quelques jours à Calais. Cette fois, Marc n'hésita plus. Le messager repartit porteur de sa réponse. C'était entendu. Avant le lendemain, l'hôtel de Watervliet serait vide.



Les domestiques, à l'exception de Scholastique et de Monna, étaient allés se coucher. Marc avait mis celles-ci au courant de sa décision. Il souhaitait passer dans le recueillement les derniers moments qu'il

allait peut-être vivre en sa maison. Il tenait aussi à assurer à ses gens la plus grande sauvegarde. Les deux femmes avaient accueilli avec calme la nouvelle. Tout serait bien de ce côté. Il monta donc comme les autres soirs l'escalier de la bibliothèque. Machinalement, il ouvrit un livre. Une fois de plus sa devise lui apparut.

C'était ou jamais le moment de s'y conformer. De la force d'âme ! Certes, il lui en avait quelquefois fallu dans la fortune, conseillère molle des joies faciles, pour ne pas s'abandonner à toutes les sollicitations extérieures, qui guettent l'homme riche : souvent, il avait renoncé pour des choses hautes à des choses bonnes. Mais, en même temps, il s'était dit qu'il n'avait pas à cela un très grand mérite ; il aimait l'élégance ; il savait sous toutes ses formes se l'offrir spontanément. Maintenant, les possibilités de réalisation qu'il voyait devant lui changeaient complètement de nature. Il se rendait clairement compte qu'il allait passer de la vie du grand seigneur, menant l'existence qu'il aime, à celle du proscrit, disposant de celle que l'on consent à lui laisser. Des heures précaires, voilà ce qui, aujourd'hui, lui était accordé. Où aller ? Son frère lui avait donné à Calais un rendez-vous qui ne lui déplaisait pas. Calais, c'était en France. Laurin aimait la vieille terre suzeraine, après la sienne, plus que toute autre. C'était vers elle que tous les siens avaient toujours tourné la tête. À présent, plus que jamais, il se sentait attiré par elle.



Quand, vers la mi-nuit, il descendit à l'écurie pour seller lui-même le cheval qui devait l'emmener et pour charger celui qui porterait son bagage, il y trouva Scholastique et Monna qui s'occupaient d'atteler une légère voiture. C'est alors que les deux femmes lui déclarèrent qu'elles voulaient partir avec lui.

Marc ne s'attendait pas à cela. Et, de fait, il en fut plutôt contrarié. Il avait dû, un moment plus tôt, se faire violence pour se séparer de Monna, dont la mutinerie tantôt l'enchantait et tantôt l'agaçait.

Il avait fini par trouver que les événements qui l'obligeaient à partir allaient tout arranger.

Et de nouveau, toutes sortes de questions recommençaient à se poser.

On convint d'un moyen terme. Soit : on ferait route à trois, mais un moment seulement, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la ferme des parents de la jeune fille. Cela n'imposerait à Laurin qu'un petit crochet. Alors, on se séparerait. Car, décidément, aucune autre solution acceptable ne semblait au seigneur de Watervliet pouvoir être décemment prise par

lui.

Celui-ci remit alors à Scholastique une assez forte somme d'or, qu'elle dissimula dans les vastes poches de ses jupons. La jeune fille fut aussi lestée de la même manière. Quant à Marc, avant tout, il tenait à emporter ses médailles anciennes. C'était là son trésor. Il en chargea la bête de renfort. Elle n'aurait pu, après cela, rien recevoir de plus sans plier sous le faix.



Vers trois heures du matin, ils sortirent le plus doucement possible de l'hôtel par une porte qui donnait sur des terrains déserts. La vieille femme pleurait. Marc allait en avant. Il avait été convenu qu'elles suivraient à une faible distance.

En cas d'attaque, elles devaient ou l'appeler si elles étaient en danger, ou s'abstenir de le connaître, si c'était lui qu'on tentait de dépouiller.

Ce fut cette dernière hypothèse qui se trouva, dès leur sortie de la ville, réalisée.

Marc fut arrêté par une patrouille et, en un clin d'œil, entouré de vingt soldats gueux, qui le sommèrent de leur donner tout ce qu'il possédait.

Ici encore, la résistance ne pouvait amener que la mort sans phrases. Laurin se laissa, sans un mot de prière, prendre ce qu'il ne pouvait défendre : les deux chevaux, ses précieuses médailles ; heureux encore de constater qu'on lui laissait ses vêtements, qui étaient sans doute trop simples pour tenter personne. Il resta donc sur la route, seul, en pauvre hère qui n'a plus, pour continuer, qu'à compter sur la charité. Il lui restait la possibilité de rentrer à Bruges. Mais il répugnait au seigneur de Watervliet de revenir en si piteux équipage dans la maison de ses ancêtres. Il aimait mieux essayer autre chose.

C'est alors que la voiture des deux femmes le rejoignit. Tout l'équipage était indemne. Satisfaits de leur récent exploit, les soldats se partageaient dans le fossé leur butin, au moment où la voiture passait à son tour. La jeune fille s'était cachée au fond. La vieille seule avait montré son crochu profil. Et personne n'avait été tenté de la retenir.

Le seigneur Marc n'avait pas l'embarras du choix. Il monta près d'elles. Et tout le monde repartit.

Le chemin se poursuivit sans plus d'émotions. Celle-là, il est vrai, avait plongé Marc Laurin dans un douloureux mutisme. La raison d'être de sa vie venait définitivement de lui échapper.

Les deux femmes, animées par le danger dont elles sortaient, se réjouissaient. Elles trouvaient qu'au fond, c'était la bonne part qui restait. Avaient-ils été dupes, les voleurs ! De vieilles monnaies noircies, usées à demi, qu'ils se partageaient, tandis que le bel or, tout neuf, leur passait sous le nez !

Marc, agacé, s'efforçait de ne pas entendre. Qu'eût-il pu dire qu'elles eussent compris ? Il regardait Monna avec une espèce de douleur. Que sa vieille nourrice fût fermée à certaines choses, il l'admettait ; mais l'incompréhension de la jeune fille l'exaspérait. Voilà qu'elle riait maintenant à gorge déployée, la petite folle ! Certes, depuis qu'elle s'en était venue avec sa tante, aucun jour ne lui paraissait avoir été aussi drôle que celui-ci.

Au fond, peut-être n'était-elle pas fâchée de revenir à son village. Elle avait dû parfois s'ennuyer bien fort dans la maison du seigneur Marc !...



Ils atteignirent la ferme le jour suivant. Ici, Laurin redevenait le maître. Il donna ses instructions.

Il s'en allait à Calais. C'était là qu'il faudrait envoyer les fermages jusqu'à nouvel ordre.

Puis, comme il en avait assez de voyager en voiture à mulet, il fit chercher un cheval. Il voulait repartir sur l'heure. Mais ce fut une nouvelle histoire. Cette fois, si la jeune fille n'osait parler de le suivre, la vieille suppliait son maître de l'emmener. Ne l'avait-elle pas, depuis l'enfance, suivi partout où il lui avait plu de demeurer ? Il y a beau temps qu'elle aurait pu se retirer. Elle avait de quoi se suffire, Dieu merci ! Mais quitter celui qu'elle avait nourri, dans de pareilles circonstances, il ne fallait pas y penser.

Qu'il l'emmène donc ! Il savait pourtant bien qu'elle n'était pas gênante. Il savait bien aussi qu'elle seule pouvait le soigner quand il était malade, ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour.

Marc, bougon, consentit.

Alors ils repartirent, lui à cheval, elle en voiture. Et, deux jours après, ils étaient à Calais, où Laurin retrouva son frère.



Après quelques jours, celui-ci décida d'aller attendre à Lille des

temps meilleurs. Marc resta à Calais. Il y voyait, comme à Bruges, un grand ciel sur des eaux tristes : et tristes étaient son cœur et son esprit.

Il s'installa dans une humble maison. Ses moyens ne lui permettaient pas mieux. Scholastique, après avoir été sa nourrice, puis sa gouvernante, était devenue sa bonne à tout faire. Il n'avait jamais été, par elle, soigné plus tendrement.

Un cousin, après son frère, était venu le voir pour lui offrir à Bergues l'hospitalité. Il vivait là, dans ses terres qu'il faisait prospérer. Il y élevait sa famille. Marc songeait avec gravité que si son frère s'obstinait comme lui à ne point se marier, c'étaient ces cousins de Bergues qui continueraient sa race. Cela serait bien. C'étaient des gens simples et forts, faits pour durer. Sa tâche, à lui, était finie. Il fallait le laisser : il avait donné ce qu'il avait pu. Et c'était assez.

Il voulait demeurer seul, en paix. Seul. Il perdait le goût des plaisirs humains, la confiance en la vie ; valait-elle qu'on se donne tant de mal ? Être homme, quelle misère !

Nous ne nous comprenons pas même bien entre nous. Assis tout près, tout près, sur la même banquette d'une voiture, par exemple, nous restons aussi étrangers que si nous étions à cent lieues les uns des autres...

Bien que Marc ne se plaignît pas de la nouvelle et dure vie qu'il devait maintenant mener, Scholastique le voyait chaque jour dépérir. De bonne foi, il avait cru, dans l'opulence, qu'il n'avait pas de grands besoins. Il mourait pourtant d'avoir dû s'arracher à son cadre. Si son âme ne fléchissait pas, sa complexion trop délicate de plante de serre se refusait à affronter l'intempérie.

Après trois mois d'exil, il comprit qu'il devait se préparer à la mort. Il l'envisagea avec calme. Et ce lui devint une dernière et familière occupation que de méditer sur elle. Il ne la trouvait, en cette extrémité, ni terrible, ni repoussante. Il se disait que son existence, que des milliers d'existences ne sont, de rares moments mis à part, qu'autant de longues et cruelles solitudes. L'idée que, peut-être, il allait enfin briser sa prison de cristal, le faisait presque sourire.

Scholastique était moins philosophe. Elle essayait vainement de cacher ses yeux rouges. Sa peine devait être la dernière et suprême douceur de la vie de son maître. Il songeait qu'une personne, au moins, penserait quelquefois à sa mémoire. Il se réjouissait que ce fût un cœur simple.



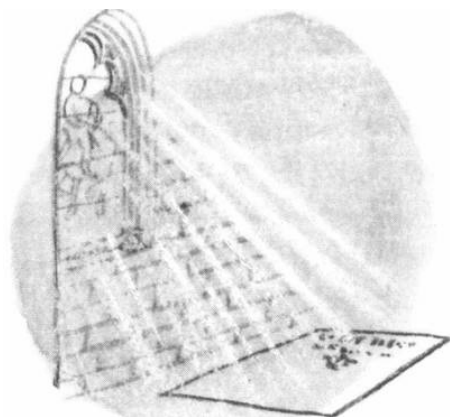
C'est qu'il ne voulait point, en la modestie de ses derniers jours, se

bercer de l'espoir de survivre autrement.

Après sa mort, sa dépouille fut déposée en l'église Saint-Maurice de Calais, sous une simple dalle. Et tout pouvait laisser supposer que rien de lui ne se transmettrait aux générations futures.

Pourtant, les trésors qu'il avait – par amour de la science – rassemblés, presque tout au long des années se retrouvèrent. Ils sont maintenant dans divers musées et bibliothèques de Belgique, d'Angleterre et de France. Et son nom demeura. Parce que les hommes et les livres qu'il avait aimés le portèrent jusqu'à nous.

Lui qui avait été nourri dès l'enfance aux bonnes lettres, n'est-ce pas sous cette forme qu'il eût envisagé l'immortalité ?



L'UN D'EUX



ORSQUE dame Bernardine de Rochies tint pour la première fois dans ses bras le treizième enfant que le ciel venait de lui envoyer, un garçon, elle eut, en le pressant doucement contre son cœur, un sourire chargé d'inquiétude. Car le nouveau-né apparaissait plutôt chétif. Et, par ailleurs, la jeune mère, très éprouvée par cette naissance qui en suivait tant d'autres, croyait sa dernière heure arrivée.

— Pauvre petit être, lui dit-elle faiblement : une vie bien difficile t'attend. Que va-t-il advenir de toi ? Ton pauvre père aura beaucoup de peine à pourvoir aux besoins et à faire la situation de tes aînés. Et je crois bien avoir usé mes forces, ces derniers temps ; que pourrais-je, avant de quitter cette terre, te donner qui puisse te protéger ? J'ai idée que mon prénom te portera bonheur, ou du moins t'aidera à surmonter les difficultés de toutes sortes qui, dès ton premier jour, t'attendent. Enfant de Bernardine, appelle-toi Bernard !



Quand, un mois après, la jeune femme, très bien portante, n'eut plus la moindre crainte d'être prématurément enlevée à ses devoirs et à ses joies familiales, elle n'en continua pas moins à prétendre que le petit Bernard ne poussait pas aussi bien que ses aînés, et qu'il y avait sûrement, dans le destin de ce dernier, quelque chose de redoutable, puisqu'elle tremblait pour lui comme elle n'avait jamais tremblé pour aucun de ses autres enfants.

Son époux, qui était bon, mais qui ne s'attardait guère à prévenir des malheurs contre lesquels il ne pouvait rien, lui disait :

— Que te perds-tu, ma bonne amie, dans la sensibilité et l'exaltation, alors que tout va bien autour de nous ? Les femmes ont singulièrement le goût de la souffrance. Bernard, crois-moi, a les meilleurs yeux du monde, des yeux qui veulent vivre. Il nous enterrera tous, comme cela se doit, du reste. Allons, cesse de te tourmenter inutilement pour lui.

Bernardine s'efforçait alors de chasser ses préoccupations et de penser à des choses gaies. Il faut reconnaître qu'elle avait, certains jours de pluie, matière à réflexions moroses.

Chacun sait en effet que le temps agit malgré nous sur notre caractère. Et à Bergues, où résidaient en leurs terres les seigneurs de Rochies, il pleuvait souvent.



Chaque matin, le père de famille chaussait ses grandes bottes. Et il s'en allait surveiller les travaux que son domaine comportait. Ce n'était guère, encore qu'il fût vaste. Car il était marécageux sur une grande partie de son étendue et impropre à toute culture.

Parfois, au cours de ses randonnées, il poussait une pointe jusqu'à la côte, à cheval. C'était là sa grande distraction. Il ne se l'offrait que rarement. Son regard se perdait alors, avec une ivresse qu'il contenait mal, dans les étendues grises derrière lesquelles il y avait des pays qu'il ne connaîtrait jamais. Il soupirait et il reprenait le chemin des dures terres éventées, qui faisaient vivre plutôt chichement sa nombreuse famille.

Pendant ce temps, à la maison. Bernardine, de son côté, songeait que, si elle avait eu moins d'enfants, elle aurait sans doute mené, elle aussi, une autre vie. Elle aurait pu aller avec son mari à la cour et y faire aussi bonne figure que bien d'autres, par exemple que son amie d'enfance, Lucile, qui lui écrivait de Paris des lettres si joyeuses. Là-bas, c'était, paraît-il, une fête perpétuelle. La poudre, les mouches, la comédie occupaient fort les jolies petites comtesses qui avaient quitté leur province pour vivre dans la capitale.

Ce n'était pas que Bernardine fût frivole, mais elle était jeune et belle et son imagination était vive et privée d'aliment.



Le soir, à la veillée, son époux l'entretenait de ses projets. Il songeait au placement de sa nichée. Il avait en vue, pour l'aîné de ses fils qui atteignait seize ans, une heureuse alliance. Il entrevoyait pour le second un bénéfice. Deux des filles, qui étaient jolies, trouveraient vraisemblablement des maris, sinon parmi la noblesse, du moins dans cette bourgeoisie bien établie de Bruges ou de Bourbourg, qui joint à la fortune le goût de la beauté. Les autres... iraient au couvent. L'une d'elles, d'ailleurs, aurait peut-être la vocation.

La dame de Rochies acquiesçait. Mais, à un moment, elle ne manquait jamais de dire :

— Et de Bernard, que ferons-nous ?

Et lui, chaque fois, de répondre :

— Ma foi, je ne sais trop.

Alors, elle appelait dans un cri son dernier-né ; elle le berçait longuement et, en le couvrant de baisers, elle lui disait :

— Mon amour, mon pauvre cher petit ! Que deviendras-tu donc, toi ? Personne d'autre que moi n'a l'air de se le demander. Comme si cela n'avait pas d'importance !



Lorsque le petit Bernard atteignit ses treize ans, un grand malheur fondit sur la maison. Sans crier gare, le seigneur de Rochies fut, en quelques jours, emporté par une maligne fièvre qu'il avait prise un soir de brouillard dans les dunes. Sa veuve en fut fort affligée. Et aussi ses enfants, comme de juste. Mais le petit Bernard, tellement plus que les autres, qu'on dut le faire coucher. Sa mère, au désespoir, crut qu'elle allait le perdre. Tant qu'il ne fut pas complètement rétabli, elle ne voulut s'occuper d'autre chose que de son enfant menacé.

Elle devait pourtant, très vite, apprendre qu'elle allait avoir à faire face à de multiples difficultés. C'était à qui paraissait devoir se jeter le plus avidement sur le pauvre bien de la veuve et des orphelins. À commencer par les gens du roi, qui prétendaient lui faire payer on ne sait quel droit de reconnaissance de noblesse. Comme si tout le monde ne savait pas, à Bergues, que les de Rochies, depuis cinq cents ans, jouissaient en toute équité des prérogatives et des privilèges qu'ils devaient à leurs ancêtres !



Tandis que les frères et sœurs de Bernard s'établissaient pour le mieux de la famille, celui-ci, qui se sentait du goût pour le métier des armes, mais qui, par ailleurs, était très tenté par l'étude, se montrait très appliqué au collège.

Sa mère était fière de lui. Et comme il se montrait envers elle le plus tendre des fils, elle se complaisait à le retenir en sa société. Non seulement il ne songeait jamais à se dérober à la douce compagnie maternelle, mais il se faisait un doux devoir de suivre la conversation durant les veillées. C'est ainsi que la mère et l'enfant commentaient volontiers les bons auteurs des siècles passés. Mais ils s'intéressaient encore davantage à ceux de leur temps. Les œuvres, notamment, de monsieur de Voltaire les comblaient d'aise.

Le jeune Bernard faisait, de son côté, d'autres découvertes que Bernardine eût sans doute moins approuvées. Il pratiquait Jean-Jacques Rousseau. Un jour, la dame de Rochies avait trouvé dans la maison un livre qu'elle n'avait point jugé d'une lecture très saine. Et une autre fois, elle en avait parcouru un autre qui l'avait remplie de stupeur : il s'agissait d'une espèce de contrat que les hommes auraient passé ensemble et qui établissait leur égalité. Comme si ceux-ci étaient véritablement en quelque point égaux ! Comme s'il n'y avait pas entre eux des âmes infranchissables ! Il fallait que ces pages fussent écrites par un fou !

Mais comment son enfant pouvait-il se complaire en de telles turpitudes ? Elle l'interrogea.

Il reconnut que ce mauvais livre lui avait été prêté par un ami.

Mais quand elle voulut le lui faire dénoncer, pour qu'elle fit chasser du collège ce garçon dangereux, Bernard répondit qu'on le hacherait plutôt que lui arracher le nom de celui qui avait eu confiance en sa discrétion.

À ce trait. Bernardine connut que son enfant devenait homme, et qu'en dépit de ses fréquentations nouvelles, il prenait les traditions d'honneur de sa caste.

Peu après, le jeune homme reporta l'ouvrage emprunté à son propriétaire : le curé d'un village voisin.



À l'automne suivant, Bernard s'apprêtait à quitter sa ville natale, avec cette joie mêlée de mélancolie, que donne le sentiment d'une vie qui commence sur un déchirement. Comme tous les Flamands, il aimait son pays de brumes et de nuées...

Il fit avec sa mère, le long des douves, une promenade qui devait

rester toute son existence dans sa mémoire.

Bernardine donnait, naturellement, à son fils, de tendres et puérils conseils, qu'il écoutait respectueusement et qu'il savait bien qu'il ne suivrait pas. Pouvait-elle, la très chère, se mettre à la place de l'officier qu'il se préparait à être ? Croyait-elle donc que, désormais, il appartiendrait tout à fait à celui-ci de se comporter selon les prescriptions reçues ? La discipline militaire allait le prendre, et le roi.

Au fond, Bernardine le savait. Reverrait-elle seulement jamais celui qui allait partir ? Elle lui souriait bravement, mais ses lèvres, malgré elle, tremblaient.



C'est à l'école du génie de Mézières, où ses quartiers de noblesse lui permettaient d'entrer, que Bernard devait faire, en compagnie d'autres gentilshommes de son âge, son apprentissage militaire.

C'est là qu'il s'initia aux mystères des constructions de défense qui devaient résister à tous les assauts ; notamment les fortifications. C'est là encore qu'il commença d'apprendre à connaître les autres hommes, c'est-à-dire ceux de son rang.

Jusqu'à ce moment, en sa petite ville, il n'avait guère eu de rapports suivis avec aucun d'eux. En Flandre, dès lors, chaque famille formait un cercle fermé, qui se suffisait à lui-même. À Mézières, il apprit comment, à l'esprit de famille, peut s'en juxtaposer un autre. Lorsque les élèves de l'école déclaraient appartenir au corps du génie, leur voix s'affermissait en un même accent d'une fierté particulière. Tous entendaient former une catégorie à part, où la valeur plus que la naissance les distinguerait.

Après trois ans passés à Mézières, Bernard, devenu le lieutenant en second de Rochies, était l'incarnation vivante du parfait officier Louis XV. Il en avait la belle prestance, l'élégance, le tranquille courage. Il était prêt chaque matin, en vérifiant la netteté de ses dentelles, à se rendre sans commentaire où pouvait lui commander d'aller la raison d'État ou le bon plaisir de son souverain.



À ce moment, l'amie de Bernardine, Lucile, toujours bien en cour, offrit au jeune homme de le faire venir à Paris, et de le présenter au vieux roi, par l'intermédiaire de quelques dames et de quelques

gentilshommes bien placés. Mais Bernard, qui savait dans quelle atmosphère de dissipation s'égarait la haute noblesse parisienne, ne fut pas tenté par l'existence des courtisans. Il méprisait, de toute sa haute taille de Flamand, ceux qui passaient leurs jours à courber l'échine et à mendier des sourires. Il entendait suivre sa destinée, sans bassesses, en homme d'honneur, plus qu'en intrigant tenté par les honneurs.

Aussi, quand il reçut l'ordre de rejoindre le régiment d'artillerie où il devait servir deux ans, attaché au corps des mineurs, s'y rendit-il sans la moindre protestation intérieure.

Deux ans plus tard, il fut envoyé à la suite des brigades du génie, ce dont il s'estima heureux.

Mais, lorsque « pour étendre et varier ses connaissances », il dut passer dans un régiment d'infanterie, il ne rechigna point.

C'est qu'il se rendait compte qu'effectivement, il s'élargissait l'esprit à mesure qu'il parcourait ce pays de France qu'il devait servir et aimer.

Il avait, par ailleurs, quelques déceptions. Il pensait parfois que les militaires, au milieu desquels il vivait, n'offraient pas de grandes ressources. L'officier général ne parlait guère que de son traitement et de son quartier d'hiver ; les autres, que femmes et jeux ; les cavaliers ne s'entretenaient volontiers que de leurs chevaux. Aucun ne prenait de plaisir à la réflexion, à aucune étude. Il s'ensuivait, au bout de quelques années de vie de garnison, pour celui qui s'adonnait volontiers aux choses de l'esprit, un malaise plus ou moins pénible.

Bernard le ressentait. Il s'en ouvrait parfois par lettre à sa mère. Celle-ci lui conseillait vivement de se marier. Mais le jeune homme se sentait si peu maître de son temps et même de sa vie, qu'il hésitait à faire partager à une compagne les hasards de son aventureuse et assez morne existence.

Il préférerait se contenter des distractions qui lui étaient offertes au jour le jour. Il aimait le théâtre. Dans chaque ville qu'il traversait, les officiers avaient leur place réservée sur la scène. Tandis que la plupart de ses camarades s'enquéraient au débarqué des maisons de jeux, il allait voir représenter les pièces en vogue.

Outre que cela le récréait réellement, il échappait ainsi aux sarcasmes auxquels s'exposaient ceux qui, leur service terminé, s'enfermaient dans leur chambre pour dessiner, faire de la musique ou, comme à vrai dire il aimait à le faire, pour lire les nouvelles à la main, auxquelles il s'était abonné et qui, écrites de Paris, lui coûtaient le meilleur de son argent de poche. Mais il ne plaignait pas les douze louis qu'il y consacrait par an. Ces feuilles lui permettaient de se tenir au courant des idées nouvelles qu'émettaient les philosophes, des principes libéraux mis en honneur par la guerre d'Amérique. Un mot

tout nouveau le secouait parfois d'un enthousiasme étrange : celui de « Liberté », qui revenait très souvent dans les discours qu'il lisait.

Mais à peine le jeune officier avait-il franchi la porte de sa chambre, qu'il redevenait de la tête aux pieds le plus discipliné des sujets d'un roi auquel il se sentait lié par les serments les plus sacrés.



Il y avait dix ans qu'il parcourait ainsi au service royal tantôt des garnisons de tout repos, tantôt des bastions moins sûrs. Il attendait d'être promu capitaine. Quand il le fut, il eut une joie sur laquelle il ne comptait point ; il reçut l'ordre de rejoindre un régiment de son pays. Alors il retrouva ceux qui, en Flandre, restaient des siens, sa bonne mère, quelques-uns de ses frères et sœurs.

Son retour fut fêté par ces derniers avec une joie égale. Pourtant, au bout de quelques heures de conversation, il lui apparut que désormais, quelque chose, dans les rapports qu'il avait avec eux, était changé.

Il revenait au pays avec un esprit nouveau : sa famille était restée la même. Il s'ensuivait parfois entre Bernard et ses frères une gêne singulière.

C'est alors que Bernardine réussit à décider son fils au mariage. Sa carrière militaire prenait en effet, avec sa nouvelle promotion, un tour nouveau. Les places fortes, qu'il allait avoir désormais à surveiller, pourraient toujours, quoi qu'il advînt, abriter une compagne. À tous égards, le moment semblait à la mère propice pour que son fils fondât une famille. À la fin de l'année 1788, le jeune homme se décida à demander en mariage une fraîche et fine patricienne de la région. Il l'amena deux mois plus tard à Gravelines, où il venait d'être affecté.



À peine était-il marié d'un mois qu'il dut la quitter, pour une absence qui ne devait durer que quelques jours. À la suite d'ordonnances royales qui venaient d'être promulguées, il avait été désigné pour se rendre, en compagnie de quarante-deux autres gentilshommes, à Bailleul où des cahiers de doléances se devaient rédiger. En effet, depuis quelque temps, le jeune monarque Louis XVI se trouvait en difficulté. Et il avait pensé qu'il pourrait être bon de demander au pays le moyen de remédier aux maux dont il semblait souffrir. C'est pourquoi, d'accord avec son conseil, il avait décidé de

convoquer à cet effet les représentants des trois ordres qui constituaient l'État : la noblesse, le clergé et le tiers.

Dans la salle échevinale où il travaillait à la rédaction des cahiers, Bernard, entre deux discussions, songeait... Dans une lumière froide lui apparaissait, couchée sur le papier, la liste longue des abus de toutes sortes, qui tissaient sur le royaume une toile néfaste. Il entendait encore la voix de ce petit avocat, député du tiers, qui ne se gênait point pour clamer par les rues de Bailleul que ce qu'il fallait, ce n'était point rédiger de serviles doléances, mais couper le mal par sa racine. Le quidam se nommait Bouchette, et il semblait fort écouté.

Bernard, pensif, se demandait où était le mal qu'il convenait de couper.



Il ne devait pas tarder à le savoir. À peine était-il revenu auprès de sa jeune femme, qu'il était à nouveau obligé de la quitter, convoqué à Versailles, cette fois, par le roi lui-même qui réunissait les représentants des trois ordres en États généraux.

Bernard de Rochies, depuis plus de dix ans qu'il servait la monarchie, n'avait jamais approché le roi.

À l'heure où la chose allait se produire, il songeait avec une sorte d'attendrissement au moment où il allait enfin se trouver face à face avec lui. Certes, au cours des années précédentes, il s'était, en toutes circonstances, comporté comme le plus loyal de ses sujets, mais depuis quelque temps, il ne portait plus, au cours des réunions d'officiers dont il faisait partie, la santé du souverain avec la même flamme qu'en sa jeunesse. Ce n'était pas précisément qu'il fît grief à la royauté de la médiocrité de sa vie d'officier ; il savait, en choisissant la carrière militaire, ce qui l'attendait. Mais il n'avait pas prévu l'arbitrage et les irrégularités qui avaient rendu si précaire son existence matérielle, mal payée, au hasard des disponibilités des caisses de l'État. Le roi ne savait peut-être pas combien son armée souffrait parfois de cet état de choses. Il ne savait pas que les jeux qu'il condamnait à juste titre, comme le pharaon ou la barbacotte, étaient devenus, pour la plupart des officiers, le plus clair de leurs ressources. Il ne savait pas bien d'autres tristes choses, hélas... Mais il allait être informé.

Désormais, plus d'ordre, plus d'équité allaient en son nom régner. Les Français allaient comprendre qu'ils étaient, tous, les enfants d'une patrie commune ; l'humanité allait devenir le principe des actions des hommes. Ils allaient être plus libres ; ils seraient plus heureux. Car ils

se régénéreraient par l'amour les uns des autres. Et les seules larmes que leur sensibilité leur ferait désormais verser seraient des larmes de tendresse et de joie.

Bernard ne tarda pas à revenir de ses illusions. Lorsqu'il arriva à Versailles et qu'il se fut rendu, suivant les instructions reçues, à l'Hôtel des Menus, où il devait prendre place parmi les autres députés de la noblesse, il ne put se défendre d'une impression fâcheuse.

D'abord, quand le roi, le chapeau sur la tête, fit son entrée devant rassemblée découverte et lut la froide proclamation dans laquelle il commençait par rappeler qu'il commandait à la nation, et qu'il était décidé, avant tout, à maintenir intactes son autorité et la monarchie.

Ensuite, au cours du rapport que présenta le ministre Necker, que personne n'entendit – tant il s'exprimait péniblement, dans une salle dont l'acoustique était défectueuse – et qui parut à tout le monde aussi inintelligible qu'interminable.

Enfin, lorsque Bernard regarda l'assemblée, il sentit pour la troisième fois son cœur se crispier à la vue de l'uniforme qui avait été imposé aux députés du tiers, une demi-livrée, de laquelle les représentants du peuple laissaient émerger un visage consterné.



Dès le lendemain, les trois ordres, convoqués pour délibérer, s'affrontèrent.

Au cours des discussions qui s'ouvraient, le capitaine devait être amené à bien des considérations nouvelles. Il faut croire qu'il n'était point sot car, oubliant le point de vue sous lequel il s'était placé d'abord, qui était celui de sa caste, il s'efforça des premiers à envisager les questions sous l'angle plus général de tous les citoyens de la nation, quelle que fût leur connaissance. Le désintéressement est contagieux. Autour de lui se chuchotait que le seul parti à prendre, dans la gravité d'une situation insoupçonnée jusqu'alors, était le renoncement à tous les privilèges que détenaient les ordres supérieurs.

Quelques jours après, ce premier mouvement se perdait dans des discussions d'opportunité. Les députés de la noblesse décidaient de ne pas se présenter aux assemblées suivantes. Le haut clergé, prudemment, s'évanouissait des séances.

Les députés du tiers, restés seuls dans la place, décrétaient qu'ils constituaient désormais « l'Assemblée nationale ». Et ils annonçaient que, par la suite, les impôts seraient perçus, non plus par le roi, mais selon le mode que ladite « Assemblée nationale » indiquerait.

Lorsque Bernard apprit cette décision, il jugea que des temps

nouveaux commençaient.

Il se demanda ce qu'il fallait faire. Il sentait que les événements allaient dépasser ses prévisions ; des forces plus puissantes que celles des ordres établis renverseraient sans doute bien des barrières. De bonne foi, il essayait de s'oublier lui-même : il tentait de voir clair sur un avenir qui lui apparaissait gros d'orages.



Cependant, restée à Gravelines, la jeune femme du capitaine-député trouvait le temps bien long. Elle se décidait à aller rejoindre son époux.

Les voyages n'étaient pas encore très faciles en ce temps-là. Elle n'en prit pas moins bravement le coche aux premiers jours de juillet, après avoir averti Bernard de son imminente arrivée.

Elle entra dans une capitale en effervescence. Car les Parisiens venaient d'apprendre la nouvelle du renvoi de Necker et le bruit d'un coup d'État s'accréditait.

La jeune femme se faisait conduire dans un hôtel qu'on lui avait recommandé près du Palais-Royal. Comme elle en approchait, sa voiture fut contrainte de s'arrêter : la foule, qui obstruait la voie, entourait un jeune tribun qui, lui dit-on, se nommait Camille Desmoulins. Il engageait véhémentement ses auditeurs à prendre les armes. Déjà, la plupart d'entre eux, très surexcités, brandissaient leur canne.

Notre provinciale, effrayée, ne songeait qu'à gagner l'hôtel où son époux devait la rejoindre. Elle finit à grand'peine par se frayer à pied un passage.

Mais, quand vint la nuit, elle n'osa s'endormir dans la chambre étrangère ; Bernard n'arrivait pas ! Dans la rue, la plus grande agitation régnait. À l'aube, des bandes de Parisiens armés passèrent sous sa fenêtre. Visiblement, un combat se préparait. Elle entendait des appels, des ordres.

— Par ici ?

— Non, par là !

— Nous allons être pris entre deux feux !

— À l'Hôtel de Ville !

— À la Bastille ! À la Bastille !

— À la Bastille !



Quelques jours plus tard, les deux époux réunis se racontaient, à Versailles, leurs récentes aventures. Bernard, heureux d'avoir retrouvé sa femme, lui conseillait cependant de repartir.

Elle ne pouvait s'y résoudre. Alors il l'emmena chez sa propriétaire, qui la prit avec lui en pension.

Entre deux séances de l'Assemblée, il revenait près de sa chère Émilie ; et il lui racontait ce qui se passait. À la suite d'une séance de nuit, il lui annonça une nouvelle qui bouleversa toutes les idées qu'elle avait reçues jusque-là : les nobles venaient de renoncer à leurs privilèges, c'est-à-dire à leurs prérogatives fiscales. La jeune femme n'en croyait pas ses oreilles. C'était l'abolition du régime sous lequel ils vivaient, eux et leurs proches, du régime de leurs ancêtres respectés. Elle était atterrée.

Son mari la rassurait en l'embrassant. Il lui expliquait que, désormais, tous les hommes allaient avoir des droits égaux et que ce serait beaucoup mieux. Car la haine n'aurait plus de place quand l'injustice serait détruite. C'était une œuvre d'amour qu'entreprenaient en ce moment les députés de l'Assemblée, une œuvre de paix.

Émilie ne demandait, blottie contre la poitrine de Bernard, qu'à le croire, dans la douceur de cette matinée d'août, où il lui faisait entendre que ce ne sont pas les biens matériels qui importent le plus, mais la satisfaction qui suit l'effort désintéressé vers la réalisation d'un idéal.

L'épouse écoutait, admirait, approuvait. Elle se sentait prête à suivre l'époux par tous les chemins de la terre ou de la nue, où il lui plairait de l'amener.

Pour le moment, elle s'appliquait à répéter après lui la nouvelle formule qui devenait celle de l'Assemblée :

— La Nation, la Loi, le Roi.



Tandis que Bernard siégeait, elle s'occupait à de menus travaux. Et encore, elle avait plaisir à écrire à sa famille et à sa belle-mère, restées au pays flamand. Là-bas, des transformations s'opéraient. Les villes, elles aussi, renonçaient à leurs privilèges. La division en départements s'effectuait. Les esprits s'efforçaient de suivre le mouvement nouveau. La dame de Rochies s'essayait à ne pas rester en arrière. Mais elle commençait à être bien âgée pour admettre les idées modernes. Celle, par exemple, que son valet de chambre allait avoir les mêmes droits que son fils Bernard, la choquait au plus haut point. Qu'y avait-il de commun entre ce rustaud et son enfant ?

Et puis, tout cela, c'était très joli, mais où allait le monde avec ses beaux principes ? Qu'allait-il en advenir du droit d'aînesse, des seigneuries ? Comment sans bénéfice, allait vivre son fils, le chanoine ? N'allait-on pas, un de ces matins, mettre sa fille, l'abbesse, à la porte de son couvent ? Bernard, il est vrai, garderait sa position si, toutefois, la nation consentait à entretenir toujours une armée. N'importe, passer du service du roi à celui... au fait, celui de qui, de quoi ? La vieille dame ne comprenait vraiment plus très bien ce qui se passait. Elle entrevoyait un abominable gâchis.

Parfois elle se demandait, en passant, ce qu'elle-même allait devenir dans la tourmente qui s'annonçait. Mais ce n'était pas ce qui la préoccupait le plus.



Sa bru s'efforçait de la rassurer. Malgré tout, la douairière se laissait influencer par les missives qu'elle recevait de Versailles. Mais, vainement, elle essayait de donner à sa famille et à ses amis un peu de confiance en cette nation que créait la Révolution.

On lui objectait que ces grands mots cachaient l'avidité d'une multitude de va-nu-pieds qui ne cherchaient qu'une occasion pour entrer dans les maisons des patriciens et les piller. On la connaissait, la chanson ! Elle avait été souvent chantée déjà ! Une fois de plus, il allait falloir abandonner à la canaille un peu de son terrain, peut-être pour un temps sa demeure, son bien. Ah ! le royaume même était, cette fois, menacé. Eh bien, s'il le fallait, on le quitterait. On irait ailleurs se regrouper. On s'armerait de son côté, au-delà des frontières, et un jour, on reviendrait en force, pour chasser la racaille, pour reprendre son droit ancestral.

Tels étaient les discours qui se tenaient autour de la vieille dame, dont la voix se faisait après eux incertaine.

Pourtant, un jour, il lui sembla qu'un de ses visiteurs s'en prenait entre autres personnalités à son fils Bernard. Alors elle éleva le ton pour dire à tous ceux qui se trouvaient là et qui hochaient la tête :

— Allez où bon vous semblera. Moi, je resterai.



De fait, bientôt, tous ses parents, tous ses amis plièrent bagages. Et ils s'en furent. Quand elle se vit seule en sa grande maison,

abandonnée par ses propres enfants, elle eut vers Bernard un grand cri d'angoisse.

C'est que les événements prenaient une effroyable tournure. Ne parlait-on pas de mettre le feu au grand couvent de Saint-Winoc, qui était à deux pas de sa demeure ? Bien sûr, si jamais pareille chose arrivait, la fin du monde serait proche, du monde civilisé, s'entend.



Cependant, à Versailles, le jeune ménage vivait, sinon dans l'allégresse, du moins dans une espérance singulière.

Bernard venait de recevoir le brevet de chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. À vrai dire, il était un peu étonné de constater que le roi, qui ne le connaissait point, et qui n'était favorable qu'en apparence à l'Assemblée, l'avait ainsi distingué. Il se demandait même si ce n'était point à une erreur qu'il devait cet honneur. Toutefois, quand, six mois plus tard, l'Assemblée décida la suspension du monarque, Bernard ne put s'empêcher d'étreindre avec douleur cette croix cantonnée de fleurs de lys d'or, chargée d'un côté d'un saint Louis cuirassé, tenant de sa droite une couronne de laurier, et de la gauche la couronne d'épines et les clous.

Mais par ailleurs, pouvait-il admettre la félonie du dernier descendant du saint roi, ce Louis le Seizième, qui venait de solliciter, contre la constitution nouvelle de son pays, le secours étranger ? Pouvait-il, lui, Bernard, un soldat, ne point serrer les poings devant la haute trahison ! Et cette fuite honteuse, dans la nuit, était-elle admissible ? Un tel souverain ne méritait plus l'épée d'un gentilhomme. Cette épée, il n'y avait désormais qu'à la mettre au plus haut service de la seule nation, trahie, abandonnée, sur qui, peut-être, les plus grands maux allaient se déchaîner. C'était elle qu'il importait de défendre ; il fallait lui donner confiance. L'Assemblée allait siéger d'une façon permanente. Elle déciderait de tout. Elle allait constituer ce qui devrait être.



Fiévreusement, elle se mit au travail. Ah ! les beaux jours qu'ils virent alors, les représentants des trois ordres ! Ils s'abordaient le matin, la main tendue, l'œil clair, le front chargé de pensées généreuses.

Enfin, la Constitution fut debout.

Alors le roi l'accepta.

Et comme, dans un unanime élan, ils avaient les uns et les autres renoncé à tout ce qui n'était pas le bien public, jugeant que leur tâche était terminée, ils se séparèrent, après avoir décrété qu'aucun d'eux, à la législature qui allait suivre, ne pourrait être élu.



C'est ainsi que Bernard, sa jeune femme au bras, regagna son pays de Flandre, prêt à reprendre son service où la nation le placerait.

Il fut envoyé à Aire, en qualité de sous-directeur du génie. Il avait un peu l'impression, après les journées de Versailles, de revenir à la charrue de Cincinnatus. Il ne songeait pas à s'en plaindre. S'il s'informait passionnément de ce qu'on disait à Paris, il n'en faisait pas moins sans dégoût son métier. Au reste, il était heureux en ménage. Il venait d'avoir un garçon ; sa paternité l'enchantait.

Chaque fois qu'il avait devant lui quelques heures de liberté, il prenait à cheval la route de Bergues. Il allait voir sa mère ; celle-ci était si inquiète, si malheureuse, la pauvre chère ! Les Français, rassemblés au-delà des frontières, n'étaient-ils pas suspects de conjuration contre la patrie ? À part son fils Bernard et un de ses frères qui attendait à Toulouse des temps meilleurs, disait-il, ses enfants n'avaient-ils pas tous émigré ? Les uns étaient en Espagne ; les autres à Coblenz. Aucun ne voulait rentrer !

Elle confiait à Bernard son tourment. Il s'efforçait de la consoler. Mais il était, à part lui, sévère pour ceux de son sang qui, sous couleur de se ranger sous l'étendard d'une royauté vermoulue, tournaient contre la terre de leurs pères les rois étrangers.

De plus en plus, en effet, les rapports se tendaient entre la France constitutionnelle et les royaumes d'alentour. La guerre semblait inévitable. Et la guerre, c'était l'écrasement de la nation. L'armée française, désorganisée par l'émigration, n'était-elle pas réduite à quatre-vingt mille hommes ? Ne savait-on pas que de l'autre côté de la frontière, deux cent mille combattants étaient prêts ?



C'est la région du Nord, une fois de plus, qui allait devenir le théâtre sanglant des premières opérations militaires.

Le 28 avril 1791, une colonne française, qui marchait sur Tournai, se trouva face aux Autrichiens.

Bernard venait d'être envoyé à Bergues, par ordre ministériel. La nouvelle que le pays était envahi par l'ennemi se répandit comme un orage. La vieille dame de Rochies, en l'apprenant, chancela d'émotion. Le lit sur lequel elle fut transportée d'urgence devenait, quelques jours plus tard, son lit de mort. Un peu avant d'expirer, se rendant compte de son état, elle avait dit en un pauvre soupir, au seul enfant qui l'assistait :

— Ils ne sont sans doute, aujourd'hui, plus aussi loin que je voudrais. Peut-être reviendront-ils demain. Ils me trouveront morte. Ce sera tant mieux.

Et comme, au pied de sa couche, Bernard, sombre, protestait, elle reprit :

— J'aurai du moins la suprême douceur de mourir dans tes bras. Jusqu'à ce jour, jamais je n'avais osé m'avouer que je te préférerais aux autres...

Quand on l'eut descendue en la terre ancestrale, Bernard songea que, peut-être, en effet, il valait mieux qu'elle fût morte. Elle ne le verrait point mourir, ce qui, évidemment, n'allait point tarder.

En effet, les Austro-Prussiens s'avançaient en masse vers nos frontières. La patrie était proclamée en danger. Et tous les citoyens se levaient pour la défendre. Bernard, à Bergues, organisait la résistance. Il éprouvait, à pouvoir rester en cette place, particulièrement menacée, une âpre joie. C'était vraiment sa terre qu'il allait garder pied à pied. Sur sa terre qu'il allait vaincre ou mourir. Il sentait, à cette idée, son énergie décupler. Ah ! ils ne passeraient pas !

Autour de Bernard, mille voix populaires bourdonnaient, en proie à la même fureur sacrée que la sienne : il ferait beau voir, qu'ils y vinssent, les traîtres, les voleurs, les pourceaux, la prendre, cette grasse terre noire des aïeux, des beffrois, des géants, cette terre forte et sauvage comme la tempête de la mer. Ils nous trouveront, s'ils nous cherchent, tous, tant que nous sommes ! Contre eux tous quels que soient les envahisseurs : Émigrés, Prussiens, Autrichiens !

Les Autrichiens ! Ceux qui nous ont envoyé l'Autrichienne de malheur, pour nous trahir. Elle verra aussi, celle-là...

Ah ! ça ira ! ça ira !!!



1793. Le capitaine Bernard Rochies, officier de la Révolution, nommé chef de bataillon, doit se rendre à Dunkerque. Il adresse à sa

femme une lettre qui, sans doute, sera la dernière qu'elle recevra de lui. Car il a l'ordre de se faire tuer sur place à la tête de ses hommes. Il traverse la plaine des moères, la tête baissée, pour ne point piétiner les cadavres à demi recouverts par le sable, les cadavres qui font des monts, qui s'ajoutent aux dunes. Rempart de chair qui en vaut d'autres.

Cette fois, c'est bien la fin ! La Nation ! Le beau rêve ! La France ! Un mot, peut-être !

À Paris, la guerre civile. À Marseille, à Lyon, la révolte. Jusqu'à cette misérable petite île de Corse qui se soulève ! Et la Vendée imbécile !

Il n'y a qu'ici qu'on tient bon ! Ici qu'on ne faiblit pas ! Ici qu'on est des hommes.

Vivants ou morts, obstinés à barrer le passage !

— Arrière ! Arrière !



Non. Ce n'est pas possible. Vivant, mais oui ! Après la bataille de Furnes et celle de Nieuport ! On n'a pourtant pas reculé. Il y a des miracles.

— Commandant Bernard Rochies, allez à Ypres. Vous êtes nommé directeur des fortifications de la place. Un poste de tout repos. Vous l'avez bien gagné ! Faites revenir votre femme et vos deux enfants.

Heureux homme, pour qui trois êtres chéris tremblent d'amour inquiet !



Arrêté du Comité de salut public ! Cette fois, ci-devant, tiens-toi bien ! Ta tête ne paraît pas très solide sur tes épaules, depuis quelque temps. Parfois, tu prends des airs... Oui, malgré toi, aristocrate ! Tu as beau faire, beau dire, tu le crois que tu as du sang bleu dans les veines, plus pur que celui des autres. Tu hais le peuple quand il boit, quand il se délasse. Du mépris, quand il rit, passe dans ton regard. Ah ! tes sourires quand il chante ! Tu crois qu'il ne les voit pas ? Allons, ouvre, sans plus hésiter, ta missive. Montre que tu sais mourir sans broncher ; c'est l'heure !

Le papier tombe de tes mains ? Qu'y a-t-il donc ?

C'est vrai que tu as de la chance, treizième enfant de Bernardine. Vieux dur à cuire ! Ils te nomment chef de brigade. Comme cela, tout

simplement ; tandis que là-bas, ils se mangent entre eux, ils te font, ici, avancer au choix...



Mais tu vieillis. Quand tu veux retirer tes bottes, tes jambes enflées te font mal. Tes doigts s'engourdissent. Prends ton temps, rien ne presse plus, tout s'apaise en France et par ton pays de brumes et de cloches. C'est la paix qui revient. La terreur est passée. L'âge d'or va revenir ! Repose-toi, Bernard !

Comment, tu ne veux pas ? Tu te redresses ? Tu veux encore servir ? Allons, ne grogne point. Il n'est pas encore question de te fendre l'oreille. On t'envoie à Arras en qualité de directeur du génie et tu dois, en même temps, surveiller Saint-Omer.

Seulement, entre nous, dis-moi, que penses-tu de ce qui se passe ? Ce petit officier, devenu général, qui vient de faire un coup d'État ? Que penses-tu, vieux frère, hein, du dix-huit Brumaire ? Tu ne veux pas répondre ? Bernard, tu as vu trop de choses, depuis que tu es au monde. Tu vis depuis trop longtemps : tu ne réagis plus. Tu signes des laissez-passer. Tu donnes des ordres du matin au soir et tu es content. Tu es fier de voir briller sur ta poitrine l'insigne d'officier de la Légion d'honneur. Tu fais partie du collège électoral du département du Nord. Mais au fond, tu es revenu de tout. Crois-moi, c'est le moment d'aller te reposer dans ta maison natale.



T'y voilà. Assieds-toi dans le fauteuil de ton père. Tu es le seul de ses fils qui soit là pour l'occuper. C'est toi l'ancêtre, maintenant !

Vers le soir, va te promener avec ta grosse canne le long des douves de ton enfance. Évoque, pour nous, ta jeunesse lointaine, ton œuvre féconde, obscure et grande, Bernard, toi qui fus l'un de ceux-là, qui firent notre France d'aujourd'hui.

Reste un instant, ainsi, debout, immobile, sur le ciel clair, que nous te regardions !

